ALFERD, ROY DES ANGLO-SAXONS. PAR MR. LE BARON DE HALLER, ...

Albrecht : von Haller

Digitized by Google

6
11-D
3

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
10 H
1

6-11-D-11-

Digitized by Google

XXXIII. 6. 5

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

ALFRED,

ROI

DES ANGLO-SAXONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALFRED,

ROI

DES ANGLO-SAXONS.

Par Mr. le Baron DE HALLER,

SEIGNEUR de Goumoëns-le-Jux, Président de la Société Royale de Gœttingue & de la Société Economique de Berne, Associé de l'Academie Royale des Sciences de Paris, &c. &c. Membre du Conseil Souverain des Deux-Cents de la République de Berne, &c. &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

A BERNE,
Chez EMANUEL HALLER.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ

GEORGE III,

ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE,
DE FRANCE ET D'IRLANDE,
ARCHI-TRESORIER ET ELECTEUR
DU ST. EMPIRE ROMAIN, &c.

QU'un Monarque ſoit aſſis ſur le plus beau des trônes, que dans une filiation non interrompue, il réuniſſe le ſang

Digitized by Google

des Plantagenets, des Normands & des Anglo-Saxons, qu'il compte parmi ſes ayeux un Alfred, un Kerdick, & preſqu'au-delà des bornes de l'Hiſtoire, un Wodan, que ſes exploits ont fait mettre au rang des Dieux, tous ces avantages ſont bien rares parmi les plus grands Souverains du monde.

Mais que ce neveu d'Alfred, à l'exemple de ſon ayeul, aime par-deſſus toutes choſes ſon Dieu & la vertu, qu'il

Digitized by Google

mette tout ſon plaiſir à faire du bien, qu'il ne donne dans ſon cœur aucun accès à la vengeance, qu'il ſacrifie les triomphes éclatans de ſes victoires à une paix plus ſalutaire à ſon peuple, qu'il connaiſſe les ſciences, qu'il les aime, qu'il protège & encourage les arts, que les loix les plus exactes de la juſtice faſſent la règle invariable de ſes actions, qu'il ſoit également grand à remplir les beaux devoirs de Roi, d'époux, de fils & de père; telles ſont

les qualités ineſtimables qui lui ſont propres, qui le diſtinguent de tous les Monarques, & qui ſont de lui l'objet le plus digne de l'amour & de la vénération.

Puiſſe cette reſſemblance de George III. avec Alfred, qui fait déja le bonheur de tant de millions d'hommes, produire les mêmes glorieux effets qui ont récompenſé Alfred dans ſa vieilleſſe! Puiſſent ſes heureux Sujets honorer dignement le

bon, le juſte, l'irréprochable Monarque, que la Providence leur a donné dans ſa bonté ! Puiſſe le repos public, l'état floriſſant de toutes les parties de ſon Empire, la protection accordée à tous les travaux utiles, & la correction des mœurs devenir ſa récompenſe dans ſa vieilleſſe ! Puiſſent enfin ſes deſcendans, comme ceux du ſage & génereux Alfred, règner après mille ans ſur le trône de la Grande-Bretagne, en augmenter la gloire, &

Digitized by Google

à l'exemple de George III., devenir grands pour le bonheur de leur peuple, & vertueux pour servir d'exemple à tous les Souverains!

Digitized by Google

ALFRED,

ROI

DES ANGLO-SAXONS.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE Mr. DE HALLER.

Par C. P.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

IL ſerait trop tard à préſent de vouloir cacher que mon but, en écrivant Uſong, était d'eſſayer ſi le deſpotiſme ne

Digitized by Google

pourrait pas devenir plus ſupportable, quand un Prince aurait établi un tel équilibre dans les diverſes branches du Gouvernement, que perſonne ne ſouffrît de violence de la part de ſes Officiers, & que la vérité eût toujours un accès libre au trône. J'ai préféré d'établir le ſiège de ce Gouvernement deſpotique dans l'Orient, où il eſt le ſeul qui ait été connu depuis les tems les plus reculés. Il faut donc regarder toutes les modifications du deſpotiſme, comme ayant été faites dans la Perſe, quoique la plûpart aient été puiſées dans le Gouvernement Chinois, ou dans quelqu'autre ſource. On ne doit pas les appliquer à un Gouvernement deſpotique, tels que nous en avons en Europe, qui peut être mitigé par les Etats, par les Parlements, ou par d'autres moyens impoſſibles dans les pays Orientaux. Le peu de fiction qu'on

Digitized by Google

y trouve, n'y a été ajouté que pour attirer quelques Lecteurs qui n'auraient jamais voulu entreprendre la lecture d'un Livre entiérement ſérieux. J'ai décrit cette fois-ci la Monarchie modérée, & j'ai ſéparé ce qui eſt entiérement vrai, de ce que j'ai ſimplement cru pouvoir ſervir à mon but. On trouvera dans le quatrième Livre la deſcription du Gouvernement actuel de l'Angleterre, avec quelques changemens qui ſont cependant fondés ſur l'hiſtoire ; car autrefois les revenus annuels d'un homme qui avait droit de donner ſa voix à une élection, étaient auſſi-bien déterminés, que ceux de celui qui était habile à être élu ; quoique dans la ſuite on ne fit attention ni aux uns, ni aux autres.

Le cinquième Livre eſt hiſtorique, quoique les voyages d'Othar ſur les côtes de

Digitized by Google

l'Eſt Granland & du petit Spitzberg ayent été ajoûtés aux véritables voyages exiſtans de ce Danois. Mais ces deux deſcriptions ſont réellement vraies, quoique je ne les aye pas tirées des Mémoires d'Othar. Le ſixième Livre a le même but, que l'amour de Lioſua dans Uſong.

J'ai tiré principalement l'Hiſtoire d'Alfred du Livre de Jean Spelmann le jeune, intitulé Alfredi Magni Anglorum Regis vita, *imprimé in-folio à Oxford l'an* 1678. *Je me ſuis auſſi ſervi de la Vie d'Henri II. par le Lord Littleton, & de l'Hiſtoire fort abrégée de Hame, & j'y ai de plus ajoûté ce que je connaiſſais d'ailleurs de l'Hiſtoire d'Angleterre.*

Je me propoſe auſſi d'écrire ſur le gouvernement républicain ſous le titre de FA-

Digitized by Google

BIUS & CATON. *Ce dernier Ouvrage ſera ſimplement hiſtorique : l'hiſtoire même m'ayant paru aſſez intéreſſante, pour n'avoir beſoin d'aucun ornement fictice. Mes vûes ſeront ſuffiſamment remplies, ſi je réuſſis à contribuer tant ſoit peu à ce que les Souverains, dans chaque forme de gouvernement, ſe laiſſent exciter à la vertu & à l'avancement du bien general.*

Digitized by Google

ALFRED,

Digitized by Google

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

ALFRED.

LIVRE PREMIER.

LE puissant Egbert ne règnait plus. Son fils Edelwolf fut l'héritier de son Royaume, mais il ne le fut ni de son esprit, ni de son courage. Edelwald, son fils, lui enleva la moitié de son Royaume, & posséda pendant quelque tems le trône devenu vacant. Ce fut sous lui, que commencerent les malheurs de l'Angleterre. Ses habitans n'étaient plus ces vieux Saxons, qui ne respiraient que la

Digitized by Google

guerre, un climat plus doux avait énervé leurs mœurs. La ſouveraineté des Prêtres avait banni de leurs cœurs ce mépris de la mort & cette ſoif ardente de conquêtes & de victoires : on voyait les Rois ſe proſterner aux pieds des Autels & des Moines qui ſeuls étaient reſpectés. Ils demandaient humblement aux Prêtres une victoire que leurs ayeux n'attendaient que de leur épée. Dès ce tems-là ils couraient à Rome, comme à la ſource du ſalut; ils ſoumettaient déja leur Royaume à une contribution par laquelle ils achetaient la protection de l'Evêque univerſel. Ils déſiraient de vivre en paix dans un pays que leurs ancêtres leur avaient acquis au prix de leur ſang. Les guerres n'étaient plus pour les Anglo-Saxons, l'exercice de leur courage, c'était un devoir dont la néceſſité leur impoſait la Loi. Plus loin vers le Nord, dans la froide Scandinavie, les mœurs avaient conſervé leur âpreté. Des hommes qui craignaient de mourir ſans bleſſures, qui attendaient dans l'éternité même la récompenſe de leur courage, & dont le ſang verſé

Digitized by Google

était l'unique prix auquel ils puſſent acheter la faveur d'Odin, habitait alors ces contrées éloignées où les Romains n'avaient jamais apporté leurs arts, ni leurs mœurs corrompues. Ces peuples regardaient les paiſibles habitans de l'Europe méridionale, comme une proie créée par la nature pour eux, de même que le pigeon a été créé pour l'épervier. Les Normands ou les Danois, c'eſt ainſi que l'on appellait dans le midi les habitans des vaſtes côtes de la Scandinavie, parcouraient toutes les mers ſur des bâtimens légers, entraient dans les fleuves & faiſaient des deſcentes dans le pays, où ils envahiſſaient les villages ſans défenſe, & les villes non fortifiées, pillaient les richeſſes des habitans, & trouvaient un plaiſir barbare à détruire & à maſſacrer les vaincus. Ils ne connaiſſaient d'autre vertu que la valeur. La modeſtie des Eccléſiaſtiques, ces miniſtres de paix, leur paraiſſait l'honteuſe négligence du ſeul devoir qui mene les hommes à la gloire; ils mépriſaient les ſciences, comme ils mépriſaient les quenouilles, & ils les

Digitized by Google

regardaient comme des occupations de lâches ; lorſqu'ils avaient dévaſté une contrée, que tout fumait à l'entour de leur camp, que les fruits du travail du laboureur innocent avaient été conſumés, ils ſe rembarquaient dans leurs vaiſſeaux, & cherchaient d'autres pays qui n'avaient pas encore reſſenti les funeſtes effets de leurs épées fumantes de ſang, & les flambeaux deſtructifs de leur rage. C'eſt ainſi que ces barbares traînaient après eux le carnage & la déſolation, & que le pays qu'ils abordaient devenait la victime de leur fureur. Fatigués du carnage, chargés du butin des nations laborieuſes, ils retournaient dans leurs ports, chantaient leurs victoires aux Beautés de leur pays, & jouiſſaient de l'eſtime générale de leurs concitoyens. Il arrivait ſouvent qu'un Chef de ces barbares enlevait une Belle, & l'amenait dans ſon affreux château, où ſes larmes ne pouvaient ſauver ſon innocence, & où elle n'avait plus la douce conſolation d'eſpérer de paſſer des jours tranquilles ſous un climat plus doux, dans ſa patrie & au milieu de ſa famille.

Digitized by Google

Couverts d'acier au ſortir du berceau, élevés dans les combats, ces guerriers ne connaiſſaient d'art, que l'art deſtructif de la guerre. Ils ne craignaient aucune bleſſure, ils regardaient la mort comme la route qui les conduiſait aux palais des Dieux. Ils n'étaient point arrêtés par le nombre de leurs ennemis, quoique ſeuls ils auraient affronté un corps entier de troupes, & Ragnar chantait courageuſement ſon Cantique de mort, pendant que de ſerpens lui déchiraient le ſein. Les forces qui croiſſent avec l'exercice, & une connaiſſance parfaite du maniement des armes, étaient le ſoutien de ce courage. Le mépris de la mort les rendait ſupérieurs à tous les peuples de l'Europe; leur arrivée répandait l'effroi dans des Royaumes entiers. Les habitans ſans eſpoir quittaient leurs maiſons, & ſe ſauvaient dans les villes entourées de murailles, où les tours & les enceintes arrêtaient au moins pour quelque tems les barbares qui manquaient de machines néceſſaires pour renverſer ces eſpèces de fortifications.

Digitized by Google

Les faibles Carlovingiens ne pouvaient réſiſter au deluge effrayant des Danois. Souvent ils achetaient à prix d'argent une paix incertaine. Les Scandinaviens ne reconnaiſſaient point de Souverain, chaque individu d'une troupe combattait & pillait pour lui ſeul, & cette troupe chargée de la rançon d'un pays effrayé, ſe retirait pour faire place à une autre qui, animée de la même rage, ôtait à ces malheureux cette vie qu'ils avaient achetée de la troupe qui venait de partir. La réſiſtance & la ſoumiſſion étaient également dangereuſes : l'une était pour des peuples peu exercés une ruine inévitable, l'autre ne retardait leur deſtruction, que de quelques ſemaines.

Ce fut ſous Edelbert, frere d'Edelwald, que Hubba & Ingwan, tous les deux fils de Ragnar Lodbrog, firent une deſcente en Angleterre, ils envahirent York, ville très-conſidérable : les Princes du pays vinrent à leur rencontre avec une multitude mal diſciplinée : les guerriers Scandinaviens battirent ſans peine les Saxons énervés; ils tuerent

Digitized by Google

une partie de la Nobleſſe, & impoſerent aux vaincus des conditions dures & des contributions exorbitantes.

Ils attaquerent bientôt la partie orientale de l'Isle. Ils battirent auſſi & firent priſonnier Edmund, Prince d'Eſt-Sex; les Sauvages le maſſacrerent, & inonderent toute l'Angleterre de leurs forfaits ſanguinaires. Une nouvelle armée parut & campa dans les plaines de Reading, non loin de Londres, qui était alors une ville médiocre. Edelred, Roi des Anglo-Saxons, attaqua les Danois retranchés avec plus de courage que de bonheur, & il fut repouſſé avec une grande perte.

Les deux armées ſe rencontrerent encore une fois à Ashdown, près de Reading. Les Anglo-Saxons étaient diviſés en deux corps d'armée. Le Roi était à la tête de l'un, l'autre était ſous le commandement de ſon jeune frère le courageux Alfred, qui portait ſes premières armes contre les ennemis de ſa Patrie. Alfred, le favori de ſon père Edelwolf, & le plus jeune de ſes fils, avait reçu de la nature des dons que l'on voit rarement réu-

Digitized by Google

nis dans un ſeul homme. Une figure agréable & un naturel charmant lui gagnaient tous les cœurs. Son père l'avait envoyé à Rome, le ſiége du peu de connaiſſances, que les victoires deſtructives des peuples du Nord avait laiſſé en Europe. Le jeune Prince fut inſtruit dans ces ſciences preſqu'oubliées en Angleterre, il reçut même des dignités eccléſiaſtiques : mais Léon IV., Evêque de Rome, avait un preſſentiment de la grandeur future du jeune Prince : il l'oignit Roi, quoiqu'il y eut trois frères aînés entre le trône & lui.

En Angleterre il s'appliqua à ces exercices, qui ſeuls étaient regardés comme nobles ; il apprit à chaſſer, il s'inſtruiſit dans l'art de la fauconnerie, on l'accoutuma à ſupporter les incommodités d'une vie laborieuſe, la faim, la ſoif, la chaleur, la fatigue. Il n'avait que 18 ans, quand ſon frère Edelred le crut capable de commander une armée : il ne connaiſſait pas l'ame noble du jeune Alfred, & dans le danger preſſant qui menaçait l'Angleterre, croyant les

Digitized by Google

promeſſes néceſſaires pour encourager le jeune Prince à de grandes actions, il lui promit la moitié du pays qu'il ſoumettrait.

Edelred n'avait pas rendu juſtice au généreux Alfred ; non-ſeulement il ne lui avait pas fait donner la portion du pays que leur père lui avait deſtiné, mais de plus il n'avait pas tenu à ce digne frère ce qu'il lui avait promis. Cependant Alfred préféra l'amour de la patrie à tous les reſſentimens de l'injure qu'il avait ſoufferte, & il ſervit ſon injuſte frère dans les campagnes les plus périlleuſes.

Alfred ſe ſentait porté plus vivement à la vertu : le deſir de ſauver ſa patrie enflamma ſon courage. Les Normands s'avancerent contre lui ; ils l'obligerent, quoique plus faible qu'eux, à en venir à une bataille avec des troupes peu aguerries. Edelred priait dans ſa tente ; ni les inſtances de ſes Anglo-Saxons, ni le ſon guerrier des trompettes qui l'invitaient à la bataille, ne purent l'engager à interrompre des cérémonies ſans leſquelles il n'oſait pas compter

Digitized by Google

ſur le ſecours divin. Pendant qu'il perdait un tems précieux, Alfred fut obligé de s'expoſer au haſard d'une bataille, il s'avança en raſe campagne contre un ennemi plus fort que lui, contre les redoutables Normands. Sa valeur, ſon exemple exciterent les moins hardis à ſe défendre courageuſement. Leurs arcs de bois d'if avec leſquels ils décochaient des flèches de fer, & qui donnerent encore bien des ſiècles après une ſupériorité aux Anglais ſur les plus vaillans Chevaliers de l'Europe, rendirent long-tems le ſort de la bataille douteux; ils renverſerent une multitude de ces Danois qui combattaient à demi nuds, & dont les armes ne pouvaient ſervir qu'en combattant de près. Mais les vaillans Normands ne lâcherent point le pied. La vengeance enflammait leur courage, ils ſe précipiterent ſur les Saxons, dont les arcs devenaient inutiles de près, & les forcerent à reculer; ils ne ſe debanderent cependant pas. La vue & l'exemple de leur jeune Héros les retint auprès de leurs bannières. Mais enveloppés par les forces ſupérieures de leurs

Digitized by Google

ennemis, le déſeſpoir prenait chez eux la place du courage, lorſqu'enfin Edelred avança. Il avait perdu dans des exercices de piété un tems abſolument néceſſaire au ſalut de ſon peuple; ſon armée qui n'avait point ſouffert vit de près la ruine de ſes frères, elle fit plus pour les ſauver, que le Roi lui-même ne pouvait l'eſpérer. Une partie alla courageuſement à la rencontre d'une des ailes des Normands, une autre prit en flanc les ennemis qui combattaient; enfermés entre les deux armées des Saxons, ils devinrent les victimes de la vengeance d'Alfred. L'aile qui reſiſtait encore vit la perte de l'autre, & prit la fuite. Les vainqueurs pourſuivirent les Normands dans la plaine, juſqu'à ce que la nuit vint au ſecours de ceux qui reſtaient. Pluſieurs milliers perdirent la vie, & laiſſerent leurs cadavres épars ſur les champs; en ſorte que la terre s'enyvra avec avidité du ſang de ſes terribles ennemis.

Mais le Nord était trop fécond en guerriers, le courage de ſes habitans était trop

Digitized by Google

grand, pour que la perte d'une bataille pût les faire renoncer au desir de s'enrichir par le butin qu'ils faisaient si souvent en Angleterre. Au bout de quelques semaines leur armée fut renforcée par une multitude de vaisseaux Scandinaviens, & s'avança contre les deux Princes Saxons. La bataille se donna près de Marden, dans le Comté de Wilts; Edelred fut blessé; & les Saxons mis en fuite. Plus d'exercice dans la guerre, & le mépris de la mort enraciné dans le cœur des Normands, leur donna une supériorité à laquelle la valeur d'Alfred ne put résister.

Edelred mourut de ses blessures, & laissa le Royaume dans un état qui devait éteindre tous les desirs des prétendans au trône. Les Normands vainqueurs étaient dans le sein du pays, les Saxons étaient épuisés par des défaites réitérées; mais le nombre diminué de leurs guerriers leur faisait moins de peine, que le peu d'espérance qu'ils avaient de vaincre des ennemis dont ils avaient tant de fois éprouvé la supériorité. Le Roi de ce peuple exposé au plus grand

Digitized by Google

danger, n'avait d'autre perſpective, que des batailles douteuſes, des défaites preſqu'aſſurées, que de l'abaiſſement & des bleſſures.

Alfred était jeune, mais malgré la fougue de la jeuneſſe ſon bon ſens retenait déja ſes paſſions dans de juſtes bornes. Il était avec un enfant, le ſeul reſte de ce ſang noble qui dans une filiation non interrompue avait animé les Princes Saxons depuis Wodan mis au rang des Dieux, juſqu'au victorieux Egbert. Edelred lui avait déja deſtiné la ſucceſſion, quoiqu'il lui eut retenu les biens qui auraient dû former ſon héritage. Alfred avait combattu, il avait vaincu pour ſon peuple, & dans les défaites même ſon courage & ſa prudence étaient demeurés ſans reproche. Tous les Saxons tournaient les yeux vers lui; ſes éminentes qualités étaient la ſeule eſpérance qu'ils euſſent d'être délivrés d'une ruine qui leur paraiſſait ſi prochaine.

Ce jeune & ſage héros reſiſta long-tems aux vœux de la Nobleſſe qui l'en preſſait, & à ceux du Clergé qui l'en ſollicitait avec larmes: & ce fut malgré lui, que cédant à

Digitized by Google

leurs inſtances, il monta à Wincheſter ſur un trône que de barbares vainqueurs avaient ſi ſouvent ébranlé.

Il y avait à peine un mois d'écoulé, qu'il fut obligé de livrer une bataille déciſive dans les environs de Wilton. Le jeune Prince aurait mieux aimé exercer ſes troupes par de petits combats, & les accoutumer à regarder ſans crainte les viſages effrayans des Danois. Mais les cruautés des barbares, les feux repandus dans l'intérieur du pays, le contraignirent de ſe ſoumettre à un évenement incertain, & à aller à la rencontre de l'ennemi avec peu de forces. Les Saxons combattirent juſqu'à midi avec un ſuccès égal contre les Normands. Les bonnes diſpoſitions du Roi ſemblerent enfin leur donner la victoire, les Normands plierent, ils ne fuyaient pas, mais ils ſe retiraient cependant. Les Saxons les preſſerent ſans précaution. Pluſieurs ſe diſperſerent pour le pillage, ils avaient pouſſé les ennemis juſques ſur une hauteur d'où ils pouvaient voir le petit nombre des Saxons. Les vaillans Nor-

Digitized by Google

mands conſervait tout leur courage, même dans les défaites : ils revinrent ſur leurs pas, tomberent ſur les Saxons qui s'étaient crus trop aſſurés de la victoire, & leur arracherent l'honneur de cette journée. La nuit délivra les fuyards de l'épée des Normands, il y en eut peu qui périrent, mais la victoire fut perdue, & le courage du peuple fut abbattu de nouveau.

Les Normands avaient cependant acheté la victoire au prix de tant de ſang, & l'humeur guerrière d'Alfred leur avait imprimé tant de reſpect pour ſa perſonne, qu'ils firent un traité avec lui, abandonnerent la Saxe occidentale, Weſt-Sex, & tournerent leurs armes contre d'autres parties de l'Isle où règnait Gurrhed, Prince de Middle-Sex. Ils ravagerent ſon pays, lui livrerent pluſieurs batailles, & conquirent ſon Royaume après ſa mort. Eſt-ſex & Northumberland étaient enſévelis ſous leurs ruines, & les Scandinaviens poſſédaient le peu d'endroits tenables. Gormund & Amund vinrent bientôt du Nord inépuiſable, fondre avec de nouvelles trou-

Digitized by Google

pes ſur le vigilant Alfred, qui ſeul défendait encore la liberté des Saxons occidentaux. Mais cet infatigable & ſage Roi amena les Normands au point, qu'ils ſortirent de ſon pays, & qu'ils s'engagerent ſur leurs Dieux par ſerment d'abandonner le pays ſoumis à Alfred. Mais bientôt ces parjures pillerent les haras de la cour, & vinrent prendre Exceſter d'aſſaut.

Le Roi repréſenta à ſes Saxons fatigués & ſans eſpérance, que comme aucune paix, ni aucun ſerment ne pouvait lier ces barbares, ils n'avaient de ſecours à attendre que d'eux-mêmes & du courage du peuple. Que ne leur reſtant aucun autre moyen de ſe ſauver, le déſeſpoir devait augmenter leurs forces, puiſqu'il ſerait beaucoup plus glorieux pour eux de mourir les armes à la main, que de ſe laiſſer égorger comme des bêtes ſauvages par des brigands, ſans ſe défendre. Animés par ces diſcours les Saxons coururent aux armes, & s'oppoſerent aux Normands. Alfred combattit ſept fois dans un an ces barbares. Il eſt vrai que

le

Digitized by Google

ſang le plus noble des Saxons ruiſſelait dans les campagnes, mais la moitié des bandes des Normands fut détruite, & ils furent obligés de faire la paix aux anciennes conditions d'abandonner Weſt-Sex, & de ne faire paſſer aucunes nouvelles troupes du Nord dans le Royaume d'Alfred. Le belliqueux Rollon, la tige des Rois Normands, à qui la Providence reſervait le trône d'Alfred, demeura fidèle à ce traité : il quitta l'Angleterre, & porta ſes armes dans la Neuſtrie, dont il fit la conquête, & où ſes deſcendans ont règné avec gloire.

Rien n'échappait aux vûes d'Alfred : c'eût été en vain qu'il aurait forcé les Normands à conclure des traités avec lui, ſi la mer leur reſtait ouverte. Leur fureur pour le pillage, & l'envie d'obtenir de la gloire par l'effuſion du ſang, ne leur permettait pas de cultiver les arts ; la vie leur devenait à charge, dès que le bruit des armes & l'eſpérance d'une victoire prochaine ne les réveillait pas. Alfred portait plus loin ſes vûes, que les Rois Saxons ſes prédeceſſeurs : l'Angleterre n'avait d'en-

Digitized by Google

nemis à craindre, que ceux qui l'attaqueraient par mer. Il fit bâtir des vaiſſeaux dans tous ſes ports, il prit à ſa ſolde des pêcheurs exercés, & de bonne volonté, auxquels il joignit des ſoldats, & ſa flotte ainſi équippée, il la répartit à l'entour des embouchures des rivières où les Scandinaviens avaient coutume de débarquer.

Les Saxons ſortaient frais & bien armés de leurs ports; quand les pirates arrivans de la Scandinavie, épuiſés & affaiblis par une longue navigation, cherchaient à atteindre les côtes d'Angleterre. Les Saxons quelque peu exercés qu'ils fuſſent, leur étaient déja ſupérieurs; ils battirent deux eſcadres Normandes, coulerent à fond la plûpart de leurs vaiſſeaux, & le reſte s'enfuit dans ſes froides régions. Alfred accourut par terre vers Exceſter, entoura les Normands qui s'étaient procuré des chevaux, & les obligea de donner des ôtages, & d'abandonner entiérement tout le pays de Weſt-Sex.

Le plus petit nombre des Normands demeura fidèle à ſes promeſſes. La plus grande

Digitized by Google

partie ne ſe nourriſſait que de pillage; ils inonderent de nouveau le pays d'Alfred, s'emparerent à l'improviſte de Chippenham, la fortereſſe la plus aſſurée des Saxons opprimés, & ne reſpirans que le fer & le feu, ils porterent dans tous les coins du Royaume leurs épées fumantes de ſang. Epuiſés par des longues guerres, par des défaites réitérées, & même par leurs victoires, les Saxons perdirent à la fin tout eſpoir de délivrance; ils ſe diſperſerent dans les bois, dans les antres ſauvages, dans le pays de Galles, où ces barbares n'avaient point encore pénétré, & chercherent même chez leurs anciens ennemis une ſûreté que toute leur réſiſtance ne pouvait leur donner. Ceux qui étaient ſans armes plierent ſous le joug, & ſe ſoumirent patiemment à leurs oppreſſeurs.

Alfred était abandonné de ſon peuple, il ne voyait aucune poſſibilité à raſſembler ceux qui s'étaient diſperſés, ni à raſſurer ceux qui étaient épouvantés; il ne lui reſtait qu'à ſe ſauver lui-même, puiſqu'avec lui toute eſpérance aurait été éteinte de relever jamais

Digitized by Google

le Royaume des Saxons. Il quitta tous ſes ornemens royaux, revêtit le vil habillement d'un manœuvre, noircit ſon viſage où brillait la fleur de la jeuneſſe, avec le ſuc de quelques fruits, & ſe refugia chez un vieux Berger qui avait déja ſoigné les troupeaux de ſes prédeceſſeurs. Ce fidèle ſerviteur cacha même à ſa femme la dignité de ſon maître, & elle traitait quelquefois le Monarque inconnu avec une groſſiéreté peu convenable, mais qui faiſait la ſûreté d'Alfred. Le jeune Roi ſe tint caché pendant toute une année, mais dans cet état de gêne ſon ame active ne connut point le repos. Les Normands s'étaient établis dans le Comté de Sommerſet, où ils avaient poſé un vaſte camp dans les marais d'Athelney, qui ſont entre deux rivières: Ils ſe croyaient en ſureté dans ces buiſſons environnés de marais fangeux, & c'était de cette fortereſſe conſtruite ſans art, qu'ils faiſaient leurs excurſions dans le malheureux Weſt-Sex : c'était dans ce même déſert impénétrable, qu'ils cachaient leur pillage & les richeſſes de l'Angleterre qu'ils devaſtaient.

Digitized by Google

Souvent Alfred tombait avec quelques Saxons, ou des pâtres armés dans le camp Danois; il maſſacrait quelques bandes ſéparées de ces brigands, & anticipait ſur la vengeance qu'il était réſolu de prendre un jour de ces barbares. Souvent il leur enlevait le bétail qu'ils avaient volé, & partageait ſa proie entre les volontaires qui l'aidaient à harceler les ennemis de la patrie. Le Roi ſeul & abandonné était pour les Normands une armée entière qui, en tuant un grand nombre d'entr'eux, reſtait toujours inviſible. Toutes ces petites victoires rendirent célèbre le nom de l'intrépide berger, & Wulf devint un nom redoutable.

Alfred attendait avec autant de peine que d'impatience, le moment de délivrer ſon peuple du joug de l'oppreſſion ſous laquelle il gémiſſait. Son fidèle fermier était pauvre, les Danois lui avaient enlevé ſon bétail, Alfred mangeait avec lui ſes petites proviſions, & qui ſouvent encore lui étaient enlevées par toute ſorte d'accidens. Un ſeul pain était la proviſion du Roi & de celui qui le nourriſſait; il était ſeul

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

lorſqu'un pauvre voyageur paſſa devant la chaumière, je meurs de faim, dit l'étranger. Le cœur d'Alfred n'était pas aſſez dur, pour réſiſter à cette vûe; il partagea avec ce malheureux la ſeule proviſion qu'il eut, ſe repoſant entiérement, (diſait ce jeune Prince) ſur celui qui nourrit les corbeaux. Il s'endormit dans ſa ſolitude, & l'hiſtoire dit que dans ce doux ſommeil, qui eſt le ſommeil de la vertu, il lui était apparu un Etre d'un ordre ſupérieur. Ton malheur eſt à ſa fin, Roi des Saxons, l'accès au trône qui t'appartient t'eſt rouvert, ſois dans le bonheur, ce que tu as été dans l'infortune.

Alfred entendit ces paroles, & peu d'heures après le lever de l'aurore, il ſentit renaître ſes eſpérances. Le berger avait été heureux à la pêche, les autres bergers avaient retrouvé une de leurs brebis qui s'était égarée du petit troupeau qu'ils avaient. Mais une nouvelle plus importante l'invitait à de grandes entrepriſes, Odun Comte de Devon, s'était enfermé dans le château de Kinwith, un grand nombre de Saxons diſperſés s'étaient raſſemblés

Digitized by Google

ſous ſes bannières. Hubba & Ingwar chargés de butin, revenaient alors de Galles, où ils avaient pourſuivi les Saxons fugitifs. Ils eſpéraient de ſoumettre bientôt Kinwith, où il n'y avait pas des proviſions ſuffiſantes pour le nombre des aſſiégés : ils entourerent le château, & couperent les eaux à ceux qui y étaient renfermés.

Alfred ſentit bouillonner ſon ſang au récit du danger où ſe trouvait ſon peuple. Il abandonna la ſolitude d'Athelney, & déguiſé en muſicien, il entra dans le camp des Normands ; il chantait de vieilles chanſons guerrières qu'il accompagnait de ſa harpe ; les Normands l'écouterent avec avidité, & le menerent même dans la tente de leurs Chefs. Le Roi reſta deux jours dans le camp des ennemis. Il ſe mit au fait de la ſituation de toute leur armée, il vit la négligence & la ſécurité des Normands, & le mépris qu'ils avaient pour les Saxons ſi ſouvent vaincus. Des meſſagers fidèles rappellerent auprès de lui ſes Saxons diſperſés dans les Comtés de Wilts, Hants & Sommerſet ; il les raſ-

Digitized by Google

ſembla dans la forêt de Sellwood, & chacun ſe rangea ſous ſon drapeau à Egbrichtſtone. Il ſe fit voir à eux dans ſes habits royaux, & dans tout l'éclat d'un vainqueur qui les menerait avec une confiance entière contre l'ennemi. Il leur fit un diſcours pour les engager à attaquer vivement, & à ſe battre avec courage.

Vous avez le choix, leur dit le Roi, de vous laiſſer égorger par les barbares. Voulez-vous qu'ils enlevent vos femmes, qu'ils reduiſent vos enfans en eſclavage, qu'ils impoſent à votre patrie le plus dur de tous les jougs? Ou voulez-vous, en courant le danger d'une ſeule journée, délivrer votre patrie, vos femmes, vos enfans, vous-mêmes? Ne craignez point l'humeur guerrière, ni les troupes exercées des ennemis, je les ai vus, je les ai vus de près; ils ne ſont point préparés au combat, ils n'attendent aucun ennemi: je les crois près de leur défaite, & votre épée leur percera le cœur avant qu'ils ſe reveillent de l'indolence où ils ſont plongés.

Digitized by Google

Toute l'armée des Saxons frappa ſes boucliers l'un contre l'autre, & un cri général s'éleva juſqu'au ciel. Alfred ne donna point le tems à ce feu de ſe refroidir, il marcha toute la nuit contre les Normands, & à l'aube du jour, les feux des ennemis éteints, la plûpart étant enſévelis dans un profond ſommeil, il pénétra dans leur camp qui était ſans défenſe (*a*).

Odun ſortit dans le même inſtant de la fortereſſe avec ſa garniſon que la diſette & le déſeſpoir reduiſaient à mépriſer la mort. Ces Normands qui ne reſpiraient que la guerre, furent maſſacrés preſque ſans réſiſtance; le corbeau brodé, le grand étandard des Scandinaviens, ouvrage des ſœurs

(*a*) Au lieu de cette bataille, Spelmann en raconte deux, dans la première deſquelles Odun ſeul avait remporté la victoire, & enlevé le principal drapeau des Normands; dans la ſeconde, Alfred avait battu la Cavalerie, & l'avait bientôt après obligée de ſe rendre.

d'Hubba, de la magie desquelles la superstition des Normands faisait dépendre la victoire, tomba entre les mains d'Alfred. Un petit nombre put se sauver sur leurs vaisseaux, une partie plus considérable de l'armée battue trouva un poste avantageux, mais qui ne retarda sa ruine, que de quelques jours.

Alfred étendit son camp victorieux & renferma les fuyards, & bientôt, dès la seconde semaine, la famine & le froid obligerent ces étrangers abbattus à se soumettre au Roi, dans la compassion duquel ils fondaient encore quelque espérance. Charmé de l'humiliation de ces guerriers si redoutés, il leur proposa les conditions les plus équitables. Gormund, le seul de leurs Chefs qui avait échappé à la défaite, & trente de leurs principaux combattans, reçurent le baptême; Alfred donna lui-même le nom d'Adelstande au Prince Normand; il fit à ses nouveaux prosélytes de riches présens, & Gormund reçut l'investiture d'Est-Sex & de Northumberland.

Ce n'est que par degrés, que les peuples

parviennent à la connaiſſance de la vérité. Ils ſont long-tems barbares, & leurs deſirs ſont bornés aux néceſſités qui leur ſont communes avec les bêtes. L'aurore des mœurs & des arts ſe lève enfin. La lumière augmente lentement, & ce n'eſt qu'au travers de l'obſcurité & de la fraîcheur du matin, que le midi ſuccède à la nuit. Alfred obligea les Normands à ſe faire baptiſer, il avait les meilleures intentions, il eſpérait de contraindre par les liens de la Religion ces ſauvages guerriers à tenir leur promeſſe, & de leur ouvrir une route qui les détournât d'une éternité malheureuſe. Mais ce Prince magnanime ne voyait pas, & ſes Prêtres qui n'avaient que des idées mondaines ne ſavaient pas, que de l'eau répandue avec cérémonie ne fait pas des Chrétiens, que la crainte & l'épée d'un vainqueur ne produiſent aucune perſuaſion, & qu'on profane indignement la dignité du Baptême, le ſceau de l'introduction dans l'aſſemblée des Fidèles, quand on y oblige ceux dont l'eſprit ne connaît pas la vérité, & dont la volonté ne s'eſt pas ſoumiſe aux de-

Digitized by Google

voirs de la Religion. Auſſi ni Gormund, ni les Normands ne furent ils fidèles au Roi, & il fallut les ſoumettre encore par de nouvelles guerres. Il n'y avait perſonne parmi les Prêtres Saxons, qui eut la ſageſſe & le zèle néceſſaires à la converſion de tant de guerriers endurcis par le pillage & l'effuſion de ſang. La Nobleſſe Saxonne ſe rendit en foule à Weadmore pour le baptême ſolemnel des terribles Normands. Alfred s'approcha lui-même de l'Autel, & prononça le nom que Gormund devait porter comme Chrétien; il promit en même tems pour le nouveau converti, qu'il reſterait fidèle à la croyance qu'il venait d'embraſſer.

Le Roi des Saxons ne perdait jamais de vûe l'avantage de ſon peuple, il fit des loix auxquelles Gormund ſouſcrivit, qui devaient ſervir à l'avenir de règle aux Normands qui s'établiraient dans Eſt-Sex & Northumberland.

Gormund ſe retira dans le pays qui lui avait été aſſigné; les Normands qui n'avaient pas voulu embraſſer la Religion Chrétienne, s'embarquerent pour la France, & déſolerent

Digitized by Google

ſes Provinces mal défendues ; mais ils n'oſerent ſe haſarder à recommencer avec les Saxons une guerre, de laquelle ils n'avaient aucun heureux ſuccès à eſpérer.

Alfred continua ſes ſoins pour ſe procurer une flotte qui pût empêcher les Brigands de débarquer : il n'ignorait pas que chaque baie dans le Nord armait des vaiſſeaux pirates, qui faiſaient leur proie de tout ce qui ne pouvait pas réſiſter à leurs armes. Il battit encore l'année ſuivante une flotte Scandinavienne, coula à fond les plus grands vaiſſeaux, & obligea le reſte à fuir vers les côtes où les faibles Carlovingiens étaient ſur le trône ſans puiſſance & ſans conſidération, & laiſſaient leurs Sujets devenir la proie des étrangers. Une autre armée vint cependant ſur ces mêmes côtes, entra dans la Tamiſe, & mit le ſiège devant Rocheſter. Mais le vigilant Alfred vint bientôt au ſecours de la ville. Les Normands s'enfuirent ſans haſarder une bataille, & ce qu'ils avaient pillé devint la proie des Saxons. Alfred attaqua une autre eſcadre à l'embouchure de

Digitized by Google

la Sture, eſcalada une partie des vaiſſeaux, & contraignit les autres à un traité que les parjures rompirent auſſi-tôt qu'ils ne furent plus arrêtés par la préſence redoutable du Roi.

Il était occupé à rebâtir Londres, & à le fortifier de nouveau : c'eſt à lui que cette immenſe ville eſt redevable d'avoir été relevée de ſes ruines. Ce ſage Prince fortifia auſſi une multitude d'autres villes, parce qu'il prévoyait que les brigands Septentrionaux ne pourraient pas détruire ſes Sujets retirés dans des villes munies de tours & de remparts, comme ils l'avaient fait dans des villages tout ouverts, avant qu'il pût leur venir du ſecours. Mais un ſoin plus important occupait le Roi.

Il s'élevait encore un orage que la ſageſſe d'Alfred parvint cependant à détourner. Arnoud ayant uni toutes les forces de l'Empire à celles des Francs, avait chaſſé de la Seine les Normands qui avaient inutilement aſſiégé cette isle peuplée, où eſt ſituée Paris. Trois cents vaiſſeaux remplis de ces pi-

Digitized by Google

rates ſurprirent Apledore, dans le voiſinage du port de Rege, & ſe fortifierent à Beamfleat. Un grand nombre de ces Scandinaviens qui avaient juré d'être fidèles à Alfred, prirent les armes, & ſe joignirent au nouveaux venus pour partager le butin. Alfred courut au ſecours des Saxons Orientaux. Les bourgeois de Londres qui avait été repeuplée, ſe joignirent à lui. Beamfleat fut priſe d'aſſaut. La femme & les enfans d'Haſting, Chef des Danois, tomberent avec tout le butin dans les mains des Saxons. Alfred ne ſe départait jamais de ſes principes : je ne fais pas la guerre aux femmes, dit ce Prince magnanime en renvoyant à Haſting ſon épouſe, & aux autres Normands les leurs. Mais cette action généreuſe ne toucha point ce barbare, il pilla & dévaſta l'Angleterre depuis la Tamiſe, juſqu'au pays montagneux de Galles, & ſe fortifia de nouveau à Buntington, dans le Comté de Shrop. Mais les Normands épuiſés abandonnerent bientôt ce château dénué de toute proviſion, & coururent vers la Tamiſe. Ils ame-

Digitized by Google

nerent leurs vaiſſeaux dans la petite riviere de Lee, dans l'endroit où elle ſe jette dans ce fleuve majeſtueux, ils firent des retranchemens autour de leurs vaiſſeaux, & attendirent le vigilant Alfred. Il vit que leurs retranchemens ne pouvaient être eſcaladés ; mais en faiſant à cheval le tour du camp ennemi, il lui vint dans l'eſprit une idée que Cyrus avait exécutée autrefois. Il fit détourner par ſon armée l'eau de la Lee ; les bâtimens ſeptentrionaux furent mis à ſec, la vallée marécageuſe devint un pré fertile, & les Scandinaviens réduits au deſeſpoir, abandonnerent leur camp fortifié, pluſieurs périrent par l'épée des Saxons, les autres trouverent des vaiſſeaux ſur les côtes d'Eſt-Sex, & chercherent à faire aux Anglais par mer tout le mal qu'ils pouvaient. Mais la prudence d'Alfred leur était auſſi ſupérieure ſur cet élément ; il avait remarqué que les navires des Normands étaient petits, & qu'ils portaient peu d'hommes ; il fit conſtruire des vaiſſeaux beaucoup plus grands, & y mit beaucoup plus de monde. Les bateaux des Nor-

Digitized by Google

Normands n'étaient pas en état de réſiſter à la force ſupérieure des vaiſſeaux Saxons, pluſieurs furent renverſés par le ſimple choc de ces grandes machines; d'autres furent pris, & ceux qui échapperent, éviterent, pendant toute la vie d'Alfred, une isle ſur laquelle veillait une ſageſſe conſtante & inébranlable. Fatigué d'une bonté dont on avait ſi ſouvent abuſé, Alfred établit ſur Northumberland & ſur Eſt-Sex deux Comtes Saxons, & ôta aux Normands toute autorité ſur les Scandinaviens établis en Angleterre. Les Princes des Gallois que le Grand Egbert n'avaient pu ſoumettre, ſe jetterent d'eux-mêmes dans les bras du Roi Saxon, & rechercherent ſa protection. Il devint le Roi de toute la Bretagne méridionale, qui s'appella long-tems après Angleterre. Son gouvernement n'était point limité, parce qu'il était fondé ſur le reſpect & ſur l'amour. La renommée d'Alfred ſe repandit au-delà de la mer. Victorieux dans ſes guerres, bon envers les vaincus, ſe montrant toujours le père de ſon peuple, il fut l'admiration de

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

ſon ſiècle. Les Saxons qui s'étaient enfuis de leur patrie opprimée, & qui s'étaient diſperſés dans toute l'Europe, ſe raſſemblerent ſous l'autorité d'un Roi ſi chéri. Les Normands qui poſſédaient diverſes parties de l'isle, ſe ſoumirent volontairement à ſes loix équitables, la terre qui avait été des années entières déſerte & ſans culture, ſe couvrit de riches moiſſons. La paix & l'abondance repandirent leurs bienfaits ſur ce pays appauvri.

Godwin, Gentilhomme Saxon, jeune & d'une belle figure, avait été enlevé par un pirate Normand, & emmené en Scandinavie. Sa fidélité & ſa valeur lui avaient acquis la faveur de ſon corſaire, & lui procurerent enfin ſa liberté, lorſque les Normands ceſſerent leurs incurſions en Angleterre. Après avoir parcouru une grande partie de l'isle, il vint à Wincheſter, & fut préſenté au Roi.

Ce Prince compatiſſant écouta le récit des malheurs qu'avait eſſuyés le jeune Gentilhomme dans ſon eſclavage. Godwin finit ſon

diſcours par le beau témoignage qu'il rendit à la ſageſſe du Roi. La liberté m'a été doublement agréable en retrouvant un changement ſi heureux dans ma patrie. Quand je fus enlevé, preſque toutes les villes de l'Angleterre étaient reduites en cendre. Les malheureux habitans cherchaient avec ardeur un coin caché entre les rochers, un marais impénétrable, une caverne faite uniquement pour les bêtes ſauvages, où ils puſſent ſe dérober à la rage des barbares vainqueurs. Les champs déſerts étaient abandonnés aux chardons. L'agrément des jardins était inconnu, on n'entendait nulle part les chanſons des joyeux moiſſonneurs. L'épouvante & le déſeſpoir ſe peignaient ſur les viſages des fugitifs. Les écoles où j'avais été inſtruit dans les ſciences, étaient détruites. Les travaux avaient diſcontinué. On n'enſeignait nulle part la ſageſſe & la vertu. Les infortunés ne pouvaient invoquer qu'en ſecret le Tout-puiſſant, parce que la rage des infidèles perſécutait les ſerviteurs de Dieu, & ne pouvait ſouffrir leurs exhortations. Nous nous vîmes

bientôt reduits à oublier la ſeule conſolation qui eût pu nous ſoutenir dans nos malheurs.

" Que l'Angleterre a changé de face aujourd'hui ! Les villes ſont relevées de leurs ruines, doublement embellies. Les lieux où s'aſſemblent les Chrétiens, ont repris la dignité que demande le ſervice du vrai Dieu. Les écoles ſont pourvues d'hommes ſavans, qui élèvent la jeuneſſe du Royaume à la ſageſſe & à la vertu. De riches ſemailles couvrent les champs. La voix du laboureur anime ſon travail, & ſe fait entendre, lorſque d'abondantes moiſſons couronnent ſes travaux. Les marais déſerts ſont devenus des prairies riantes. Ces campagnes qui étaient autrefois la réſidence du déſeſpoir, ſont couvertes de troupeaux qui nourriſſent le laboureur de leur ſuperflu ".

" Les anciens vainqueurs des Saxons habitent encore dans des cavernes, dans des amas de pierres non taillées, leurs champs ſont ſans culture, la terre qu'ils négligent de travailler leur refuſe ſes préſens. Il ne reſte à leur indolence, que d'acheter au prix de

leur ſang un entretien que leur travail ne peut leur procurer “.

Quelle eſt la cauſe de cette différence entre eux & l'Angleterre, entr'elle & les Scandinaviens? C'eſt Alfred, ce ſeul homme a ſut donner une nouvelle forme à cette isle, il a changé des déſerts en des jardins du Seigneur. Quelque modeſte que fut Alfred, il ne put cependant ſe diſſimuler le plaiſir pur que faiſait naître chez lui la vérité toujours propre à donner les plus ſages leçons. Son cœur palpitait en ſecret, & il ſe promettait à lui-même de faire de nouveaux efforts, pour avancer toujours plus le bonheur de ſes chers Saxons.

ALFRED.

LIVRE II.

PEndant trente ans Alfred avait preſque toujours eu les armes à la main, il avait reconquis peu à peu l'Angleterre, détourné les incurſions des barbares, acquis l'empire de la mer ; de cinquante-deux batailles qu'il avait livrées, il avait triomphé dans la plûpart, & il ne devait ſes victoires qu'à ſes bonnes diſpoſitions ; il était enfin parvenu à ſon but, & avait acheté une paix durable, par beaucoup de travail, & par l'effuſion du ſang le plus illuſtre. Alfred commençait à reſpirer, & il s'occupait déja de l'amélioration intérieure du Royaume, & des moyens d'aſſurer le repos.

Digitized by Google

La gloire d'Alfred eſt ſans exemple ; toutes ſes victoires ne purent lui faire aimer la guerre. Ce bon Prince avait vu trop ſouvent que les plus beaux lauriers ſont teints du ſang le plus pur des guerriers, que la guerre rend malheureux des milliers d'hommes, qu'elle moiſſonne à la fleur de leur âge les jeunes gens les plus courageux, l'eſpérance de leur patrie ; que les autres n'ont pour toute récompenſe de leurs belles actions, qu'une vie que la douleur rend miſérable ; & que le feu ardent de la guerre détruit la nourriture d'un million de créatures humaines. Il avait vu qu'une diſette générale & la famine l'accompagnent, & trainent à leur ſuite des contagions dévorantes, qui hâtent la ruine de l'humanité. Alfred n'attaquait jamais ; toutes ſes guerres n'étaient que pour repouſſer des aſſauts injuſtes, leur légitimité pouvait ſeule engager ſon cœur compatiſſant, à ſacrifier le ſang de ſes frères au bien général.

Mais dans la paix même il trouva un Royaume déchiré, où la violence avait ſeule règné

depuis plusieurs années, où les loix n'avaient défendu personne, où la faible innocence avait été exposée à tous les maux, où la propriété des citoyens était aussi peu en sûreté que leur vie. Pour tirer son peuple de ce labyrinthe, le Roi s'instruisit des loix des peuples les plus sages, & premiérement de celles des Hébreux, qui avaient été dictées par la souveraine sagesse elle-même, puis de celles des Grecs, des Romains, des Danois & des Saxons. Il regardait ces loix comme un travail que les plus sages d'entre les hommes avaient fait pour lui, & il en tirait ce qu'il croyait pouvoir être salutaire & utile à son peuple.

Le Roi était né dans ces tems de ténèbres où les Occidentaux avaient oublié la langue & les arts des Romains, où Charlemagne avait été obligé d'emprunter de l'Arabe Aaron la connaissance des arts, où la superstition commençait à monter sur le trône, & les Prêtres à s'emparer de la domination universelle. Le Roi avait été lui-même élevé dans ces préjugés; ses maîtres & la plûpart

de ſes confidens étaient des Prêtres. Les coutumes des Saxons étaient devenues une habitude pour lui, & il en faiſait la règle de ſa conduite. Alfred fut un ſage législateur, mais les défauts inévitables de ſon ſiècle donnerent lieu à des imperfections qu'aucuns talens humains ne pouvaient empêcher.

Cependant quelque dévoué qu'il fut à l'Evêque de Rome, ſous l'inſpection duquel il avait paſſé une partie de ſes premières années, Alfred n'oublia pas qu'il était Roi, & qu'il tenait du tout-puiſſant lui-même la ſouveraineté de ſon Royaume. Il ſoumit les Eccléſiaſtiques aux mêmes loix qu'il preſcrivait au reſte de ſes Sujets. Il ne laiſſa aux Evêques aucune juriſdiction, & il punit les Prêtres criminels, ſans ſolliciter leur châtiment à Rome, comme ſon puiſſant ayeul, le premier Plantagenet avait été obligé de faire.

Les loix d'Alfred devinrent les loix d'Edouard, & la véritable ſource du Droit Anglais, dans lequel un peuple libre & victorieux ſent le prix de ces deux avantages, qui ſont les plus

Digitized by Google

beaux dont l'homme puiſſe jouir. Ainſi ce fut lui qui donna le premier à un citoyen des pairs tirés d'entre ſes concitoyens de même ordre que lui ; ainſi les accuſés ne devaient pas craindre l'injuſtice de ceux dont ils pouvaient devenir à leurs tours les Juges, & dont la ſûreté avait pour baſe cette juſtice même qu'ils auraient accordée à leur frère. Alfred ordonna qu'un Gentilhomme ſerait jugé par douze Gentilshommes ; il donna pour juges au roturier onze autres bourgeois, ſous la préſidence d'un Gentilhomme. Ce privilège eſt encore aujourd'hui dans toute ſa force, quoiqu'aucun autre peuple n'ait retenu cette égalité des Juges avec l'accuſé. Et en effet, les accuſés n'ont-ils pas le même danger à craindre de l'ignorance de leurs Juges, de l'opiniâtreté d'un ſeul d'entr'eux, & des artifices d'un Prince injuſte, que des inconvéniens qu'on peut avoir à redouter dans d'autres pays, ſous des Juges arbitraires ; quoiqu'il en ſoit, Alfred preſcrivit cette manière de juger les accuſés à ſes Saxons & aux Normands.

Les loix criminelles d'Alfred étaient dou-

Digitized by Google

ees, comme les loix de tous les peuples libres du Septentrion. Un très-petit nombre condamnait à la mort. Les séditions, les crimes de lèse-Majesté, celui de haute trahison, étaient les seuls qui fussent punis de mort; & on pouvait même, suivant la coutume des peuples Germaniques, s'en racheter pour une certaine somme d'argent. Le crime de séduction envers une femme mariée, était puni comme ces grands forfaits qui nuisent au bien public, l'adultère était puni le plus sévérement, parcequ'il brise les liens les plus sacrés de la société, & qu'il désunit des personnes dont l'union est la plus étroite & la plus nécessaire à l'espoir d'une postérité sagement élevée. Le Prêtre qui faisait un parjure, qui trempait ses mains dans le sang, qui passait les bornes de la chasteté, était à la vérité puni par les Evêques; mais il devait aussi paraître devant les Juges Royaux, & payer au Roi une amende fixée par les loix. Ceux qui étaient soupçonnés d'un crime, étaient obligés pour la sûreté publique de trouver des ôtages, ou de subir les arrêts.

Digitized by Google

Les pirates Danois avaient rempli l'isle d'un ſi grand nombre d'exemples de violences publiques, que le pillage & la priſe de poſſeſſion du bien d'autrui, étaient devenus un crime général. Alfred ſut déraciner entiérement cet abus, & le moyen qu'il employa pour cela n'avait pas même été connu aux peuples les plus policés. Il commença par diviſer ſon royaume en *Comtés*, dont l'étendue fut déterminée & fixée, chaque Comté était ſubdiviſé en *Centaines*, qui avaient leur nom de la priſe d'armes (*Weapontake*), & chacune de ces Centaines était outre cela diviſée en *Dixaines*, de dix Pères de famille. Chaque Dixaine était obligée de donner caution pour tous les hommes qui la compoſaient, & chacun d'eux devait promettre pour tous, comme tous pour chacun, qu'aucun accuſé ne ferait rien contre les loix, & qu'il comparaîtrait devant le Juge, auſſi-tôt qu'il ſerait cité. Il n'y avait que ceux qui étaient inſcrits dans une de ces Dixaines, qui jouiſſaient de la protection de la juſtice. Si quelqu'un refuſait de ſe ſoumettre à cette

Digitized by Google

union, il était exclu de la protection des loix, & pouvait être attaqué impunément par un chacun, dépouillé de ſes biens & même de ſa vie. Un membre d'une Dixaine était-il ſoupçonné de quelque crime, & ſes compagnons ne voulaient-ils pas être caution qu'il comparaîtrait devant le Juge, on le mettait en priſon; s'il ſe ſauvait avant que d'être pris, la Dixaine ou la Centaine payait une amende au Roi pour leur négligence. La Dixaine pouvait à la vérité en être libérée, ſi tous ſes membres aſſuraient par ſerment, que le criminel avait commis ſon forfait, & pris la fuite à leur inſçu; mais les Dixaines voiſines devaient confirmer cette excuſe par leur témoignage, & quand elles ne le faiſaient pas, la Dixaine impliquée payait une forte amende; on confiſquait les biens du fugitif, & quand ils ne ſuffiſaient pas à l'amende, toute la Dixaine ſuppléait à ce qui manquait, & s'engageait de plus à amener le coupable devant le Tribunal, dès qu'elle pourrait s'en ſaiſir.

Un étranger qui venait loger chez un Su-

jet, était regardé pendant deux jours comme un hôte ; ſes fautes n'étaient point imputées à celui qui exerçait l'hoſpitalité, dès qu'il pouvait faire ſerment qu'il n'avait eu aucune connaiſſance du crime. Si l'étranger avait demeuré trois jours chez un homme, celui-là répondait de lui, comme de quelqu'un qui habiterait la même maiſon.

Alfred n'oſait pas entreprendre d'attaquer la puiſſance héréditaire des Comtes, elle était trop enracinée dans la forme du gouvernement : mais il affaiblit le pouvoir de la haute nobleſſe, en donnant à chaque Comté un Bourggrave que le Roi nommait, & qui était ſon inſpecteur dans ce Comté, & préciſément la même choſe que les députés des Carlovingiens. Le Roi établit de plus un Juge, devant lequel les affaires ſe terminaient au tribunal de chaque Comté. Ce Juge mitigeait en même tems & la puiſſance du Bourggrave, & celle du Comte.

Ces ſages établiſſemens produiſirent en quelque ſorte des miracles ; avant cela perſonne n'oſait ſe haſarder ſur les grands chemins ſans

Digitized by Google

être armé, il fallait se défendre soi-même, parce que les loix ne défendaient personne. On vit tout-à-coup règner une sûreté générale dans le Royaume. Le voyageur voyait sans crainte la nuit couvrir la terre de ses ombres, son or & sa vie n'étaient plus en danger. Le Roi fit pendre en secret des joyaux d'or à quelques arbres, l'appas du gain n'engagea personne à encourir la rigueur des loix, & les officiers du Roi rapporterent ce trésor auquel il n'avait pas été touché. Tel est le bon effet d'une justice sévère qui en veillent pour l'innocence peut convaincre le coupable, que le vice n'est que vanité.

Le premier soin d'Alfred après cela, fut de faire dresser un plan ou cadastre de tous les biens-fonds du Royaume, avec leur étendue, leur rapport & les contributions qui leur étaient imposées. Le Roi finit cet ouvrage immense à Winchester, au milieu d'un siècle dénué de toutes sciences. Guillaume le Conquérant renouvella ce cadastre, & la postérité jouit depuis près de mille ans du travail du sage Alfred, qui peut être utile en-

Digitized by Google

mille occaſions à règler avec équité les impôts, & à terminer les différends.

C'eſt ſur ce plan du pays, & ſur cette diviſion en Comtés, en Centaines & en Dixaines, que furent fondés les Tribunaux qu'Alfred établit dans chaque Comté, dans chaque Centaine & dans chaque Dixaine; cela facilita l'accès de la juſtice à chaque citoyen, & ôta des mains des ignorans & des Grands, qui ne connaiſſaient que la guerre, le beau droit d'exercer la juſtice. Les Bourggraves & les Juges étaient les Préſidens de ces Tribunaux, & chaque Saxon était jugé au Tribunal de ſa Dixaine, à celui de ſa Centaine, & à celui de ſon Comté.

Alfred trouva peu d'hommes capables de rendre la juſtice, mais ſa ſageſſe ſut les former. Il liſait avec une attention ſans exemple les cauſes deſquelles on avait appellé à ſa déciſion ſouveraine. Si ſes Bourggraves ou ſes Juges avaient prononcé un jugement injuſte, ils ne pouvaient éviter le châtiment. Perſonne ne pouvait même prétexter cauſe d'ignorance; chacun doit connaître ſes forces,

Digitized by Google

ces, & ne pas demander un emploi de Juge, dont il ne ſe ſent pas capable de remplir les devoirs. Quand l'appas du gain ou la haine avait dirigé le jugement, la peine de mort était inévitable, contre l'uſage des Saxons, & Alfred, qui avait tant de fois pardonné aux ſéditieux & aux barbares parjures, n'épargnait aucun Juge inique. Il fit mourir dans un an quarante-quatre Juges qui avaient prononcé contre l'équité. Kadwin avait condamné à mort un homme que trois des Douze Jurés avaient trouvé innocent. Hale paya de ſa vie l'indulgence qu'il avait eue pour un Seigneur qui avait enlevé avec violence les biens d'un Saxon, & les avait confiſqués au profit des revenus royaux. Un autre Juge fut mis à mort, parce qu'il avait mis l'accuſé en priſon, & lui avait ôté le moyen de ſe défendre. Oskitell avait fait mener au ſupplice un accuſé qui avait avoué dans les tourmens un crime digne de mort, que l'on n'avait pu prouver autrement. Alfred ſavait trop bien que le méchant endurci ſe rit de la douleur, & ſe moque de la Juſtice qui

Digitized by Google

ne le condamnera pas, s'il ne s'accuſe pas lui-même; pendant qu'un homme qui a les nerfs délicats ne peut pas reſiſter aux tourmens, & aime mieux ſe calomnier lui-même, ſe condamner ainſi à la mort, que de prolonger un ſupplice qu'il ne peut ſupporter. La torture peut produire ces deux effets, elle ſert ſouvent à punir l'innocent, & à ſauver le coupable.

L'attente certaine, que le Roi remarquerait l'injuſtice & même la mauvaiſe forme d'une ſentence, & la crainte aſſurée qu'il punirait ſévèrement cette faute, obligea les Juges à s'inſtruire dans le Droit, & à demeurer fidèles aux loix. Ils ſe regardaient comme devant juger en préſence du Roi. Au lieu de guerriers ignorans, on vit bientôt ſur les Tribunaux des hommes éclairés & appliqués à leur devoir.

Le Roi lui-même devint l'Inſtituteur général de ſon peuple. Il ſut employer ſes lectures, & les talens qu'il avait pour la poëſie à la perfection des bonnes mœurs, envelopper la morale ſous des fables, des contes,

Digitized by Google

& des traits ingénieux, pour l'utilité de ſon peuple. Il ſavait que l'agrément de la poëſie fait reçevoir avec plaiſir les plus graves leçons de vertu, & que la cadence des ſyllabes grave dans la mémoire les maximes de la ſageſſe. Il fut le poëte de ſon ſiècle, comme il en était le héros & le légiſlateur. La faveur particulière dont il honorait les perſonnes ſavantes & capables, fit des ſciences l'objet de l'eſtime générale & le but des études les plus ſuivies. La poſtérité lit encore de vieilles chanſons, dans leſquelles on introduit Alfred enſeignant à ſes Gentilshommes la vraie ſageſſe, cette ſageſſe qui nous montre le chemin du bonheur. Il intruiſit de ſes devoirs, le Chevalier, l'Evêque & le Juge, il leur montra que la véritable grandeur conſiſte à les bien remplir. On lit auſſi ſes derniers avis au jeune Edouard, ſon ſucceſſeur, dont il fit un ſage Prince.

Alfred avait éprouvé lui-même, que les ſciences nous rendent capables d'être bons. Celui qui connait la beauté intrinſèque de la vertu, eſt enclin à l'aimer, au lieu que celui

Digitized by Google

qui ne la connaît pas, met ſon bonheur à ſatiſfaire ſes ſens. Les livres de la ſage antiquité nous peignent la vertu comme reſpectable, & le vice comme humiliant ; l'ame puiſe dans ces livres le goût du bon, qu'ils exaltent avec tant d'éloquence. Le monde eſt une école bien plus dangereuſe, le vice n'y eſt que trop ſouvent couronné, tandis que la timide vertu n'y eſt que trop ſouvent mépriſée, parce qu'elle déteſte les voies qui conduiſent ordinairement à la fortune. C'eſt dans les écrits des ſages, qu'Antonin Iſe forma, & dans ces tems obſcurs où les ſciences étaient enfouïes, la véritable vertu, la grandeur d'ame, l'humanité diſparurent. Et même parmi les Souverains deſpotiques de la Chine aſſervie, les leçons des anciens ſages, les exemples brillans dont ils conſervaient la mémoire, firent des neveux de ces Scythes ſauvages, des Pères de leur peuple ; & parmi ces barbares ſe formerent un Hangtſchi & un Kienlong.

Les longues guerres qui avaient ravagé l'Angleterre, y avaient entiérement détruit les

ſciences. Dans ces tems d'infortune les hommes oublient tout ce qui ne ſert pas immédiatement à leur entretien. Il n'y avait perſonne dans tout le Royaume de Weſt-Sex, qui fut en état de rendre le vrai ſens d'un livre latin, & cependant le culte des Saxons n'était fondé que ſur des livres, des cantiques & des prières en langue latine. Alfred fut obligé de chercher au-delà de la mer, des hommes pour inſtruire ſon peuple. Il trouva en Irlande, qui n'avait pas encore éprouvé autant de deſaſtres, Jean l'Hibernois, qui avait paſſé pluſieurs années à Athènes & en Italie, il entendait les langues orientales oubliées depuis long-tems, il était en grande faveur auprès de Charles le chauve, & même ſon confident, c'étoit un homme qui ſavait badiner finement, il fut tué par ſes propres diſciples qu'il avait indiſpoſés contre lui. Alfred fit venir de la Saxe Germanique, l'ancienne patrie de ſon peuple, un ſavant Abbé, qu'il plaça dans le couvent d'Atheling. Aſſer de Monmouth était ſi fort attaché à ſes devoirs, que le Roi ne pouvait le garder auprès de ſa perſonne, que la moitié

de l'année, quoiqu'il lui eut donné l'Evêché de Winchester.

Doué d'une pénétration admirable & d'une connaissance singulière des hommes, il sut reconnaître dans un jeune garçon qui gardait les pourceaux, ces beaux talens qui honorent l'humanité ; il le tira de cet état d'abaissement ; & la bonne éducation qu'il lui fit donner, en fit un excellent & digne Evêque.

Nedt, qui fut mis au rang des Saints, était natif de Cornouailles ; une conduite irréprochable lui attira déjà pendant sa vie l'estime générale. Il avait élevé le Roi lui-même, & en était fort considéré. On attribue à ses avis & à ses conseils plusieurs excellentes entreprises d'Alfred.

Aidé du secours & des lumières de ces hommes savans & bien intentionnés, Alfred vint insensiblement à bout de mettre sur un beaucoup meilleur pied l'instruction générale de son peuple. Il était monté sur le trône dans un tems où aucun Evêque ne comprenait son breviaire latin ; & à sa mort, il n'y en avait aucun en Angleterre, qui ne

fut de théologie, ce qui convenait à la dignité de ſon emploi. Le Roi facilita à la prêtriſe l'étude des ſciences néceſſaires, en faiſant traduire en langue Saxonne les livres les plus utiles, & en traduiſant lui-même un livre, dans lequel les devoirs d'un Prêtre étaient enſeignés.

Il fallait néceſſairement des écoles pour remplir dignement les vues ſalutaires d'Alfred. Il prodigua ſes tréſors, pour cet établiſſement le plus beau de tous. Les hommes d'un certain âge ſont comme les vieux arbres, ils ne peuvent ſe redreſſer. La jeuneſſe au contraire ſe laiſſe conduire, elle ſe laiſſe former par une ſage éducation, & ſon ame encore pure prend auſſi facilement l'amour & l'habitude du vrai & du bien, qu'elle ſe laiſſe entrainer aux mouvemens déréglés des paſſions, quand elle eſt ſans diſcipline.

De tous les ouvrages d'Alfred, il n'y en a point qui illuſtre autant ſon Royaume, que la fondation de l'Univerſité d'Oxford : cette réſidence des Muſes a formé des milliers de ſavans, de gens qui ont enſeigné la route

de la vérité & de la vertu, dont les bonnes actions ont eu leur premier principe dans la bonté d'Alfred, dans la générosité avec laquelle il fit la dédicace de cette école de vertu & de sageſſe. On n'a fait aucune découverte utile à Oxford pendant mille ans, on n'y a démontré aucune vérité ſalutaire, on n'y a tenu aucun diſcours touchant, pour exciter les hommes à la vertu, on n'a éclairé aucune ſcience par des livres profonds, qu'Alfred n'ait eu quelque part à toutes ces choſes, qui ſont des bienfaits pour l'humanité.

La conſtitution de cette nouvelle Univerſité était ſans contredit imitée des couvens, qui dans les tems d'Alfred, étaient les ſeuls lieux où les ſciences fuſſent tant ſoit peu cultivées. Le Roi fit bâtir trois édifices, dans leſquels quatre-vingt jeunes gens devaient être élevés à perpétuité, aux frais des revenus qu'il fixa pour cela. Il les ſoumit à de certaines loix qui, outre la ſcience, avaient auſſi pour but la Religion, aux exercices de laquelle on tenait aſſidûment les écoliers. Cette Univerſité devint le modèle de la poſtérité. Des hommes

Digitized by Google

bienfaisans, & des Rois sages l'ont augmentée de nouvelles fondations, & elle fleurit encore au milieu de la corruption presque générale, sur-tout dans les parties des beaux arts, des sciences & de la théologie.

Cet esprit d'ordre qui distinguait Alfred de tous les Princes, s'étendit sur toutes les parties du gouvernement. Il fit de tous les Saxons des soldats de la patrie, sans que l'agriculture ou l'entretien de leur ménage en souffrit le moins du monde. On fit le dénombrement de tous les habitans d'un Comté, & on les enregistra. Une partie était en garnison dans les villes & les châteaux, dont Alfred avait fortifié un nombre assez considérable, pour défendre toutes les parties du pays. Le reste des habitans devait être toujours prêt, pour les irruptions subites que le génie inquiet & remuant des Scandinaviens n'occasionnait que trop souvent. La moitié était tout de suite envoyée dans les endroits où la nécessité le requérait; l'autre moitié restait en réserve, & venait à la place de la première, quand celle-ci avait achevé le tems

de ſon ſervice. De cette manière, tous les Saxons furent exercés à la guerre, & Alfred n'avait plus la douleur d'être obligé de mener contre les belliqueux Normands, des payſans ſans exercice, avec leſquels il n'oſait faire aucun fond ſur la victoire. Chaque Comté avait ſon Général, qui avait l'inſpection ſur le militaire. D'excellentes loix, & l'exercice continuel des armes rendit bientôt aux Saxons la confiance qu'ils avaient perdue, & on les voyait marcher contre les redoutables Normands avec une impatience que leurs Chefs étaient obligés de retenir. Ce grand changement, opéré chez des peuples auſſi malheureux que les Saxons, fut une nouvelle preuve, qu'un ſage Prince peut tout faire, & que l'eſprit de ſon peuple eſt entre ſes mains, comme de l'argile à laquelle on peut faire prendre toutes les formes que l'on veut.

Ses vaiſſeaux étaient, ſuivant la coutume de ces tems-là, des vaiſſeaux à rame; ils étaient très-grands, & il fallait quarante rames pour les mettre en mouvement. Ils étaient outre cela deux fois plus hauts que

les vaiſſeaux Normands, & les guerriers, qui de cette hauteur lançaient leurs traits & leurs javelots ſur l'ennemi, avaient ſur eux une ſupériorité, à laquelle aucun courage ne pouvait réſiſter. Alfred parvint auſſi au terme de ſes vœux, il mit ſon Royaume en ſûreté contre les pirates Normands qui autrefois avaient été chaſſés, après avoir fait le malheur de pluſieurs milliers d'ames, mais qui à préſent fuyaient même les côtes d'un Royaume défendu par de ſi puiſſantes flottes. Alfred fit plus; lui qui avait perdu autrefois ſon pays, parvint à l'empire de la mer, qui eſt le privilège inné de tout Roi Anglais, & que les deſcendans d'Alfred ont étendu ſur toutes les mers qui environnent les deux hémiſphères. Alfred chercha, comme ſes illuſtres ſucceſſeurs, à ouvrir à ſes ſujets de nouvelles routes d'un travail utile: ſoin beaucoup plus ſage & beaucoup plus ſalutaire, que la ſimple libéralité. Celle-ci nourrit le ſujet pendant un jour, & celle-là le met en état, lui & même ſes arrières neveux, de ſe procurer en tout tems & ſans peine un entretien aſſuré.

Digitized by Google

Tous les arts ſe tiennent par la main, & doivent ſe ſoutenir mutuellement. L'art de la guerre en ſuppoſe & en demande mille autres : l'art de travailler les métaux, le bois, les voiles, le deſſein, l'art de faire le plan des machines de guerre. L'Angleterre était dénuée de tous ces arts, parce que pendant trente ans l'épée des barbares Normands avait été continuellement ſuſpendue ſur ſa tête, & que toutes les forces de ſes habitans ſe réuniſſaient pour le ſeul but de détourner une ruine inévitable. Alfred rappella ces arts dans le Royaume.

Sa généroſité aſſurait aux artiſtes un entretien ſuffiſant, & ſa bonté, ſa douceur augmentaient l'agrément de ſéjourner dans ſon Royaume. On vit venir en foule de la vaſte Germanie, du Royaume des Francs, qui gémiſſait alors ſous un mauvais gouvernement, de l'Ecoſſe, qui était déja jalouſe de l'Angleterre, du pays de Galles reconcilié avec Alfred, des Pays-bas, on vit venir de toutes ces contrées des artiſtes & des ouvriers qui recherchaient la protection d'un

Digitized by Google

Roi qui récompenſait les talens, avec lequel on n'avait à craindre aucune diſgrace peu méritée, ni même d'être renvoié, ſi on n'était pas coupable. L'Angleterre ſe remplit d'hommes habiles qui firent pour le Roi lui-même des ouvrages parfaits, & qui communiquerent à la jeuneſſe Saxonne leurs arts & leur adreſſe.

Alfred ſavait qu'un Roi eſt homme, que lui-même ne pouvait pas tout prévoir, qu'il ne pouvait pas dans toutes les occaſions choiſir ce qu'il y avait de mieux à faire, ni trouver toujours les plus ſurs moyens de parvenir à ſes vues; il demandait donc avec plaiſir conſeil à ceux qui connaiſſaient les affaires, il écoutait avec patience & attention tous ceux qui parlaient par expérience, & en comparant les idées de divers connaiſſeurs, il ſe mit en état de prendre toujours le meilleur parti.

Sous ſon gouvernement, l'Angleterre eut trois Conſeils ordinaires qui traitaient les affaires. Le grand Conſeil du Royaume décidait des affaires les plus importantes de l'Etat, en adminiſtrait les divers départemens,

Digitized by Google

& corrigeait les loix. Les Evêques, les Comtes, les Bourggraves, les Juges, formaient ce Conseil; on y avait aussi admis les vassaux qui avaient reçu de la Couronne des fiefs pour des services militaires qu'ils étaient obligés de remplir. Un Conseil moins nombreux avait soin des affaires qui demandaient plus de secret & une exécution plus prompte: il examinait aussi ce que le grand Conseil devait décider. Alfred se servait pour cela, d'Evêques, d'Abbés & d'Ecclésiastiques qui étaient continuellement auprès de lui, dont il connaissait la vertu, & dont l'esprit était éclairé par les sciences. Car dans le siècle malheureux où règnait Alfred, l'ignorance des Gentils-hommes & des Princes mêmes, les privait de la lecture des livres utiles, & les empêchait de s'appliquer aux affaires de quelque importance. Le plus petit nombre d'entr'eux savait lire, ils croyaient avoir satisfait à tous leurs devoirs envers leur patrie, quand ils combattaient vaillamment & mouraient courageusement pour elle.

Alfred ne voulait pas se priver de la sa-

Digitized by Google

tisfaction d'être inſtruit de tout ce qui pouvait avoir beſoin de réparation dans chaque contrée, & dans chaque ville de ſon Royaume, ou de ce qui pouvait avoir de mauvaiſes ſuites, ſi on le négligeait. Il fit une loi perpétuelle, par laquelle le grand Conſeil du Royaume, les Evêques & les Grands devaient s'aſſembler auprès du Roi deux fois par an. On deliberait dans ces grandes aſſemblées ſur les loix, dont le Roi cependant s'était réſervé la promulgation ; on jugeait les differends des Grands, & on aſſurait le bien général du Royaume.

Alfred était déja trop éclairé, pour ne pas ſentir combien les Comtes étaient dangereux à l'autorité Royale. Ils approchaient trop de ſa puiſſance, & étaient trop élevés au-deſſus des vaſſaux ; il employa donc divers moyens pour affaiblir leur pouvoir. Il évoqua à lui toutes les grandes affaires, parmi leſquelles il compta le meurtre. Ses Juges jugeaient des violences qui ſe commettaient ſur les grands chemins, & ſur les petits differends des Sujets de divers Comtés. Les procès de moin-

Digitized by Google

dre importance étaient portés devant le Tribunal de la Dixaine, devant celui de la Centaine, & enfin devant celui du Comté où les Comtes, les Evêques, les Bourggraves, les Juges & les Vaſſaux avaient voix & ſéance. De cette cour, on appellait au Roi; les Comtes conſerverent le droit de Préſidence, le commandement des ſoldats & le ſoin de communiquer aux peuples les ordres du Monarque.

LIVRE III.

Digitized by Google

ALFRED.

LIVRE III.

LE Royaume d'Angleterre preſque détruit reprenait une nouvelle forme ; l'ordre y regnait par-tout à la place de la confuſion. L'art de la guerre, les ſciences, les arts, le gouvernement avaient été corrigés, & Alfred pouvait eſpérer de travailler à la gloire du Royaume, pour laquelle il avait preparé tout ce qui était néceſſaire. Le premier pas qu'il fit vers elle, & qui ſervit en même tems à la défenſe du pays, fut le retabliſſement des villes brûlées & enſévelies ſous leurs ruines. C'eſt à lui, que Londres eſt redevable de ſa réédification. Elle n'était dans ſon

Digitized by Google

origine, qu'un port que les Normands avaient assuré par quelques retranchemens: mais avec de si faibles commencemens, elle est devenue peu à peu la vaste résidence du gouvernement, du commerce, & la Capitale du Royaume. Wincheſter avait été détruite de fond en comble sous le Roi Edelred. Alfred rebâtit cette ville avec plus de magnificence & de solidité. Les villes des Saxons n'avaient été composées jusqu'alors que de chaumières, que les flambeaux des Scandinaviens reduisaient en cendre dans un jour. Mais Alfred voulu que Wincheſter, dont il faisait la capitale de son Royaume, fut bâtie de pierres de taille.

Il construisit à l'embouchure des grandes rivières, & sur les côtes de la mer, des nouveaux châteaux avec des remparts; il y mit des garnisons perpétuelles, qui pouvaient arrêter la première attaque des pirates débarqués, jusqu'à ce que les Saxons rassemblés & armés, pussent venir fondre sur eux avec des forces suffisantes. Les Anglais avaient négligé un moyen aussi facile de tenir en bride ces corsaires, & leur négligence leur avait coûté bien du sang.

Digitized by Google

Alfred vivait dans un tems où la Religion & les ſciences ne ſe trouvaient que chez les Moines. Ils étaient ſages, & ils paſſaient pour ſaints. Le Roi ne pouvait pas renoncer entiérement aux préjugés de ſon ſiècle, ſon cœur rempli de la vraie crainte de Dieu, confondait le reſpect que l'on doit à ſa parole, avec la vénération que les miniſtres de cette parole s'arrogaient pour eux-mêmes; il était dévoué aux Prêtres, qui étaient ſes conſeillers les plus ſecrets, & ſes confidens. Il bâtit donc des monaſtères, & fonda des aſyles pour ceux qui, fuyant le tumulte du grand monde, voulaient ſe conſacrer entiérement dans une cellule à la contemplation de l'éternité. Le premier couvent qu'il bâtit, fut Atheling. Il éterniſa par-là le ſouvenir de l'humiliation qu'il avait ſoufferte à Athelney, & dans ces marais qui l'avaient tenu ſi long-tems caché à la barbarie des Normands, il bâtit un couvent ſur pilotis. Il fonda à Shaftsburg une maiſon pour les filles nobles, & fit conſtruire à Wincheſter, dans un nouveau couvent, une ſépul-

Digitized by Google

ture pour lui & ſes ſucceſſeurs. Il donna des biens-fonds à l'Evêché de Durham, & à divers monaſtères. Ce Prince généreux ne ſentait pas aſſez qu'avec les meilleures vûes, il donnait aux Moines un poiſon, en leur donnant trop de richeſſes; c'était un breuvage qui les enyvrait, & qui, en augmentant à l'excès leur puiſſance, ouvrait dans leurs cœurs l'entrée à l'orgueil & à la paſſion de dominer.

Quelqu'attaché qu'il fut à la Religion, il n'oublia cependant pas qu'une magnificence extérieure eſt abſolument néceſſaire aux Princes, parce que le peuple n'honore pas ſeulement ſon Souverain pour les qualités de ſon cœur, mais à proportion de l'éclat & de la grandeur qui l'environne. Alfred rebâtit en pierres de taille les palais ruinés des Rois, & orna les maiſons de plaiſance, dans leſquelles les Monarques cherchaient quelquefois un aſyle contre le poids & l'embarras des affaires.

Ami de l'ordre, il établit ſa maiſon ſur les meilleurs principes. Ses domeſtiques étaient rangés en trois claſſes, chacune deſquelles

Digitized by Google

ſervait quatre mois par an, & ſe repoſait huit. Sa vertu n'avait rien d'auſtère, rien de rebutant. Il aimait les inſtrumens de muſique. C'était à Rome qu'il avait pris le goût d'un plaiſir auſſi agréable, il fit venir à ſa Cour les plus habiles muſiciens & les plus belles voix. Il n'ignorait pas que les faibles organes de l'eſprit ſe relâchent, par un excès d'attenton, & qu'un travail continuel devient à la fin inutile, & ne produit que des efforts imparfaites.

Comme Saxon, il s'était adonné dans ſa jeuneſſe à la chaſſe & à la fauconnerie. La fraicheur du matin, le grand air, le mouvement du corps rendaient ces exercices ſalutaires; mais Alfred ſut annoblir ce plaiſir, & le faire ſervir au bien général.

Il tourna ſes armes à la chaſſe contre les bêtes nuiſibles, qu'il détruiſit, en garantiſſant de leurs ravages les ſemailles de ſes ſujets. Il n'y avait point de Saxon, qui fut auſſi adroit que lui dans ces exercices.

Il ne négligea pas même les ornemens qui ne ſervent proprement qu'à relever la magni-

Digitized by Google

ficence de la Cour. Il fut le premier des Rois Saxons, qui prit à ſon ſervice des ouvriers en or & en pierres précieuſes, & comme il avait beaucoup de gout pour ſon ſiècle, il fut bien-tôt au fait de ces deux arts, & en état de diriger les ouvriers. Il ſe fit faire pour les grandes ſolemnités une couronne Royale.

Il fut auſſi le premier Roi Saxon, qui eut l'heureuſe idée de créer des Chevaliers; cette récompenſe des ſervices rendus à la guerre, eſt dans le pouvoir du Prince; elle n'épuiſe point ſes tréſors, elle ne devient pas, comme les autres gratifications, une taxe que le pauvre eſt obligé de payer; & cependant elle ajoûte autant au bonheur de celui qui la reçoit, que l'or & l'argent pourraient le faire: diſtribuée comme elle doit l'être, elle eſt un témoignage public de l'eſtime du Prince, qui entraîne la conſidération du peuple: le plaiſir le plus vif peut-être, qu'un cœur ſenſible puiſſe déſirer. Alfred donna la dignité de Chevalier à ſon petit-fils Adelſtan, en le revêtant d'une robe de pourpre, & en lui ceignant une ceinture à laquelle pendait une courte épée ſaxon-

ne dans un fourreau d'or. Adelſtan répondit au mieux à l'attente d'un auſſi bon connaiſſeur, qu'était ſon ayeul, & il devint un Roi reſpecté & puiſſant.

Alfred ſavait ſe partager entre tant d'arts & de connaiſſances, & reſter cependant grand dans chacune. Il eſt difficile entre mille Princes, d'en trouver un qui ait pû, comme lui, tourner auſſi habilement toutes les forces de ſon eſprit à un ſi grand nombre d'affaires différentes, tout prévoir, & pourvoir à tout. Parmi ce grand nombre d'occupations du Roi, il n'y en avait aucune, qui n'eût pour but l'avantage de ſon peuple.

L'occupation la plus chère à ſon cœur, était cependant de plaire à Dieu. Quoique les tems & la façon de penſer aient ſi fort changé, le culte qu'il rendait à cet Etre Suprême, & qui, ſuivant le ſort de ſon ſiècle, avait quelque choſe de monaſtique, ne doit diminuer chez perſonne la gloire d'Alfred dans la piété. Car celui qui ſonde les cœurs, n'exigera de l'homme, que ce qu'il peut faire dans les circonſtances où ſa ſuprême ſageſſe l'a placé, & l'ivraie mê-

lée avec le froment, n'enlevera pas la valeur de celui-ci aux yeux du tout-puiſſant.

Il faut convenir que l'on vit dans la piété d'Alfred, des traces du goût de ſon ſiècle; mais il était trop ſage, pour imiter ce que faiſaient dans ces tems-là pluſieurs Princes touchés de leurs fautes, il n'abandonna point les rênes du gouvernement, qu'il maniait ſi bien, pour ſe renfermer dans un monaſtère & ne s'occuper que de lui. Il fut toujours un Prince laborieux & infatigable pour le bien de ſon peuple.

Il partageait ſon bien & ſon tems avec la Religion. Il fit de ſes revenus deux portions égales, dont l'une était deſtinée à des œuvres pies, & ſe diſtribuait entre les pauvres, les couvents & les écoles. L'autre moitié que le Roi ſe réſerva, était répartie également entre ſes courtiſans, les artiſtes, les ouvriers & les étrangers qui venaient s'établir dans le Royaume. Les revenus des domaines ſervaient à l'entretien du Roi lui-même, affermés contre certaines redevances aux gens de la campagne, ils amenaient à la Cour les legumes, les fruits & les revenus de leurs troupeaux.

Digitized by Google

Alfred donnait au ſervice divin la moitié de ſon tems, dont le bon emploi eſt ſans doute notre vraie exiſtence ; il s'occupait à extraire des paſſages de l'écriture ſainte, accompagnés de ſes propres réflexions, le tout copié avec ſoin dans des recueils, forma à la fin une collection dont la lecture faiſait l'étude chérie de ce Prince. Il était ſi ſcrupuleux à ne rien dérober du tems conſacré à la Religion, qu'il peſa des cierges pour marquer les heures, dans un tems où l'on ne connaiſſait aucune eſpèce d'horloge. On lui attribue une découverte, qui n'était pas à la vérité inconnue aux anciens, mais qui s'était peut-être perdue dans les tems d'ignorance, c'était d'environner ces cierges avec de la corne tranſparente ; car on n'avait pas encore imaginé les fenêtres de verre. Le ſoin qu'Alfred prit de fixer le tems, eſt dû à un vœu qu'il fit après la victoire qu'il remporta à Athelney.

Le ſouhait que ce Prince fit ſérieuſement, qu'une maladie ou que des douleurs continuelles l'empêchaſſent de ſe livrer aux plaiſirs des ſens, eſt sûrement outré. Il n'accom-

Digitized by Google

plit que trop dans ſa jeuneſſe un ſouhait qui ne venait que de la crainte d'offenſer Dieu ; un mal-aiſe intérieur & inconnu le tourmenta pendant vingt-cinq ans, & termina au milieu de ſa carrière une vie auſſi précieuſe. Alfred aurait-il eu quelque doute ſur la ſageſſe de celui auquel il demandait la continence ? & le diſpenſateur de tout don parfait, n'avait-il pas aſſez d'autres remèdes qui n'auraient pas abrégé les jours de ce Prince, & qui n'auraient pas rendu ſa vie inutile dans les momens où ſes douleurs étaient au-deſſus toute patience ?

Ce vif ſentiment des devoirs de la Religion, produiſit chez lui cette clémence inaltérable qui ſe ſoutint au milieu de tant de guerres, & malgré les parjures & l'infidélité dont ſes ennemis payaient ſon extrême douceur. Rien ne pouvait le détourner du parti qu'il avait pris, de pardonner, comme il déſirait qu'on lui pardonnât. Après la victoire la plus cherement achetée, il pardonnait ſans aucunes conditions à celui qui s'était revolté dix fois contre lui, & ne ſe permettait jamais aucune action qui ſentit la vengeance.

Digitized by Google

Dans ſa vie domeſtique, il était époux fidèle, père tendre & bon maître. Quelque tems qu'il eut été obligé d'employer à la délivrance de ſon peuple & à des guerres inévitables, quelques avantages qu'il eut dans ſes exercices, il avait toujours donné la préférence aux ſciences, même dans ſa jeuneſſe, à l'âge de douze ans, où dans ces tems malheureux il n'avait pas encore appris à lire correctement, un livre l'attachait déja ſi fort, qu'il ne prenait point de repos, qu'il ne pût le lire ſans peine, & qu'il n'en comprît parfaitement le ſens.

Malgré la rudeſſe de l'idiome Saxon, il devenait doux dans la bouche d'Alfred, & agréable ſous ſa plume; il traduiſit en Saxon les ouvrages de l'ancienne philoſophie, avec plus de fidélité & d'énergie, qu'aucun ſavant n'eut été en état de le faire. Il s'appliqua à étudier les loix des peuples policés, l'hiſtoire, les harangues & les allégories, en un mot tous les ouvrages des gens de gout & d'eſprit; il traduiſit dans ſa langue toute la collection des livres révélés. Il écrivit auſſi

Digitized by Google

ſa propre hiſtoire, & les événemens de ſa vie pénible & traverſée par tant de malheurs. Il conſerva toujours dans tous ſes ouvrages, ceux même qui étaient d'une néceſſité moins apparente, l'excellente habitude de ne rien commencer, qu'il ne le finit.

Quelque douleur qu'Alfred reſſentit, quelque pénible que fût ſon genre de vie, quelques malheurs qu'il eſſuya, il était toujours d'une humeur égale & enjouée : qualité qui n'eſt le partage, que de ces eſprits ſupérieurs qu'aucune agitation, aucun chagrin ne peut faire ſortir de leur aſſiète naturelle. Car il n'arrive que trop ſouvent que les ames communes cédent au dernier effort, ſe révoltent pour de petits ſujets, & qu'accablées ſous le poids de leurs chagrins, elles ne ſentent pas l'importance des autres objets. Si l'adverſité n'ébranlait pas Alfred, la proſpérité, ni le ſentiment de ſon propre mérite ne l'enflaient point : il combattait, il travaillait avec un courage intrépide, & ne parlait non plus de ſes grandes actions, que ſi ce n'eut pas été lui qui les eut faites. Souvent il avait empêché la fuite

Digitized by Google

de ſes troupes qui commençaient à plier, en oppoſant une fermeté inébranlable aux efforts des ennemis ; & cependant il ne regardait ſa valeur, que comme un effet du haſard, comme quelque choſe d'étranger, parce que ſon ame était toute entière à Dieu, & n'eſpérait qu'en lui.

Le bruit de ſa gloire vola, dans l'eſpace d'une vie trop courte, au-delà des bornes de l'Europe. La voix unanime & volontaire du peuple lui donna le ſurnom de *Grand*, que d'autres Princes ne doivent qu'à la flatterie de leurs courtiſans. Rome reſpectait ſes vertus, & le Patriarche de Jéruſalem témoigna, au-delà d'une ſi grande étendue de mers, l'eſtime que lui arrachaient dans un climat auſſi éloigné les éminentes qualités du Roi des Saxons. On voyait accourir en foule de tous les pays, des guerriers, des artiſtes & des ſavans qui venaient au pied d'un trône, ſur lequel règnait en même tems un chrétien, un ſage, un héros & le protecteur de tous les arts utiles.

Le Roi avait deux fils de la belle Alswithe ;

Digitized by Google

l'aîné était Edouard, Prince habile & ſage législateur; & le cadet Edelward, Prince ſavant, qui mourut dans ſa jeuneſſe à Oxford; Il épouſa auſſi la courageuſe Adelfrede, femme du Comte de Mercie, qui gouverna après ſa mort ſes vaſtes états, ſoumit les Normands qui s'étoient révoltés, & fonda pluſieurs villes, parmi leſquelles on compte Cheſter, Stafford & Warwick. Elle conquit auſſi une partie du pays de Galles, qui s'était de nouveau revolte & ſéparé de l'Angleterre, elle mérita le nom de Roi, dont elle poſſédait les vertus.

Athelswithe fut mariée à Baudouin, Comte de Flandres, Seigneur fort puiſſant; Mathilde, une de ſes arrière-petites-filles, épouſa Guillaume le Conquérant. Les Plantagenets deſcendaient de cette tige par une ſeconde Mathilde, & de ces mêmes Plantagenets, après trois cents ans de règne ſur l'Angleterre, ſortirent les Tudor & les Stuart, dont les droits ſont tombés à l'illuſtre maiſon des Guelfes. Une troiſieme Mathilde, fille du premier Plantagenet, fut la femme d'Henri le Lion, & la

Digitized by Google

mère commune des Guelfes, dans l'un desquels le sang des Stuarts se mêla au sang des Plantagenets, & fit que des deux côtés le sang Royal d'Alfred & de Wodan anime jusqu'à présent les puissans Monarques de la Grande Bretagne. La Providence avait destiné à leur sceptre des pays immenses dans un hémisphère inconnu encore à l'ancien monde du tems d'Alfred. Leurs vastes domaines sont arrosés par le Niger & le Gange, & le plus grand Empire de l'Indostan reçoit les loix du descendant d'Alfred. Mais l'héritage des vertus, l'amour pour les sciences & les arts, l'avantage de la paix préféré aux victoires & aux triomphes, la félicité nuptiale, sont bien plus glorieux que les dominations terrestres; & toutes ces belles qualités sont réunies dans George III., le descendant des Guelfes & d'Alfred.

La Providence a visiblement rempli la promesse générale qu'elle a faite de repandre ses plus précieuses bénédictions sur la postérité de ceux qui plaisent à Dieu, & de faire retomber sur de dignes héritiers, les celestes faveurs, que cinquante générations avaient méritées.

Digitized by Google

Alfred mourut des ſuites d'une maladie qu'il avait demandée lui-même, & ſa vie utile & précieuſe ne dura que cinquante-deux ans. Sa mort arriva préciſément à la fin du dixième ſiècle, pendant que les Carlovingiens penchaient vers leur ruine, & que les deſcendans de Robert-le-Fort s'approchaient tous les jours davantage du trône de la France occidentale. La piété qui avait été la règle de ſa vie, ne l'abandonna point à la mort; il deſcendit de ſon trône de la même manière qu'il allait d'une de ſes réſidences à l'autre, dans la ferme perſuaſion, qu'au de-là du trepas il ſerait plus heureux. Il eſpérait de la bonté du ſouverain Juge une autre vie, où aucun avantage temporel ne pouvait l'accompagner, mais qui ſerait la récompenſe d'une vie conſacrée uniquement au bien du peuple qui lui avait été confié; & perſonne n'a pu raiſonablement douter que le Souverain Juge de l'univers, n'ait (au milieu de tant de belles qualités) pardonné dans ſa grace quelques fautes légères & inévitables que ce grand Prince avoit pû commettre.

Digitized by Google

ALFRED.

LIVRE IV.

AMUND était né au pied des monts de Seven, à l'embouchure du Dal ; un héros nommé Arwid était son père. A l'exemple de tous les guerriers du Nord, il passa sa jeunesse à s'exercer & se fortifier dans les exercices du corps. Il devint un fort lutteur, un habile tireur, un chasseur intrepide ; il attaquait l'ours furieux dans sa retraite, & sans craindre ses pattes redoutables, il lui enfonçait son couteau dans le cœur. Il savait chanter les chansons guerrières, son ame s'enflammait au nom des anciens héros. Il brûlait du desir de rendre la demeure de son père, fameuse par ses exploits, & de recevoir ensuite dans

la ſalle d'Odin la récompenſe du ſang qu'il avait verſé.

Haſting, Prince Scandinavien, allait à Byſance, & conduiſait une bande de Waré-giens, les ſeuls vrais guerriers que la Grece dégénérée poſſédat encore, & à qui elle put confier la défenſe de ſon Monarque. Fidèles à leur ſerment, ſincères dans leurs promeſſes, ignorans les perfidies des modernes Romains, pleins de valeur & de conſtance, ce petit nombre de guerriers était l'appui d'un Empire qui allait s'écrouler. Le jeune Amund accompagna l'intrepide Haſting, & ſe fit recevoir avec lui parmi les Waré-giens. Son ame honnête, ſon courage & ſa hardieſſe lui firent faire pluſieurs belles actions. Il n'était cependant point aveugle ſur les avantages que les Grecs avaient conſervés, il s'inſtruiſit dans l'hiſtoire, il apprit à connaître l'état de la Cour & de l'Empire que l'Europe ne laiſſa pas d'imiter long-tems, (en mépriſant cependant la lâcheté des Byzantins.) Il s'appliqua à la connaiſſance des loix, & enrichit ſon eſprit des tréſors de l'ancienne philoſophie.

Digitized by Google

Dans l'âge de la jeuneſſe & de l'enjouement, il devint amoureux de la belle Théophane, l'amie de la Princeſſe Eudoxe, que Haſting aimait, & qu'il épouſa. La figure noble de la jeune Grecque, la douceur de ſes manières, la modeſtie même avec laquelle elle refuſait de ſe prêter aux témoignages de ſon amour, augmenterent l'inclination d'Amund ; il obtint enfin celle qui était l'objet de ſon amour ; il eut le bonheur de délivrer le père de la belle Grecque, qui dans un tumulte excité entre la faction bleue & la faction verte, allait être maſſacré par le parti oppoſé. L'épée d'Amund lui ouvrit bientôt un chemin pour venir au ſecours de ce malheureux père : les Byzantins épouvantés chercherent à échapper par la fuite aux coups redoublés du jeune héros. Il conduiſit en triomphe à cette aimable fille ſon père qu'il venait de délivrer. Théophane ne fut point ingrate à tant de mérite, elle lui donna ſa main, & Amund qui l'avait aimée, étant ſa maitreſſe, l'adora quand elle fut ſa femme.

La maiſon Impériale fut chaſſée du trône ;

Hasting l'avait défendue inutilement aussi long-tems qu'il avait été en état de porter son épée. Il fut accablé par le nombre, & il ne lui resta de salut, qu'un vaisseau qui était dans le port. Il y amena sa Princesse, & son fidele ami Amund y conduisit la belle Théophane. Ils arriverent heureusement à l'embouchure du Niester, & vinrent à Novogorod, (qui était pour lors une Republique,) par des routes que les Scandinaviens pratiquaient fréquemment, ils parvinrent enfin en Suède.

La Princesse ne pouvait s'accoutumer à l'aspect de ces hautes montagnes, & de ces contrées stériles. Elle n'y trouvait aucun de ces agrémens, que le climat tempéré du Sud répandait sur la magnifique Byzance. Des chaumières bâties de pierres énormes, mal garanties contre le froid, tenaient la place des superbes palais où Eudoxe avait passé sa jeunesse. Des vents froids & piquants annonçaient la venue tardive du printems, la longueur de l'hyver détruisait les ornemens de la terre; l'automne ne produisait point de

raiſins, les beaux fruits de la Grèce ne brillaient pas ſur les arbres, & la terre aux yeux de la délicate Princeſſe, ne ſortait jamais de ſon triſte deuil.

Haſting aimait la belle Eudoxe, il lui promit de la faire règner ſur des contrées plus agréables, qu'il allait conquérir à la pointe de l'épée. Elle était à Beamfleat, & avec elle la charmante Théophane, lorſque les Saxons tomberent ſur le camp retranché des Scandinaviens pendant l'abſence de la plûpart de leurs guerriers. Haſting fut furieux, quand il apprit ce malheur; le belliqueux Amund verſa des larmes de déſeſpoir à l'ouïe de la perte de ſa chere Théophane. Mais le généreux Alfred ſécha bientôt leurs larmes: " Allez, dit-il, aux belles épouſes de ſes ennemis, dites aux Normands, que je ne fais pas la guerre aux femmes: je ne la fais qu'à regret aux oppreſſeurs de mon peuple; & mon plus grand deſir ſerait de gagner leur amitié ". Alfred avait admiré les beautés Grecques, mais ſon cœur était inacceſſible à tous les charmes étrangers.

La bonté d'Alfred ne ſervit qu'à redoubler la haine barbare d'Haſting. Mais Amund penſait plus noblement. Jouiſſant d'un bonheur parfait dans les bras de ſon épouſe chérie, il devint bientôt l'ami du héros, à qui il devait ſa félicité. Théophane fit elle-même les plus grands éloges des ſoins génereux avec leſquels Alfred avait écarté juſqu'à l'apparence de ce qui aurait pu bleſſer la modeſtie des Dames Danoiſes, & des attentions obligeantes dont il avait allégé leur captivité. Lorſque les Normands eurent quitté l'Angleterre & ſe furent engagés à ne plus inquiéter les Saxons, Amund vint ſans crainte à la Cour d'Alfred.

" C'eſt à la vertu, que tu es redevable de l'acquiſition d'un guerrier. Je ſuis Amund, l'ami d'Haſting, mais qui veut être le tien, ſi tu l'accepte ". Le nom d'Amund n'était pas inconnu, on ſavait qu'il joignait les mœurs à la valeur, & que la ſageſſe était chez lui le lien de l'un & de l'autre. Alfred lui tendit ſa main royale : " Je reçois ton amitié, dit-il au Scandinavien, je veux partager mon bonheur avec toi ". La Reine embraſſa la belle Théo-

Digitized by Google

phane. La Cour d'Alfred devint pour les deux époux, le ſiége d'une félicité continuelle. Amund ſuivit le Roi dans ſes guerres, il réuniſſait tous ſes efforts, pour écarter de ſa perſonne les armes des ennemis, & ſa poitrine était toujours le bouclier d'Alfred. Ce Prince ayant enfin chaſſé pour toujours les ennemis extérieurs, & s'appliquant uniquement à faire fleurir l'ordre parmi les Saxons, & à avancer le bien général, Amund ſuivait attentivement chaque démarche du légiſlateur; il comparait ſes deſſeins, & le gouvernement du Royaume Saxon, avec la Monarchie de Byzance, & avec ce qu'il avait lu des Romains & des anciens Grecs.

Les défauts du gouvernement Saxon ne lui échappaient pas; il n'y voyait d'autres veſtiges de l'ancienne liberté des peuples Teutons, qu'une Nobleſſe puiſſante, auprès de laquelle le reſte de la nation gémiſſait dans le plus grand mépris.

Il y avait long-tems qu'Amund avait enrichi ſes obſervations par de nouvelles recherches; il y avait long-tems que ſon cœur

le sollicitait de dire la vérité à un Roi qui l'aimait & qui l'écoutait avec plaisir. La perfidie de quelques Grands qu'Alfred avait vaincus, & auxquels il avait, suivant sa coutume, généreusement pardonné, l'enhardit à la fin. Abandonné à ses réflexions, le Roi s'était retiré seul avec Amund dans une maison de plaisance proche de sa résidence; son bon cœur sentait vivement la triste nécessité où il s'était souvent vu réduit, de prendre les armes contre des Seigneurs remuans & rebelles. " J'aime mon peuple, disait ce Monarque généreux, je fais tout ce que mes lumières me conseillent de faire pour le bonheur de l'Angleterre. Comment se peut-il donc que ses fils ne m'aiment pas, moi qui les aime au-dessus de tout " ?

Amund s'inclina devant son Roi, & devant son ami; " Alfred veut-il écouter un serviteur qui l'aime? veut-il lui permettre de parler librement, & de lui proposer ses pensées, puisqu'elles ont pris naissance dans un cœur qui lui est entiérement dévoué? Les Saxons ne sont pas plus méchans, que les

autres peuples : s'ils ſont ingrats, la ſource de leur ingratitude eſt dans la forme du gouvernement qui n'eſt pas dans un juſte équilibre. Lorſqu'il manque cet équilibre, ceux qui ſont dans le baſſin léger de la balance, ſont toujours mécontens. Les Gentils-hommes ſont trop grands, & ne ſont pas aſſez ſoumis aux loix : le commun des Saxons eſt trop petit ; la différence des uns aux autres eſt trop conſidérable. Les plus grands Seigneurs n'ont qu'un pas à faire pour être Rois ; & ils ne ſeront pas tranquilles, qu'ils ne l'aient fait. Si le commun des Saxons était reſté dans ſa grandeur naturelle, la Nobleſſe aurait en eux un contrepoids qui l'empêcherait de prendre un vol trop élevé " ?

" Amund a beaucoup vu le monde, il a connu les peuples éloignés, il eſt au fait du gouvernement de ſa patrie, la libre mais triſte Scandinavie ; les Saxons étaient libres comme elle ; mais tes ancêtres, les conquérans de la Bretagne, ont abandonné les rênes du gouvernement à la Nobleſſe, & lui ont ainſi ſacrifié le gros de la nation ".

Digitized by Google

Alfred qui écoutait toujours avec plaiſir les conſeils que lui donnaient des amis fidèles, interrompit Amund, & lui dit: " Mon ami a vu les Orientaux, qu'a-t-il trouvé chez eux, qui pût ſervir à corriger la forme du gouvernement Saxon " ?

" Loin de nous, dit le guerrier, aux extrémités de l'Orient eſt un puiſſant Empire, le plus grand qui ſoit ſur la terre, l'Empire de Seres, la Chine Septentrionale. C'eſt de là que vient la ſoye; & c'eſt au travers des montagnes des Indes couvertes de neige, en paſſant auprès de la ſource du Gange & par la Perſe, qu'on l'apporte à Byzance; on commence à travailler ces fils, qui ſont l'ouvrage de certaines chenilles, dans les isles de la mer Egée, & ſur-tout dans celle de Cos; Théophane a brodé elle-même ſur la ſoye, elle travaille actuellement à un voile qu'elle deſtine à ſa généreuſe maîtreſſe, à la belle Alswithe. L'Empire des Seres eſt le ſiége des arts, le triomphe de l'agriculture & la mère d'habitans inombrables. Car le reſte de la terre comparé au fortuné Kathay,

eſt un déſert couvert ça & là de quelques chaumières. C'eſt ce que j'ai appris des marchands qui ont connu aux Indes des négocians Seres, & qui étaient venus à Byzance chargés des marchandiſes de ce peuple laborieux ".

" Les Seres ſont, ſans comparaiſon, le plus ancien des peuples civiliſés; ils avaient de ſages législateurs, ils découvraient les arts pendant que les Grecs vivaient encore de la dépouille des bêtes, & des glands que la nature faiſait croître pour des ſauvages pareſſeux. Le Kathay eſt le ſiège de l'ordre, l'Empereur eſt le père de tout le peuple, il gouverne des millions de Sujets avec la même autorité, qu'un père de famille gouverne ſes enfans; ils ont pour lui le même amour & la même obéiſſance qu'ils portent à leurs parens. Lui ſeul eſt la ſource de tous les honneurs, & tous ſes Sujets ſont ſous lui, comme de peſantes monnaies dont le coin impérial relève la valeur, & établit la différence. Ils ne connaiſſent aucune nobleſſe; les ordres paſſent par degré de l'Empereur, en deſcen-

Digitized by Google

dant juſqu'au dernier de ſes miniſtres, qui les communique au peuple ; & il n'y a perſonne qui oſât réſiſter à cette ſuite d'ordres, ou mettre le moindre obſtacle à leur exécution. Perſonne ne nait avec des droits diſtinctifs qui l'élèvent au-deſſus du commun de la nation. La ſeule nobleſſe qu'il y ait, eſt d'être deſcendant d'un ſage qui enſeignait, il y a ſeize-cents ans, la vertu dans l'Empire des Seres, à la même époque préciſément, que Pythagore inſtruiſait les Grecs encore barbares dans la Géométrie, & la connaiſſance de la Divinité ".

Alfred qui n'avait jamais vu de peuple, dont la nobleſſe n'eut pas fait la partie la plus diſtinguée, interrompit ici le diſcours de ſon ami. " Un tel peuple, dit-il avec précipitation, doit être lâche. Il n'y a que le ſentiment délicat de l'honneur, qui puiſſe vaincre l'amour pour la vie, & un tel ſentiment ne peut dominer vivement, que dans une nobleſſe qui eſt incapable de ſupporter le moindre affront, & à qui la vie eſt à charge, quand elle ſe paſſe ſans honneur.

Digitized by Google

Outre cela un Gentilhomme eſt déchargé de tout petit ſoin, ſes mains ſont faites à manier l'épée, ſon corps eſt endurci à l'exercice du cheval, la chaſſe l'a préparé à la guerre, il n'a de vocation que la victoire: c'eſt-là le ſeul but de ſa vie. Le laboureur oublie l'honneur dans ſes beſoins & dans les peines que lui coûte ſon entretien; accoutumé à beaucoup d'humiliations, il ne reſſent pas ces nobles ſentimens qu'un héros doit ſentir; élevé à de vils travaux, il ne ſait pas l'art de pouſſer un cheval impétueux contre l'ennemi, de s'élancer, la pique baiſſée, dans les plus épais bataillons, de faire des bleſſures, & de les éviter. Je l'ai éprouvé trop ſouvent pour en douter, la force de mon armée n'eſt que dans ma nobleſſe".

Amund répondit: "Alfred qui a beaucoup lu, connaît l'hiſtoire des Grecs; ils n'avaient point de nobles: mais quel homme plus courageux qu'un Spartiate qui ſavait à peine le nom de ſon père, qui était le fils de ſa patrie, & non celui d'un Gentilhomme? Le ſentiment de l'honneur eſt trop reſſerré, s'il

ne s'étend que sur un ordre de l'état, qui ne peut jamais être nombreux, parce qu'il vit dans l'oisiveté, & qu'il se nourrit de la sueur de ceux qui sont au-dessous de lui. Il n'y a point de forme de gouvernement, qui soit plus sage, il n'y en a point où le peuple puisse être plus porté à de grandes choses, que celui où ce sentiment est étendu sur toute la nation, où chaque citoyen brûle de ce noble desir de vaincre, qui anime le général. Ce n'est pas ce manque de noblesse, qui rend les Seres timides; il y a d'autres raisons. Les redoutables Sarrazins n'ont été que des bergers de chameaux; mais qui combattait avec plus de courage qu'eux? qui a plus remporté de victoires? qui a plus soumis de pays, que ces gens libres qui errent dans les déserts de l'Arabie? Il y a trop d'artisans, il y a trop de marchands chez les Seres, & la multitude de la nation est composée pour la plûpart de gens qui perdent dans des travaux paisibles l'usage de leurs membres, qui ne fortifient pas leurs bras par des occupations pénibles, & qui n'ont pas

appris de bonne heure à ſupporter les incommodités de la vie, l'intemperie de l'air, les longues veilles. Une autre raiſon de la lâcheté des Seres, eſt le traitement ſervile qu'ils ſouffrent de la part de leurs Supérieurs. Cet Empire immenſe eſt gouverné par le fouët, le plus grand Seigneur eſt ſoumis à de vils châtimens; c'eſt par-là que le courage du peuple perd ſon reſſort, il plie ſans réſiſtance ſous le joug, & au lieu de l'honneur, il ne ſent que ce mouvement qui le porte à pourvoir à l'entretien de ſa vie, ou à ſatisfaire les plaiſirs les plus groſſiers des ſens. L'Empire des Seres devient ſans doute par-là moins propre à la guerre; mais le Monarque ne cherche point à faire des conquêtes, il ſe contente de l'étendue immenſe du pays qu'il gouverne, & refuſe même la ſoumiſſion volontaire de quelques peuples voiſins, qui, attirés par le bien-être qui régne chez les Seres, recherchent la protection d'un Prince qui eſt le père de ſes Sujets ".

" Mais un grand avantage dont jouit cependant ce vaſte Empire, c'eſt qu'aucun

Grand ne se hasarde à lever l'étendart de la rebellion contre l'Empereur ; comme il est seul & sans l'appui d'une noblesse alliée & puissante, il cede au premier effort de sa disgrace, & le Monarque se voit bientôt détrôné.

Un Roi Saxon ne peut punir aucun Seigneur, sans offenser ses parens, sa famille, & même tous les autres Grands qui voyent avec chagrin dans l'abaissement de l'un d'eux, la possibilité de leur propre humiliation. Le courage guerrier est d'ailleurs moins nécessaire aux Seres, qu'à tout autre peuple ; ils n'ont que des voisins épars & divisés, qui peuvent bien inquiéter leurs frontières, mais qui ne peuvent faire aucune blessure dangereuse à l'Empire. On n'a aucun exemple dans toute l'histoire des Seres, que leur Royaume ait jamais été soumis, les Dynasties des Empereurs se sont éteintes, d'autres Seres se sont élevés sur le trône, mais aucune puissance étrangère ne s'est jamais emparée du Royaume "*.

" On

* Les invasions des Tartares Orientaux sous la Dy-

" On a beau remonter aux tems les plus reculés de l'antiquité, dans ces tems avant lesquels il ne s'était élevé aucun autre Royaume; on a beau même aller jusqu'aux bornes de la fable, où l'hiſtoire prend ſes faibles commencemens, on trouvera toujours chez les Seres un peuple policé, laborieux & innombrable, toujours des arts, des loix, des hommes ſages & des grands Princes, un Yn, un Schung, un Wenwang, un Wuwang, & c'eſt-là ce qui relève infiniment l'Empire des Seres ".

" Je ne ſuis cependant pas, continua Amund en s'inclinant devant le Roi, je ne ſuis pas un adorateur aveugle du gouvernement deſpotique, je ſuis un Goth né libre, dont le cœur ne pourrait pas plier ſous un Prince, ſi le reſpect n'exigeait pas de moi, de ſervir celui que je regarde, comme le plus capable

Dynaſtie de Kin, des Occidentaux, ſous celle d'Ywen, & encore une fois des Orientaux, ſous celle de Tſing, ſont toutes plus récentes que le 9e ſiècle dan ſlequel règnait Alfred.

de commander. Je pourrai faire voir au Roi par ma propre expérience les suites fâcheuses du despotisme ".

Peu de jours après Amund conduisit à la Cour la belle Théophane; elle portait à la généreuse Alswithe un voile blanc de la plus belle soye; elle y avait brodé avec les couleurs les plus vives des fleurs & des animaux, que la nature colore avec plus d'éclat dans le climat tempéré du Sud, que le soleil moins ardent ne peut le faire dans le Nord. La Reine admira & la richesse de l'étoffe, & l'art qui l'avait embellie, & en échange elle fit présent à la belle Grecque d'une pièce de la plus fine toile qui venait de Flandres, & dont les fils délicats semblaient trop fins, pour avoir pu être travaillés par les mains de l'art. " Dans nos climats glacés, dit Alfred, la nature promet moins, & laisse plus au travail des hommes. Mais l'économie peut trouver ici des trésors qui peuvent remplacer les bienfaits de la nature, & contribuer au bonheur des peuples". Théophane avoua n'avoir jamais rien vu à Byzance, qui surpassât ce bel ouvra-

Digitized by Google

ge ; & pour l'utilité, le chanvre ſûrement ne le céde pas à la ſoye.

Alfred pria lui-même Amund de continuer ſa converſation : " Le pouvoir illimité d'un Prince eſt un joug ſous lequel perſonne ne peut être heureux, dit le guerrier. C'eſt en vain que tout ſemble nous rire à la Cour : qui peut jouir avec tranquillité d'un bonheur inconſtant ? & tel que de ſimples rides ſur le viſage du Prince peuvent nous précipiter, dans le tems que nous n'avons point de reproches à nous faire " ?

" Un bon Monarque fait ſans contredit ſervir la grandeur de ſon pouvoir au bien de ſon peuple, & il fait d'autant plus de bien, qu'il eſt moins borné. Il a les yeux ouverts ſur ſes miniſtres, les choiſit avec réflexion, & ne permet pas même que les derniers de ſon peuple ſoient injuſtement opprimés. Tels étaient les premiers Chefs des Dynaſties Impériales des Seres. Mais leurs enfans nés dans la pourpre, élevés dans la jouiſſance de la puiſſance ſouveraine, ſans qu'ils euſſent mérité le trône par une ſuite

de belles actions, n'apperçurent bientôt dans leur pouvoir, que la faculté de satisfaire tous leurs desirs. Ils rempliſſaient leurs palais des plus belles femmes, perdaient à voir des ſpectacles, des jours dont ils étaient redevables à leur peuple : les plaiſirs devenaient leur unique occupation. Leurs officiers choiſis par les mauvais conſeils de leurs Eunuques, ou par la coquetterie de leurs favorites, ne cherchaient que leur élévation, leur autorité, leurs richeſſes & leurs plaiſirs : chacun en vint inſenſiblement à faire ſervir ceux qui lui étaient ſubordonnés, d'inſtrument à ſes paſſions ; & le dernier citoyen, le plus utile, gémiſſait ſous le poids d'un travail exceſſif, afin que les courtiſans, les juges, les officiers de la Couronne puſſent vivre dans le luxe & dans le faſte. Le peuple ſoupirait & demandait au ciel quelque ſoulagement à ſes maux ; il murmura bientôt, & la mort lui parut enfin plus agréable, que l'état dans lequel il vivait ; il s'abandonna à ſon déſeſpoir, l'ambition lui trouva des guides : des ſéditieux courageux & entreprenans

chaſſerent du trône un lâche voluptueux inſenſible aux miſères publiques ; ainſi fut éteinte une famille qui était devenue pour le peuple un poids inſupportable “.

“ Rien n'eſt plus dangereux, que d'oſer tout faire. Celui qui d'un regard peut égorger ſes miniſtres, récompenſer impunément avec du poiſon des ſervices de pluſieurs années, un tel homme fournit lui-même les poignards pour le détruire dans le tems qu'il fait trembler tout le monde. Celui qui peut punir ſans le ſecours des loix, bannir arbitrairement, dépoſer de ſa propre autorité ſes principaux miniſtres, ne ſe ſert ſûrement de ſa puiſſance, que pour ſatisfaire ſes paſſions. On le verra ſuivant les deſirs corrompus de ſon ame, attaquer la chaſteté des premières femmes, l'honneur des Juges, s'emparer des biens des pauvres, des tréſors de l'Egliſe, du patrimoine de chacun de ſes Sujets, pour aſſouvir ſes paſſions déréglées. Il entreprend des guerres inutiles, pour acquérir des triomphes que les Sujets achètent de leur ſang. Ses ſuperbes palais appauvriſſent les citoyens :

il prodigue le pain & les biens de ſon peuple dans des fêtes qui ne ſignifient rien, dans des ſpectacles & dans des feſtins inutiles. Alfred n'ignore pas quels monſtres le poiſon du deſpotiſme a produits à Rome, & quel changement il a occaſionné dans des jeunes gens qui donnaient de meilleures eſpérances. Dieu ſeul poſſède la ſouveraine ſageſſe, c'eſt à lui qu'appartient la toute-puiſſance; mais l'homme a des bornes qui règlent ſes deſirs ".

" N'y ayant perſonne qui s'oppoſe aux volontés du Monarque deſpote, ſon premier Miniſtre, ſon Géneral, ſon Juge, ſon Sécretaire le deviennent auſſi. La nation entière gémit ſous le joug que le plus fort impoſe toujours au plus faible, & dont le poids opprime l'homme du commun, qui ne peut opprimer perſonne ".

" Le Monarque n'aime perſonne. Chaque citoyen eſt dans ſes mains un inſtrument formé par le haſard, pour l'accompliſſement de ſes deſirs; il peut profiter de ſes ſervices, ſans être tenu à quoi que ce ſoit envers lui.

Digitized by Google

Le citoyen contemple avec effroi, & déteſte ce palais, où celui qui prodigue ſon ſang & ſes biens, nage dans la volupté; il ne prend aucune part à la conſervation de ſon Prince, & il ne connaît de plus grand malheur, que celui ſous lequel il gémit. Un ſéditieux téméraire s'empare avec une poignée de bandits du palais abandonné, & il ne ſe trouve aucun citoyen qui penſe ſeulement à défendre un Prince qui le rend malheureux ".

" J'ai été moi-même témoin de la ſcène tragique qui priva le malheureux Michel du trône de Byzance. Il avait négligé l'avantage de l'Empire, il s'adonnait à toutes ſortes de débauches, le vin lui faiſait oublier le devoir qu'un père de ſon peuple doit remplir. Un homme de baſſe condition était parvenu par ſa belle figure aux plus grands emplois, & avait une bande d'aſſaſſins qui étaient à ſes ordres. Michel fut maſſacré avant que les Warégiens puſſent prendre leurs armes, notre fidélité n'eut plus d'objet, & le ſucceſſeur des Conſtantins & des Céſars tomba de cette manière

ſous l'épée de quelques bandits. On prit ſi peu de part à ſon malheureux ſort, qu'on ne répandit pas une larme, qu'on n'entendit pas un ſoupir, qu'aucune boutique ne fut fermée, aucune affaire interrompue, & peu d'heures après toute la ville ſalua Baſile avec les mêmes acclamations de joie, que s'il eût été le véritable héritier du trône ".

" Si Michel avait ſu aſſocier la majeſté du trône avec le bien de ſon peuple, s'il eut reconnu les bornes que lui impoſaient les loix, ſi ſa chûte avait ébranlé le Royaume, Baſile n'aurait jamais oſé concevoir l'idée téméraire de s'ouvrir un chemin au trône par ſalmort. Mais un deſpote eſt une pyramide renverſée, un poids énorme repoſe ſur la pointe qui ne porte que ſur un ſeul point; le moindre ſouffle de vent peut renverſer ce fol édifice ".

" Le Sujet opprimé ne s'arme pas toujours contre le Monarque, il courbe ſouvent ſa tête ſous le joug, il ſe contente ſouvent de murmurer ſans rien entreprendre, la Religion peut le conſoler dans ſes chaînes, ou la crainte d'une armée mercenaire peut le con-

Digitized by Google

tenir. Malgré cela cependant, le deſpote eſt toujours malheureux, & beaucoup plus malheureux qu'un Prince retenu par les loix. Celui-ci a toujours autour de ſa perſonne des corps d'état entiers, qui lui diſent la vérité; il a des Grands qui ne ſe ſoumettent pas à ſes ordres injuſtes, il a des loix qu'il ne peut tranſgreſſer, ſans danger & ſans réſiſtance. Toutes ces puiſſances qui reſſerrent la ſienne, veillent en même tems à ſa ſûreté. Il ne devient point injuſte, il ne prive point ſes citoyens de leur patrimoine, ſes officiers de leur vie, parce qu'il ne pourrait y parvenir ſans ſe deshonorer lui-même, & ſans éprouver la plus grande réſiſtance. Il apprend par ſon expérience, que les citoyens qui aiment leur Monarque, ſont les ſeuls qui obéiſſent, que pour gagner cet amour, il doit faire des heureux, & qu'il ne peut aſſurer le bonheur de ſon peuple, qu'en étant lui-même laborieux, bon & juſte. L'idée ſeule d'une action qui pour un deſpote Oriental ſerait un jeu & un amuſement, ébranlerait l'ame entière d'un Prince qui penſe que ſa

Digitized by Google

grandeur n'eſt fondée que ſur l'eſtime générale, & que celle-ci n'a de baſe, que la vertu. Les projets qu'un tyran forme tranquillement à Byſance, & qu'il exécute de ſang-froid, l'aveuglement d'un Miniſtre, la mutilation d'un Grand dont il ſe défie, n'ont jamais ſeulement trouvé d'accès dans l'eſprit d'un Roi Scandinavien ".

" Je remarque, reprit Alfred, qu'Amund n'eſt partiſan ni de la puiſſance des Grands, ni du pouvoir illimité des Rois. Mais connait-il une forme de gouvernement, où tous les pouvoirs ſe tiennent l'un l'autre en équilibre, où le Roi vit aſſuré contre la déſobéiſſance & la revolte, & le peuple contre l'oppreſſion ? J'ai lu l'hiſtoire, & je crois avoir trouvé que le meilleur gouvernement eſt celui où le Souverain eſt vertueux; que ce ſoit le Roi qui domine, que ce ſoit les Grands, comme à Sparte, ou le peuple, comme à Rome. Mais un Etat eſt toujours malheureux, quand le Souverain eſt injuſte & corrompu. Telle était Rome ſous les méchans Empereurs, Athènes ſous la tyrannie d'un

Digitized by Google

peuple injuſte, Lacédémone dans les derniers tems ſous l'oppreſſion des Grands ; & la forme du gouvernement ne peut pas empêcher les mauvaiſes ſuites d'une adminiſtration fondée ſur le vice ".

Amund s'inclina devant le Roi : " Alfred aime la vérité, & je la lui dirai, fût-elle contraire à ſes idées. Mais elle ne peut pas l'être ; car celui qui cherche la vérité, la trouve toujours. Tout ce que les hommes dirigent, eſt ſans doute imparfait ; mais nonobſtant cela, la forme du gouvernement a une grande influence ſur les mœurs du peuple, & même ſur l'adminiſtration du Prince ".

" J'ai prouvé par mon expérience, l'abus du deſpotiſme. Dans les mains d'Alfred il ſerait une bénédiction du ciel ; mais il accorde rarement aux états un tel Prince. La ſageſſe du légiſlateur doit empêcher que le fils indigne d'un Salomon ne détruiſe tout ce que la ſageſſe du père aurait pris ſoin d'édifier. Elle ne doit pas faire dépendre le ſort du peuple, de ces cauſes ſouvent petites, qui ôtent à un fils de Roi ou la capacité, ou

le vouloir de travailler au bien de ſes Sujets. La mort prématurée du plus ſage & du plus vertueux des Souverains, peut laiſſer un fils encore mineur dans les mains de telles femmes, ou de tels favoris, qui, au lieu de plier cette jeune plante à la vertu, l'accoutument à tous les vices. Un Prince qui en eſt indigne, ne doit avoir ni la liberté, ni la facilité de devenir un inſtrument de vengeance dans la main de Dieu, lui qui devrait être ſon Lieutenant".

" J'ai connu un peuple magnanime, un peuple formé pour tout ce qu'il y a de grand & de noble. Il tomba peu à peu & par degrés dans une Ariſtocratie irrégulière qui était en même tems le règne de la confuſion. Il s'était ôté lui-même le pouvoir de faire quelque choſe pour le bien général de tous; un homme qui joignait le caprice à l'effronterie, un mercenaire pouvait arrêter dans ſa courſe la roue du gouvernement, à laquelle cent mille nobles travaillaient en vain. Les choſes en vinrent au point, que les loix furent pires que le vice, & que les ſéditions

Digitized by Google

& les révoltes devinrent une ſuite de ces loix. Toutes les vertus du Roi & des nobles étaient perdues pour le peuple, parce que le déſordre était devenu légitime, & l'ordre un prétexte ſuffiſant pour la rebellion. Les Princes voiſins virent la faibleſſe irremédiable du Royaume ; ils ſe le partagerent auſſi tranquillement, que des frères partagent l'héritage de leur père, & les nobles ingrats qui n'avaient pu ſupporter la contrainte des loix, tomberent ſous le joug du deſpotiſme. Ce peuple puiſſant ne dut point ſon malheur à la corruption des mœurs, point aux mauvaiſes qualités de ſes Princes, mais uniquement à la conſtitution inſenſée de ſon gouvernement ".

" Il eſt donc ſans contredit digne des ſoins d'un ſage, de peſer tellement les diverſes parties des loix de l'Etat, l'une avec l'autre, qu'elles ſe tiennent réciproquement en équilibre ; que le pouvoir d'une des parties ne faſſe pas ſeul le contrepoids ; mais que ce ſoit le bien général, qui réuniſſe ſeul tous les pouvoirs, & qui les faſſe agir

dans une direction commune. Une telle constitution assurerait une nation contre ces secousses violentes qui causent souvent la ruine des autres Etats; elle délivrerait chaque citoyen du danger de perdre son honneur & ses biens par les violences du plus fort, ou par les préjugés d'une multitude aveugle; elle augmenterait la force de l'Etat, en empêchant ses membres de travailler dans des buts opposés, & en les réunissant tous dans un seul point qui serait la volonté réunie de toutes les parties ".

" Il me paraît, dit Alfred, qu'Amund parle comme un Médecin qui démontrerait avec force, de quelle utilité serait un remède qui pourrait rafraîchir ce qui est échauffé, rechauffer ce qui est refroidi, tendre ce qui est relâché, amollir ce qui est trop dur, qui fût bon enfin contre tous les extrêmes opposés. Il n'aurait pas de peine à me persuader qu'un tel remède serait un des plus grands dons du ciel: mais il lui serait difficile de le trouver ".

" La nature, dit Amund en souriant, a

fait croître à notre portée les remèdes à nos maladies, c'eſt le devoir des hommes de les connaître & de les appliquer. La forme de gouvernement qui prévient la plûpart des maux généraux, eſt née chez les peuples du Nord & chez les Germains ; elle remonte juſqu'à l'antiquité la plus reculée : les Chéruſques qui étaient ſupérieurs aux Romains, la connaiſſaient, & elle s'eſt ſoutenue juſqu'à préſent dans la Scandinavie : les Saxons s'en ſont écartés. Ce ſerait un ouvrage digne d'un Alfred, de rétablir une conſtitution ſous laquelle les ayeux des Saxons étaient libres, belliqueux, & de beaucoup ſupérieurs à tous leurs ennemis ".

" Il y a trois parties qui doivent faire l'eſſence d'un grand peuple. Dans un petit Etat un Prince eſt moins néceſſaire ; mais dans un grand Royaume, il y a trop d'affaires, pour qu'elles puiſſent être adminiſtrées par pluſieurs Souverains, & pour que les délibérations d'un grand nombre ne nuiſent pas au bien général par une lenteur inévitable. Un grand Empire eſt auſſi obligé de

Digitized by Google

donner de trop grands emplois, un pouvoir trop étendu à un ſeul citoyen, pour que les loix puſſent le tenir en bride; il eſt obligé d'entretenir des armées qui feraient bientôt pencher la balance du côté du Général. Rome perdit l'équilibre, pour avoir un pays trop étendu, & des légions trop nombreuſes; un Sylla, un Pompée, un Céſar étaient trop élevés au-deſſus des loix impuiſſantes contre eux ".

" Un Roi doit donc gouverner un grand peuple; il doit avoir la puiſſance exécutrice, la conduite des armées, les négociations avec les nations étrangères, tout ce qui demande une prompte réſolution, & même le droit de décider de la guerre ou de la paix. Les loix gouvernent ſous ſon nom, il eſt la ſource de la nobleſſe & de l'honneur, il nomme aux emplois, il doit donc donner ſon conſentement à la promulgation des loix, & à toutes les grandes déciſions de la nation; le peuple doit lui aſſigner des ſommes qui le mettent en état d'entretenir ſa Cour avec éclat, de ſoutenir la dignité du Royaume

me au milieu de ſes concitoyens, de récompenſer les arts utiles, & le mérite ſans appui. Il doit laiſſer tranquillement ſon Royaume à ſes héritiers ; dans un Royaume électif, chaque nouvelle élection affaiblit les rênes du Prince, juſqu'à ce qu'il ne lui reſte que la pompe extérieure du trône. Les loix doivent aſſurer la ſainteté de la perſonne du Roi, le garantir de toute inſulte & de toute violence. Comme la tranquillité de l'Etat repoſe ſur ſa conſervation, celui qui attaque le Roi, offenſe la majeſté de tout le peuple qui lui a confié l'emploi de repréſenter la dignité de toute la nation ".

" Mais les loix doivent défendre le Roi, il ne doit pas ſe faire droit lui-même. Son pouvoir ſerait trop étendu, il deviendrait bientôt un deſpote & un tyran, s'il pouvait punir, attaquer lui-même les biens & la perſonne de celui dont il ſe croirait offenſé. Les loix doivent ſans contredit défendre ſa dignité contre les attaques des méchans qui ébranlent, plus qu'on ne croit, les fondemens du gouvernement, en ôtant la con-

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

Digitized by Google

fiance du peuple à celui à qui le bien général a été confié. Les calomniateurs attisent lentement un feu qui devient une flamme véhémente, quand il est général, & que les esprits de la plus grande partie de la nation sont prévenus ; & un Prince n'est jamais renversé, que l'Etat n'en soit affaibli, & que sa chûte n'entraine le malheur de plusieurs milliers d'hommes ".

" C'est un triste aveu, mais qui n'est que trop confirmé par l'histoire du monde, qu'un méchant Prince a plus de pouvoir, & se défend mieux qu'un bon Souverain. Un Monarque vertueux est noirci sans danger dans l'esprit de son peuple, il lui devient suspect, il souffre tout ce qu'on peut souffrir, & lorsque perdant patience, il appelle le secours tardif des loix, il n'y trouve aucun soutien, quand une fois le plus grand nombre des citoyens, imbu de préjugés, vient à désirer son abaissement. Un méchant Prince trouve assez de moyens dans toutes les formes de gouvernement, pour corrompre les loix par les Juges, pour entraîner

dans ſon parti l'homme timide par les exemples de ſa vengeance ; l'avare, en lui prodiguant ſes tréſors ; l'ambitieux, en l'accablant d'honneurs : il emploie des moyens que le Prince vertueux a en horreur, parce qu'ils entraînent après eux la corruption des hommes. Les loix doivent donc travailler à défendre le bon Monarque, à le rendre reſpectable aux yeux de la nation, & à étouffer ſous les châtimens, la voix d'une calomnie qui ne connaît aucun frein. Plus un peuple eſt libre, & plus cet appui des loix eſt néceſſaire ; parce qu'un Roi ne peut pas conſerver ſans lui la force néceſſaire au maniement des rênes de l'Etat ".

" Alfred ſe mit à ſourire : Amund veut ſans doute aſſurer ma réputation après ma mort ; mais penſe-t-il d'étouffer la voix de la vérité, qui punit les mauvais Princes, en s'élevant contr'eux, & en exhortant le citoyen à s'oppoſer de bonne heure à l'accroiſſement d'une puiſſance nuiſible qui attaque les fondemens de la ſûreté publique ".

" Les actions d'un mauvais Prince, dit

Amund, dépoſeront plus fortement contre lui, que la voix de la haine. Quand les loix fondamentales ſont bien établies, que les conditions auxquelles un Roi eſt obligé, ſont bien aſſurées, quand le pouvoir des autres puiſſances de l'Etat eſt bien déterminé, un Prince ne peut s'aggrandir, il ne peut s'élever au-deſſus des loix, ſans offenſer ces mêmes puiſſances, ſans que le plus petit des Citoyens ne s'apperçoive qu'il paſſe les bornes établies. On calomnie moins les plus mauvais Monarques, la vengeance inévitable qui pourſuit le calomniateur, étouffe les plaintes, même celles des opprimés. Mais plus le peuple ſe tait, & plus il ſent ſes maux; & il y a des bornes que le Prince ne peut paſſer, ſans armer contre lui toutes les puiſſances du Royaume, & ſans être immanquablement renverſé. Il me ſerait aiſé de nommer des Princes qui puniſſaient d'une amende de deux mille livres d'or, un mot échappé au haſard, & de la mutilation, des plaintes proférées trop librement, & ſous l'empire deſquels on n'entendit de voix, que

celle de la flatterie. Ils attaquerent les loix fondamentales de l'Etat, & l'on vit tomber tout-à-coup le tyran ſous les efforts réunis de tous les partis qui, après s'être pourſuivis mutuellement, ſe réunirent avec célérité contre l'oppreſſeur général ".

" Amund, dit le ſage Alfred, entreprend ici une queſtion difficile à reſoudre. Quand eſt-ce qu'un Roi commence à perdre ſon droit au trône par ſes mauvaiſes actions ? Quelles ſont les bornes qu'il doit paſſer, pour acquérir à ſon peuple le droit de le détrôner ? Amund oublie que les fautes d'un Prince ſont bien différentes, que le peuple n'eſt pas un juge aſſez éclairé pour les bien apprécier ; que s'il voulait éplucher ſes plus petites fautes, il n'y aurait aucune ſûreté dans le gouvernement : car il n'y a aucun Monarque qui n'en commette, & les préjugés ou l'intérêt peuvent faire appercevoir au peuple des défauts chez ſon Prince, où il n'y a que des vertus. Quand il y a un traité entre le Prince & le peuple : qui donne au Prince le droit au trône, tant qu'il en ob-

Digitized by Google

ſerve les conditions, & au peuple, celui de le dépoſer, quand il ne les obſerve pas ſcrupuleuſement : quand ce traité eſt la loi fondamentale du gouvernement, je plains le peuple qui eſt continuellement obligé d'acheter par des violences, & au prix de beaucoup de ſang, le détrônement d'un Prince, & l'élection d'un autre dans lequel il trouvera bientôt tout autant de raiſons pour le dépoſer, qu'il en trouvait chez le premier ".

Mais quand le Prince peut opprimer ſon peuple en ſûreté, quand ſous le prétexte de la tranquillité publique, perſonne ne doit s'oppoſer à ſes violences; quand ſans pitié pour les pauvres, il les accable des impôts les plus onéreux, que pour ſatisfaire à ſes paſſions, il laiſſe mourir de faim des citoyens à demi-nuds; quand de ſon autorité privée, il attaque la liberté, la vie de ſes ſujets, qu'il les jette en priſon ſans les entendre, & qu'il les fait conduire au ſupplice ſans aucune preuve; quand mépriſant l'honneur & la dignité des meilleurs citoyens, il détruit arbitrairement des tribunaux auſſi an-

Digitized by Google

ciens que la nation ; quand il punit de ſa diſgrace ou de châtimens honteux, la voix de la misère & les repréſentations de la vérité, faut-il alors que des millions d'hommes ſoient malheureux, parce qu'un ſeul mortel eſt injuſte ? L'Etre Suprême a-t-il créé ces millions pour ce ſeul homme ? Le bonheur de tant de perſonnes ne contrebalancera-t-il pas la volonté inſenſée d'un ſeul ? Des Citoyens libres ſe laiſſeront-ils égorger comme des brebis, & baiſeront-ils encore la main de celui qui les immole ? Il faut donc trouver une marche qui légitime la réſiſtance, qui faſſe perdre au Prince la jouiſſance de ſes avantages : mais la connaît-il, cette marche ?

" Il eſt difficile, ſage Alfred, répondit l'honnête guerrier, de tracer cette marche, & il faut cependant qu'elle ſoit. Il y en a une parmi les nations les plus douces, même parmi les timides Chinois ; l'Empereur Tſchen la paſſa, & il fut détrôné par le vertueux Wuwang, qui en appella à la voix du Ciel ; c'eſt, lui dit-il, le *Tien*, qui

m'ordonne de défendre la terre contre les violences du tyran ".

" Le ſeul moyen de fixer ces bornes, eſt de ſuivre exactement les loix fondamentales & les limites de la puiſſance royale. Quand le Roi ne doit point impoſer de taxes, & qu'il en impoſe, quand ne devant pas ſe faire droit à lui-même, il met en priſon & condamne au ſupplice de ſon autorité privée, quand il fait des loix qui n'ont été approuvées ni par la nobleſſe, ni par les députés du peuple, quand en accordant des graces & des diſpenſes, il énerve les loix ſanctionnées par toutes les puiſſances législatives, quand il ôte aux autres puiſſances du Royaume la liberté de penſer & de décider, quand il détruit en conſéquence les loix fondamentales de l'Etat, il perd ſans contredit ſon droit à l'obéiſſance génerale, il devient l'ennemi de ſon peuple, & le peuple peut lui rendre le change; les autres puiſſances ſont autoriſées à le faire rentrer dans les bornes preſcrites par les loix ",

Digitized by Google

" Auſſi long-tems qu'il fait des fautes ſans attaquer les loix fondamentales, qu'il ne fait de mal, que par des Conſeillers mal choiſis, qu'en ne ſachant pas prendre les meilleures réſolutions ſur les affaires, qu'il n'eſt que faible ſans être furieux, il ne mérite alors que les repréſentations ſérieuſes de ſa Nobleſſe & du peuple ; il perd l'eſtime generale, on peut le punir dans la perſonne de ſes Officiers, & les autres puiſſances peuvent empêcher l'exécution de ſes entrepriſes inſenſées. Mais le détrônement d'un Prince eſt un ſi grand mal, qu'il ne faut employer un remède ſi violent, que quand il n'y a abſolument pas d'autre reſſource ".

" Il eſt heureux pour les hommes, qu'ils n'atteignent pas tout d'un coup le plus haut degré de méchanceté, que l'influence des mœurs & la crainte des ſuites ne leur permettent pas de ſe précipiter dans les abîmes du vice, & que ce n'eſt que peu à peu qu'ils en viennent à commettre les plus grands forfaits. Cela fait que dans un gouvernement modéré un Prince peut être retenu en gran-

de partie dans le malheureux cours de ſon endurciſſement par des repréſentations, par la réſiſtance légitime des puiſſances qui lui ſont aſſociées, par les marques du mécontentement général, par le châtiment de ſes mauvais Miniſtres. Il eſt rare que ſous une forme de gouvernement bien conſtituée, on en vienne à la triſte néceſſité de prendre les armes contre celui pour qui on était obligé de ſacrifier ſa vie. Ce n'eſt que dans des Etats mal conſtitués, chancelans faute d'équilibre, dépourvus de loix fondamentales, qu'il y a eu des tyrans aſſez furieux, pour que le peuple fût obligé de chercher ſa ſûreté dans leur ſang. C'eſt ainſi que l'Empire Romain fut le ſiège de la violence guerrière, & de la politique hypocrite; que conſervant l'apparence d'une République, toute la puiſſance était dans les mains des ſoldats Prétoriens, & dans l'épée des Légions. Il Il en eſt de même à Byzance, où le Prince ne reconnaiſſant point de bornes, n'a pas beſoin de recourir aux loix pour l'exécution de ſes volontés, où rien ne l'empêche de

tout haſarder ; mais où rien ne le défend non plus contre le déſeſpoir des opprimés. Le Miniſtre ménacé de ſa diſgrace, le Général dépouillé de ſa dignité, ſait qu'il ne court pas plus de danger en ſe révoltant, qu'en obéiſſant, qu'il n'a point à craindre ni les loix, ni le peuple ; mais qu'il n'a d'ennemi à redouter, que ſon Prince ; qu'avant que la hache lui tranche la tête, il a encore une eſpérance, qui eſt d'enfoncer le poignard dans le ſein de ſon Souverain ; il haſarde cette entrepriſe, dont le ſuccès eſt au moins douteux, & ſouvent le Prince eſt culbuté, préciſément parce qu'il pouvait tout faire, parce que la crainte d'aucune loi ne l'avait retenu, ni empêché de ſe précipiter dans l'abîme, parce que les loix l'avaient auſſi peu défendu, qu'elles avaient défendu ſes ſujets ".

" Il n'arrive que très-rarement, & peut-être une fois dans pluſieurs ſiècles, qu'un Prince limité ſoit aſſez ennemi de lui-même, pour renverſer tous les obſtacles, fouler aux pieds toutes les loix, & entreprendre des

violences qui reduiſent ſes Sujets à un déſeſpoir, ſans lequel ils n'auraient jamais haſardé la dangereuſe entrepriſe de détrôner un Prince légitimement aſſis ſur ſon trône; les révolutions ſont au contraire fort communes dans les Etats deſpotiques, les plus petites raiſons y donnent lieu. Dans Byzance même, où le Chriſtianiſme enſeigne la douceur & l'obéiſſance, où un Clergé tout-puiſſant & dévoué pour la plus grande partie au Monarque, retient les mouvemens du peuple, dans cette ville, dis-je, la famille qui occupe maintenant le trône Impérial, eſt peut-être la cinquantième qui ait règné depuis l'oppreſſion de la liberté par le premier Céſar; & chez les barbares Orientaux, un tyran chaſſe l'autre, comme les nuées agitées par la tempête, ſe chaſſent les unes les autres du royaume de l'air ".

" La ſeconde puiſſance dans un Etat moderé, eſt la Nobleſſe. Alfred ſoupçonne peut-être Amund d'en vouloir aux Nobles; mais Amund parlerait contre lui-même; il eſt redevable à ſa naiſſance des avantages & des

diſtinctions qu'un homme du commun rend ſans peine à un Gentil-homme. La Nobleſſe n'eſt point une invention des Grecs, des Egyptiens, ni des laborieux Chinois ; elle n'était même à Rome attachée qu'à demi aux deſcendans des anciens héros. C'eſt dans le Nord, qu'il faut chercher les diſtinctions de la Nobleſſe, & le premier Gentil-homme fut un guerrier courageux ; ſes fils ſuivirent ſes traces, & la guerre fut l'unique occupation de pluſieurs générations ſuivantes. La ſupériorité que le courage belliqueux & l'éducation guerrière donnerent toujours aux neveux des premiers héros, accoutuma le peuple à diſtinguer les défenſeurs de la nation, du reſte du peuple qui gardait les troupeaux, cultivait les champs, & qui, moins exercé dans le métier des armes, était moins redoutable, & moins néceſſaire à la défenſe de ces Hordes qui vivaient dans des guerres continuelles ".

" L'avantage de la Nobleſſe fut encore plus aſſuré, lorſque les derniers Empereurs de Rome & de Byzance donnerent des terres

aux ſoldats qui s'établiſſaient ſur les frontières des peuples barbares, ſous la condition qu'ils demeuraſſent dans l'exercice des armes, & qu'ils défendiſſent les frontières de l'Empire de ce côté-là; dès-lors des familles entières regarderent comme un devoir de s'exercer continuellement à la guerre; & une propriété qu'on ne pouvait leur ôter, leur donna bientôt un avantage ſur les autres citoyens, dont les fils perdaient ſouvent ce que leurs frères avaient acquis & conſervé à force de travail".

" La différence entre les Nobles & les roturiers, devint encore plus ſenſible, lorſque des peuples guerriers en ſoumirent qui l'étaient moins qu'eux, que toute l'armée victorieuſe ſe partagea les pays conquis, & accorda la vie aux vaincus, ſous la dure condition de travailler la terre, afin que les vainqueurs puſſent s'abandonner ſans peine & ſans ſoucis aux exercices de la chaſſe & de la guerre. C'eſt ainſi que les Sarmates devinrent des Nobles, dont les eſclaves ſont les anciens & faibles habitans de ce

grand eſpace de pays que j'ai parcouru, & qui eſt ſitué aux bornes ſeptentrionales de l'Aſie & de l'Europe".

" La Nobleſſe a ſans doute ſon utilité dans un Etat; l'abſtinence de toute occupation vile, le ſentiment délicat de l'honneur, cette émulation qui naît de l'eſpérance d'être élevé en dignité, & même cet orgueil inné fondé ſur les vertus de ſes ayeux, toutes ces qualités élèvent l'ame d'un Gentil-homme; ſes richeſſes lui donnent une indépendance, une énergie qu'un artiſan ou un négociant n'acquiert qu'avec peine. Un ſage législateur doit ſavoir tellement employer ces avantages, que la Nobleſſe puiſſe défendre l'Etat en général, être l'appui du Monarque, & détourner l'oppreſſion du commun peuple".

" Alfred permet à ſon ſerviteur de lui dire la vérité. La Nobleſſe a trop d'avantages parmi les Anglo-Saxons, elle eſt nuiſible à l'Etat: ce ſont cependant les roturiers qui conſtituent proprement le peuple, & ſi chaque citoyen a le droit d'attendre du gouvernement

tout le bonheur poſſible, le commun des Saxons ne jouit point de ce privilège. Il ne peut point parvenir aux honneurs, il ne peut pas même offrir volontairement ſon patrimoine aux beſoins de l'Etat; le Roi preſcrit des contributions à la Nobleſſe, qui en fait retomber tout le poids ſur le reſte du peuple, & qui les impoſe arbitrairement. Le pays eſt en entier aux Nobles, les laboureurs ne ſont que leurs fermiers; l'entretien de l'agriculture, la vie de ſes enfans, leur mariage même dépend du caprice du Gentilhomme". (*)

" La

(*) Il y avait bien parmi les Saxons des hommes à moitié libres. C'étaient des laboureurs nommés *Socmen*, dont un petit nombre était abſolument néceſſaire dans une Terre noble, pour que les Tribunaux inférieurs puſſent être remplis: mais ces hommes étaient auſſi dévoués à la Nobleſſe, en tant qu'ils ne pouvaient pas vendre leurs biens ſans ſon conſentement, & qu'elle pouvait les chaſſer de ſes terres, ſuivant ſon bon plaiſir. De même les hom-

" La Nobleſſe eſt tout auſſi dangereuſe pour le Roi. C'eſt elle ſeule qui a les armes à la main (*). Le Comte eſt le Géneral du peuple qui lui eſt ſubordonné : le payſan eſt attaché premiérement aux Grands, & par eux ſeulement au Roi. La mauvaiſe volonté d'un Gentil-homme peut rendre difficile la levée des ſoldats, rendre leurs ſervices inu-

hommes entiérement libres, qui pouvaient diſpoſer de leurs biens ſans aucune gêne, ſe mirent volontairement ſous la protection de la Nobleſſe, & devinrent ſes vaſſaux ; & tout libres qu'ils étaient, ils labouraient cependant les terres de leurs Seigneurs. (Littleton Henry II. Tom. III. pag. 186. 367. 368.)

(*) On croit avoir trouvé des traces, qu'il y avait dans chaque Comté un *Heretoch*, que les hommes libres éliſaient tous les ans. Mais cette idée ne paraît pas vraiſemblable, vû le peu de liberté du peuple, & elle n'eſt fondée que ſur une chronique peu authentique. (Littleton Tom. III. pag. 86. 319.)

Digitized by Google

tiles, ôter au Roi les moyens d'entretenir les armées. Que le Monarque faſſe une démarche, qu'il haſarde une entrepriſe équivoque, par laquelle les Nobles ſe croyent offenſés? les Comtes tourneront auſſi-tôt leurs armes contre le Roi lui-même, & le commun peuple qui eſt ſous le pouvoir des Gentils-hommes, qui tient d'eux ſes champs & ſa nourriture, les ſervira contre un Roi qu'il ne connaît que par les ordres de la Nobleſſe ".

" Outre cela, c'eſt la Nobleſſe qui a le droit d'exercer la juſtice, elle qui ne connaît d'autres affaires, que la chaſſe & les armes, qui mépriſe les livres, dont le caprice eſt la loi, pendant que les loix devraient diriger ſa volonté. Ce privilège lui aſſujettit encore plus le commun peuple : la diſgrace du Comte eſt une condamnation aſſurée pour tous ceux qui ſont de ſon reſſort, c'eſt ſa faveur ſeule qui dicte la ſentence en faveur celui qui a ſu acquérir ſa protection. Les terres des Nobles ſont enfin infiniment trop étendues, & leur donnent un pouvoir beaucoup

trop grand, & trop peu partagé ". (Littleton III. 325.)

" Il faut donc qu'un ſage législateur mette la Nobleſſe dans une ſituation où elle puiſſe être utile au Royaume, au Roi & au peuple, ſans être à charge à aucun membre de l'Etat. On ne peut pas lui confier l'exercice de la juſtice, elle a trop de choſes à régler avec ſes ſerfs, ſes fermiers & le Roi, qui toutes peuvent influer ſur ſon équité; la Nobleſſe Anglo-Saxonne prend auſſi trop peu de ſoin de cultiver ſon eſprit, pour qu'on puiſſe lui donner l'emploi pénible de démêler le Droit caché ſouvent ſous la plus épaiſſe obſcurité. Il faut choiſir pour Juges des hommes qu'une bonne éducation a formés à la lecture, à la connaiſſance des loix, à l'examen des preuves de chaque cauſe. Le Juge ne doit point être établi dans le Comté, n'y avoir rien qui lui ſoit en propre, n'avoir aucun intérêt qui puiſſe faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté : il y a longtems que les Seres connaiſſent cette loi ".

" Les Comtes doivent encore moins avoir

le commandement des armées, & la préfecture sur les soldats. Les gens de guerre appartiennent à la patrie, au Roi qui en est le père, & point à un Comte ; ils ne sont point attachés uniquement à un Comté. On peut, sans contredit, se servir de la Noblesse avec le plus grand avantage, pour être à la tête d'une troupe de cent ou de mille soldats ; son expérience dans le métier des armes, l'obligation qu'elle s'impose d'acquérir de la gloire, ce respect que le commun peuple lui rend dès sa naissance, tout semble lui donner le droit de commander ; mais le Général, le Colonel, le Capitaine devraient être choisis par le Roi, & ce ne doit point être à la naissance à décider des emplois militaires. Le Roi choisit les citoyens les plus capables & les plus zélés pour le bien de l'Etat ; la naissance produit des gens faibles & timides, le caprice peut les faire injustes & mal intentionnés. Le simple soldat, le Capitaine, le Colonel doivent être les gens du Roi, & non d'aucun Sujet. De la manière dont le pays des Anglo-Saxons est gouverné aujourd'hui, chaque Comté est la résí-

Digitized by Google

dence d'un petit Roi qui a ſes ſoins & ſes avantages particuliers, & qui ne penſe au bien général, que quand il concourt au ſien propre. Le Roi doit de plus diriger les exercices militaires, ordonner où chaque troupe doit avancer, lui preſcrire ſon ſervice ; il doit nourrir les ſoldats, leur fournir des armes ; un ſeul eſprit doit animer toutes les forces du Royaume, & les réunir toutes au même but ".

Alfred écoutait avec attention, il ſentait bien la vérité des réflexions qu'Amund avait faites ; mais ce ſage Prince ſentait en même tems, qu'un ſi grand changement dans la puiſſance des Grands, exciterait une révolte générale, & par là même au-deſſus des forces qu'il pourroit y oppoſer. Il ſe promit à lui-même de diminuer les privilèges trop étendus de la Nobleſſe ; mais la prudence l'engageait à prendre du tems, & à ne travailler qu'inſenſiblement à cette grande opération. Il ôta en effet l'exercice de la juſtice à la Nobleſſe ; mais la mort enleva ce grand Prince, avant qu'il pût reſtreindre le pouvoir qu'elle avait dans le militaire. Le Roi fit ce-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

pendant une objection à ſon ami. Vous ôtez à la Nobleſſe, dit-il à Amund, le droit de commander à la guerre, & celui de ſiéger dans les tribunaux ; quels devoirs laiſſez-vous donc à remplir aux Nobles, qui puiſſent les rendre utiles au pays ?

" Alfred, répondit Amund, aſſemble toutes les années les Grands du Royaume, & conſulte avec eux ſur le bien de l'Etat. Cette aſſemblée eſt arbitraire, elle devrait être perpétuelle, & fondée ſur la forme même du gouvernement. Les trois puiſſances du Royaume, le Roi, la Nobleſſe & les Députés du peuple s'aſſemblent tous les ans. Le Roi déſigne le jour de l'ouverture de la grande aſſemblée, & délibère avec les Etats. Le Chef de chaque famille noble dans cette aſſemblée a une voix eſſentielle & héréditaire ; le Roi donne la nobleſſe à une famille, pour auſſi long-tems qu'il y aura des mâles. Ce droit héréditaire donne à la Nobleſſe une indépendance qu'elle perdrait, ſi les privilèges accordés à l'homme de mérite annobli, s'éteignaient avec lui ".

Digitized by Google

" Toutes les affaires importantes de l'Etat, qui ſe traitent à la diète, les impôts, les loix ſont portées devant la Chambre des Nobles, & aucune déciſion des Etats du Royaume n'a force de loi, ſi la Nobleſſe ne l'approuve. On lui aſſocie les Evêques, parce qu'ils ſont à peu-près les ſeuls qui poſſèdent quelque ſcience. L'examen des affaires donnera au Corps des Gentils-hommes cette noble émulation qui élève l'eſprit, en le portant à employer toutes ſes forces, afin de parler devant leurs Coſouverains, avec ſolidité & avec énergie, ſur toutes les queſtions qui ſe préſenteront. C'eſt-là le ſeul moyen de détourner ces Gentils-hommes de la chaſſe & de l'exercice des armes, & de les engager à cultiver leur eſprit, & à ſe mettre au fait des loix & de l'hiſtoire de leur patrie. La préſence d'Evêques lettrés & ſavans augmentera cette émulation; la Nobleſſe aura honte de ſe laiſſer conduire par ceux qui, nés beaucoup au-deſſous d'elle, ne doivent qu'à leurs talens & à leurs lumieres, la place qu'ils occupent. Dans une aſſemblée où le

don de perſuader eſt le ſeul moyen de réuſſir, la naiſſance n'eſt d'aucune reſſource auprès de perſonnes qui ont le même avantage ; & celui qui ne voudra pas ſe ſoumettre aux idées d'autrui, n'a d'autre moyen de ſoutenir les ſiennes, que par la connaiſſance de la cauſe dont il s'agit, & par l'éloquence qui vient à l'appui de ſes propoſitions. C'eſt cette émulation qui créa à Rome des Orateurs & des hommes d'Etat; elle forma l'exactitude & la juſteſſe d'expreſſion d'un Céſar, l'éloquence fleurie d'un Ciceron, & la gravité mâle & réfléchie d'un Caton ".

" J'irais plus loin, continua Amund, je ne laiſſerais ni aux Evêques, ni aux Juges le droit de prononcer en dernier reſſort ſur les affaires de juſtice ; je ferais de la Chambre des Pairs le Tribunal Suprême où tous les différends devraient être jugés définitivement. Les ſavans y ſiégeraient, & les Nobles y jugeraient avec eux. Ce privilège de la Nobleſſe exciterait, à ce que j'eſpère, les Grands, qui ſont d'ailleurs avides de gloire, à ſoutenir les avantages attachés à

leur naiſſance, par la connaiſſance des loix de l'équité naturelle, & par la force, l'ordre & la préciſion de leurs diſcours. Je n'en fais aucun doute, les Nobles ignorans qui ſont obligés de faire connaître leurs ſentimens par le ſcrutin dans lequel ils jettent de petites pierres taillées, ſeraient dans peu d'années en état d'adminiſtrer les affaires les plus importantes du Royaume ".

" Ce ſerait de leur Corps, que le Roi choiſirait alors les Chanceliers, les Ambaſſadeurs, les Conſeillers, & leur donnerait les premières dignités de l'Etat, qu'il eſt obligé de donner aujourd'hui à des Moines & à des Prêtres. Les Gentils-hommes qui vivent à préſent dans leurs châteaux, comme autant de Princes particuliers, ſeraient attirés à la Cour, le Roi les connaîtrait mieux, leurs dignités les attacheraient plus étroitement à ſa Perſonne. Le peuple verrait avec plaiſir le Roi partager ſon pouvoir avec des hommes élevés par leur naiſſance, & qui ſont moins que les roturiers en bute à l'envie de leurs Concitoyens ".

Digitized by Google

" Ce changement eſt aiſé, il met à ſa place le premier ordre des membres de l'Etat. Le Roi trouvera plus étrange ce que je vais lui propoſer à préſent; mais la forme de gouvernement (*a*) dont je donne le plan, eſt

(*a*) Le Lord Littleton s'efforce de prouver fort au long, que le peuple avait déja été appellé aux Parlemens du tems des Saxons, & que du moins les Principaux des villes & des bourgs y avaient eu ſéance. Ses preuves ſont tirées des prétentions que firent à ce privilège quelques bourgs long-tems après, (pag. 226. ſeq.) leſquels s'appuyerent de la manière dont on en uſait dans les anciens tems. Il allègue auſſi des paſſages dans leſquels on donne aux aſſemblées de Parlement le nom de Peuple. Baenſtaxte en appella même à un titre de liberté d'Adelſtan. Le Lord prend pour des *Ealdermans*, ou pour les plus anciens Magiſtrats de chaque Comté, les *Antiquiores* qui aſſiſterent à l'aſſemblée de Clarendon. Mais tout cela ne paraît pas ſuffiſant pour prouver que le peuple ait eu toujours & légitimement une part au gouvernement, comme il l'avait ſous Henri III., & comme cela fut établi dans la ſuite. On ne dit jamais préciſément,

Digitized by Google

celle de tous les peuples du Nord, des Germains, des Scandinaviens, des Francs, & même des Saxons, quoique la Nobleſſe ait inutilement opprimé le peuple, & l'ait réduit preſqu'en ſervitude “.

“ Nos ancêtres étaient tous égaux. Tout homme qui portait les armes, avait un droit égal à la domination d'un peuple dont il était prêt de maintenir la ſûreté au prix de ſon ſang. S'il y avait de grandes réſolutions à prendre, s'il s'agiſſait de faire la paix, ou

ni dans les loix, ni dans l'hiſtoire, qu'on ait appellé un nombre de députés de chaque Comté & de chaque bourg; on n'en nomme jamais aucun, & parmi le peu d'hommes libres roturiers qu'il y avait, il aurait été difficile de faire un choix d'hommes capables qui n'euſſent pas dépendu de la Nobleſſe, ſoit par leurs biens, ſoit par des lettres de protection. Le Lord avoue lui-même, que les affaires du Royaume ſe traitaient pour la plûpart dans le Parlement des Nobles, ſans la préſence du peuple; & que la puiſſance du peuple était trop petite, pour faire un juſte équilibre entre la puiſſance Royale & l'Ariſtocratique. (pag. 234.)

Digitized by Google

de déclarer la guerre, tout ce peuple libre, toute l'armée des Celtes s'aſſemblait. Leur cri, le bruit de leurs boucliers qu'ils heurtaient les uns contre les autres, déclaraient la volonté du peuple, & devenait loi. Ils éliſaient leurs Généraux, leurs Rois. Le Roi était un guerrier qui s'était acquis par ſa valeur la confiance de ſon peuple, il était Général, & point le maître de ſes compatriotes armés, lors même qu'il recueillait les fruits de ſa victoire, la part qu'il avait au butin, ne pouvait faire tort au droit du dernier des ſoldats ".

" Les hommes ont tous le même droit à la félicité. La conſtitution d'un Etat doit être telle, que le plus grand nombre des ſujets poſſible, ſoit heureux, & le ſoit dans le plus haut degré qui ſe puiſſe. C'eſt ici l'écueil du gouvernement deſpotique, qui ne s'occupe que de la puiſſance & du bonheur du Prince, qui lui ſacrifie le bien-être de ſes Sujets, qui ne ſont que des inſtrumens pour exécuter ſes volontés. Mais un ſage législateur ne ſaurait vouloir que parmi

Digitized by Google

tant de millions d'hommes, il n'y en eût qu'un ſeul heureux ".

" La puiſſance devrait auſſi peu être ſéparée de la faculté de s'en ſervir. Le ſage trouve une contradiction à voir dans un berceau un Chevalier dont les mains délicates n'auront peut-être jamais la force de porter une épée. Il ſemble inſenſé, que ce ne ſoit pas l'eſprit & le courage d'un homme, mais les avantages de ſes ancêtres, qui fondent le droit qu'il a de commander à des perſonnes, ſans le conſeil deſquelles il ne peut ſouvent pas ſe conduire ".

" Mes ancêtres, repliqua Alfred, ont agi prudemment, d'avoir changé cette partie de la conſtitution de leur gouvernement. Les hommes ne ſont pas égaux. Cette égalité ne ſubſiſte que dans l'imagination échauffée des ſophiſtes orgueilleux. La valeur élève méritoirement un citoyen au-deſſus d'un autre, la ſageſſe peut l'élever au-deſſus de tous: un homme capable de donner des conſeils qui font le bonheur de tout un peuple, eſt plus précieux à ce peuple, qu'un de ceux

Digitized by Google

qui ſuivent la route tracée, & qu'ils n'auraient jamais trouvée eux-mêmes. On apprécie chaque citoyen ſuivant qu'il contribue plus ou moins au bien géneral ".

" Si les hommes ne ſont pas égaux, leurs voix ne doivent pas valoir également. Les ſentimens répétés par mille ignorans, ne valent pas la ſageſſe du ſeul homme qu'ils ſuivent tous. Les hommes ſe laiſſent trop aiſément entrainer par l'éloquence flatteuſe d'un ambitieux qui ſait arranger ſes diſcours ſuivant le goût & les préjugés du peuple. J'ai bien examiné les funeſtes effets qu'ont eu les diſcours d'un Tribun mécontent, d'un ambitieux Cléon, d'un ſéduiſant Démoſthènes; la ſolidité réfléchie d'un Phocion, la vertu ſimple & ſans fard d'un ſecond Caton, ne pouvaient pas leur réſiſter. Semblables aux flots de la mer, agités par une tempête violente, les eſprits d'une multitude qui ne réfléchit point, ſuivent la direction que leur donne un orateur complaiſant. De toutes les formes de gouvernement, il n'y en a aucune que j'approuve moins, que la puiſſance ſou-

Digitized by Google

veraine entre les mains du peuple. Eſt-ce à des perſonnes, que ni l'éducation, ni l'expérience n'ont formées aux affaires, à ſortir des vils travaux qui ſont leur occupation, & à prononcer, ſans connaiſſance de cauſe, ſur les affaires les plus importantes à l'Etat? La ſageſſe ne le veut pas, & mon ami, qui a vu tant de peuples, à qui l'hiſtoire fournit les idées néceſſaires pour gouverner celui-ci, Amund, dis-je, ne ſaurait l'approuver?

" Je ſuis bien éloigné, dit Amund, de vouloir que le peuple ſoit préſent aux délibérations, ni qu'il ait en ſes mains la puiſſance ſouveraine. Je ſais trop bien quelles ſont les déciſions d'une multitude aſſemblée. Je fus député par la Cour de Byzance chez les Patzinaques, qui habitent les bords du Boryſthène, & dont la principale habitation s'appelle Setſcha. C'eſt-là que les guerriers de toute la nation demeurent, ſans y ſouffrir aucune femme; & c'eſt de cette Isle, qu'ils font des invaſions ruineuſes & terribles dans la Sarmatie qui les avoiſine, dans la fertile Dacie, & dans la riche Bulgarie.

Ces guerriers s'assemblent toutes les années, & choisissent leurs Chefs & leurs Juges. Tous les citoyens sont égaux, & le suffrage d'un jeune-homme sans expérience, vaut autant que celui d'un vieillard qui aurait fait pendant cinquante ans la guerre, & qui, Général de son peuple, l'aurait conduit à la victoire. On juge en même tems les Chefs de l'année précédente. J'ai vu de mes yeux qu'un Général fut maltraité, dépouillé de ses biens, & banni de sa patrie, sans avoir été ni entendu, ni convaincu, & sur le simple soupçon de son inclination pour Byzance. La volonté de la multitude est la seule loi de ce gouvernement : l'honneur, les biens, la vie même d'un citoyen n'y sont point en sûreté. Quelques années après, d'autres orateurs haranguerent le peuple; & ce vieillard qui avait été déclaré traître à la patrie, qui avait souffert les plus durs châtimens, fut retabli dans toutes ses dignités. Les Patzinaques sont de nation Scythe, ils sont ignorans; mais le peuple Romain fut-il plus juste envers le victorieux Coriolan, envers

Ca-

Camille ſon libérateur, envers Ciceron? Le peuple d'Athènes n'a-t-il pas exilé Ariſtide, fait mourir Phocion? n'a-t-il pas donné la ciguë à Socrate, le premier homme qui fit ſervir la philoſophie aux progrès de la vertu? Quand le pouvoir eſt dans les mains de l'ignorance, quand la conſtitution de l'Etat n'oppoſe pas une digue aux agitations qu'occaſionnent les préjugés de la multitude, le peuple devient alors lui-même un tyran; car on l'eſt, dès qu'on ne reconnaît d'autre loi, que ſa volonté ".

" Mais il eſt facile de donner au peuple une partie eſſentielle du gouvernement, ſans lui lâcher la bride pour commettre de mauvaiſes actions. Cette portion de gouvernement lui appartient même de droit. Il fait la plus grande partie de la nation, c'eſt lui dont le travail nourrit le Roi & les Grands, dont le ſang procure à ſa patrie la paix & la ſûreté. Le bonheur de pluſieurs milliers de Sujets, fait ſans contredit une partie eſſentielle du bonheur de l'Etat : & perſonne ne peut y contribuer avec plus de zèle, que ce peu-

Digitized by Google

ple lui-même, qui veut être heureux. Les Grands peuvent trop aiſément mépriſer le peuple, ils n'ont que trop de penchant à ſe décharger ſur lui des fardeaux de l'Etat. On n'a que trop d'exemples, qu'un Prince ait cherché à devenir plus heureux en augmentant ſon pouvoir; & qu'il ait trouvé cette augmentation dans l'abaiſſement du peuple. La ſoif des triomphes, le penchant aux plaiſirs, la vanité, dont le luxe eſt pour l'ordinaire le funeſte aliment, ne mettent que trop ſouvent le Prince inconſidéré dans les plus grands embarras dont il ne ſait ſe tirer, qu'en ſacrifiant le ſang & le bien-être de ſes Sujets ".

" Mais avant que le peuple ait une part au gouvernement, il faut qu'il ſoit libre, & c'eſt ce que les Anglo-Saxons ne ſont pas: ils ſont fermiers de la Nobleſſe qui peut les chaſſer arbitrairement de ſes terres, & leur ôter par-là les moyens de ſe nourrir du produit de l'agriculture & des fruits de leurs travaux. Il faut que le peuple ait une propriété, qu'il poſſède le terrein qu'il doit cultiver. Auſſi

Digitized by Google

long-tems que ſon travail ne tournera qu'à l'avantage du Seigneur, que l'amélioration d'un champ augmentera les revenus du Comte, ſans enrichir l'agriculteur, auſſi long-tems ce dernier ne cherchera pas à bonifier le fonds qu'il cultive, en augmentant ſa félicité par de pénibles labours. Il ne fera point de foſſés pour détourner les eaux nuiſibles, il ne mettra point de meilleure terre ſur un champ qui n'eſt pas à lui : il rendra avec une économie mal entendue, & même avec avarice à la terre ce qu'il en aura tiré, il ſe contentera de jouir, ſans s'inquiéter ſi ſon champ deviendra inculte après l'expiration de ſa ferme. Un propriétaire au contraire s'occupe de la fertilité de ſon champ, il veut qu'il le nourriſſe dans ſa vieilleſſe, qu'il nourriſſe ſes enfans & ſes arrière - neveux ; il travaille avec zèle & avec plaiſir à une amélioration qui aſſure ſon bien-être : il fait de la dépenſe, il ſe donne beaucoup de peines, pour qu'après bien des années, après des ſiècles même ſon champ produiſe plus de gerbes, & que la forêt qu'il a plantée donne

plus d'ombre à ceux qui viendront après lui".

" Le Roi parvient à procurer la propriété des biens-fonds au peuple, en affermant à perpétuité ſes domaines, & en ôtant à la Nobleſſe un droit qui établit la néceſſité de la ſucceſſion maſculine pour les fiefs qu'elle tient de la Couronne. Dès que le Gentil-homme pourra vendre ſes terres, qu'elles ſe partageront entre ſes enfans, les poſſeſſions immenſes des Comtes ſeront diminuées, & tomberont de mille manières dans des mains laborieuſes qui peuvent toujours payer davantage d'un terrein qui leur coûte moins de dépenſe, & qui leur rapporte plus qu'au Gentilhomme qui, ne travaillant pas lui-même, ſe voit obligé de partager avec ſon fermier le produit de ſon champ ".

" Un Etat bien réglé ne peut pas non plus permettre qu'un citoyen cherche de la protection chez un autre citoyen. C'eſt à l'Etat lui-même, c'eſt à lui ſeul, au Roi qu'en eſt l'adminiſtration, aux loix qui ſont ſa volonté, à défendre la vie, la propriété & l'honneur de chaque membre de la nation. Un grand nombre d'Anglo-Saxons a cherché chez

les Grands une protection contre les violences. C'eſt empiéter ouvertement ſur les droits de l'Etat; le citoyen ne ſera plus attaché à la patrie, plus à ſon Roi, il le ſera uniquement à ſon protecteur; n'ayant d'eſpérance que de lui ſeul, il tâchera de mériter ſa faveur par ſon obéiſſance, il deviendra ſéditieux avec eux, non parce que le Roi l'opprime, mais parce qu'il n'oſe pas ſe ſéparer de ce Grand, ſur la protection duquel il fonde ſa ſûreté ".

" Le Noble ne doit pas non plus rendre la juſtice; il ne doit pas punir les forfaits, ni repandre le ſang des criminels au nom des loix. Le glaive de la juſtice entre les mains d'un Grand fait trembler le citoyen, dont le patrimoine ne peut dépendre du jugement du Gentil-homme, & la vie, de ſon bon plaiſir. Toutes les forces du Royaume doivent ſe réunir uniquement dans l'Etat, il ne doit y avoir aucun pouvoir entre le peuple & la patrie ".

" Il eſt tout auſſi peu prudent de permettre que des particuliers, des villages faſſent

enſemble des alliances, & que tout le Corps de la confédération s'engage à défendre les droits de chacun des membres (*a*). Quand un membre conſidérable d'une telle alliance ſe croit offenſé, & peut-être le croira-t-il ſans raiſon, il aura ſûrement plus à cœur l'offenſe qu'il a reçue, que la tranquillité de l'Etat, & pour lors, s'il a un certain crédit, il eſt poſſible que toute la confédération ſe révolte, opprime l'offenſeur ſans forme de juſtice, & allume une guerre civile. Une confédération peut avoir quelque différend avec une autre, des Provinces entières peuvent prendre les armes, & l'Angleterre peut devenir la victime de leur vengeance. La loi doit prévenir toute injuſtice, & le Roi ſeul doit permettre l'uſage du glaive."

Alfred écoutait attentivement; il ſentait bien que la conſtitution de ſon Royaume n'était pas dans un juſte équilibre, que la Nobleſſe avait trop de pouvoir, lui trop peu,

(*a*) Cela avait lieu du tems d'Alfred.

& que le peuple n'en avait point du tout. Mais la réflexion & l'expérience lui avaient appris que ce n'était pas par des remèdes violens, qu'on pouvait guérir ces maladies, & qu'il fallait une longue ſuite de moyens plus doux pour reformer l'Etat, ſans le mettre dans un danger inévitable. Il fit ce que les circonſtances lui permettaient de faire; & ce ne fut que bien des ſiècles après, que les ſouhaits d'Amund furent accomplis. Le Roi fit cependant quelque choſe, il publia une loi qui ordonnait que chaque Seigneur eût à donner, dans l'eſpace d'un an, la liberté à tout eſclave Chrétien.

" Le peuple eſt maintenant libre, continua le guerrier, ſes chaînes ſont rompues, il eſt poſſible de lui donner cette part au gouvernement, que la nature lui deſtine. Mais ce n'eſt pas entre les mains d'une multitude qui ne reconnait aucun frein, qu'il faut remettre ce pouvoir; le peuple doit tirer de ſon Corps un grand Conſeil, qui faſſe avec le Roi & la Nobleſſe, la troiſième puiſſance de l'Etat, & qui tienne avec eux

Digitized by Google

les rênes du gouvernement. Ces repréſentans du peuple doivent être en aſſez grand nombre, pour qu'un ſeul qui ſerait puiſſant,, n'eût pas trop d'influence ſur les autres, & qu'un méchant Prince ne pût pas en corrompre la plus grande partie par des préſens & des emplois conſidérables, & faire ſervir à opprimer le peuple, un Corps qui devrait être le ſoutien de ſa liberté ".

" Il faut que ces hommes qu'on choiſit & qui doivent repréſenter le peuple, ſoient à leur aiſe, que la pauvreté ne les engage pas à prendre des préſens, qu'ils ſoient uniquement conſacrés au ſervice de la patrie, qu'ils ne ſoient pas aſſujettis à des travaux vils & pénibles, qu'ils aient tous reçu une certaine éducation qui les mette en état de délibérer avec connaiſſance de cauſe ſur les grands priviléges du peuple, & ſur le bien de l'Etat, & de trouver des moyens d'avancer la choſe publique, & de détourner les malheurs qui pourraient la menacer. Les biens-fonds qu'un tel repréſentant du peuple devrait poſſéder, ſeraient la règle la plus ſûre pour

Digitized by Google

déterminer ce degré de richeſſes ; j'enviſage les biens-fonds comme la ſeule richeſſe aſſurée, le plus fort lien qui attache un homme à la patrie ; un citoyen peut emporter avec lui dans un autre Royaume ſon or & ſon mobilier, mais il ne peut poſſéder ſes biens-fonds, il ne peut en jouir nulle part qu'en Angleterre. Ses terres lui rapporteront davantage, à meſure que le Royaume fleurira. La paix, l'ordre, la juſtice & une ſage économie rendront ſes champs fertiles, & l'aggrandiront lui-même ; mais ſi le Royaume eſt diviſé, ſi l'ordre vient à y manquer, ſi le commerce y dépérit, ſes campagnes fertiles deviendront d'immenſes deſerts ".

" Suivant le livre où la ſageſſe d'Alfred a fait inſcrire les champs du Royaume, il y a 243 mille *Hides* (*a*). Suivant ce nombre

(*a*) Spelmann dit que le Hide contient cent arpens. Litteleton lui donne une autre étendue. Suivant l'un, un Hide eſt autant de terrein, qu'un homme en peut labourer dans un an. Suivant l'autre, c'eſt autant qu'il en faut pour entretenir une famille noble.

Digitized by Google

là, il faudrait que cinq cents hommes fuſſent choiſis pour former le grand Conſeil du Royaume, & le Sujet qu'on voudrait propoſer, devrait être élu par les poſſeſſeurs de cinq cents Hides, & en poſſéder lui-même au moins cinq, pour être capable d'être élu ".

" Comme il y a ſix millions d'ames dans le Royaume, trois mille hommes éliſent toujours un repréſentant. Mais ceux qui l'éliſent doivent auſſi être établis dans le pays; ce n'eſt que le poſſeſſeur d'un fonds, qui peut en recueillir les fruits, & être ſincérement attaché à la patrie; celui qui ne poſſède rien, ne peut rien perdre dans le trouble & le déſordre; il eſt d'ailleurs trop aiſé de le corrompre par de petits préſens; il peut ſe laiſſer gagner par la débauche, les plaiſirs ſenſuels, & abuſer ainſi de ſon pouvoir, pour donner à la patrie un repréſentant qui n'a ni la capacité pour remplir les importans devoirs dont il eſt chargé, ni la volonté de le faire. Je ſuis d'avis qu'il faut qu'un payſan poſſède au moins ſeize arpens, pour qu'il puiſſe donner ſa voix à l'élection d'un député du peuple ".

Digitized by Google

" Le Roi aſſemblerait tous les ans, après la récolte des fruits de la terre, la Nobleſſe & les députés des Communes. On expoſera à ces députés, qui repréſentent le peuple, les beſoins de la Couronne. Comme une guerre longue & ruineuſe, des forces maritimes qu'il faut entretenir, toutes les dépenſes que cela entraine, qui ſont tout autant d'articles eſſentiels au bien-être de l'Etat, & auxquels les revenus que le Roi tire de ſes domaines ne ſauraient ſuffire; il ſerait même très-nuiſible à l'Etat, que ces domaines devinſſent trop étendus. Ils ont le défaut de ne pas appartenir en propriété à celui qui les cultive, & de n'avoir pas à eſpérer le même ſoin, que l'amour-propre d'une perſonne donne au fonds qui lui appartient en propre. Ce ſerait vouloir ſacrifier le bien du peuple aux deſirs du Prince, que de permettre qu'il impoſât des taxes arbitrairement. Ce ſerait aggrandir les Grands, en abaiſſant le Roi, que d'attendre de la part des Nobles, des dons gratuits qui ſont d'ailleurs un ſecours incertain & peu sûr. On ne peut eſpérer plus de ſoins

pour répartir exactement la charge, pour employer utilement l'argent levé, que de celui qui doit la supporter. Les députés du peuple délibéreront donc sur les demandes du Roi, & répartiront tellement sur les propriétaires du Royaume les sommes qu'il y aura à lever pour le besoin de l'Etat, que la mesure du rapport des terres soit celle de la contribution particulière. Amund ne pouvait pas prévoir que les besoins se multiplieraient infiniment, qu'il y aurait un jour mille riches citoyens dont les trésors ne seraient pas en biens-fonds, mais en vaisseaux, en marchandises, en laines travaillées, en soyeries, en magasins pour leur commerce. Il était réservé aux tems à venir, de mettre un impôt sur les ouvrages de luxe & sur le superflu de la vie, de charger de péage l'importation des marchandises, & d'entretenir une armée de commis, pour lever ces contributions ".

" Il faut aussi sans doute obtenir le consentement de la Noblesse pour ces contributions; car les Gentils-hommes sont aussi Su-

Digitized by Google

jets, ils poſſèdent auſſi des biens-fonds, & doivent auſſi ſupporter la charge que le beſoin de l'Etat exige de ceux qui le compoſent. Mais on ne leur demandera que leur conſentement ou leur refus, le reſte dépendra entiérement du peuple; pourquoi l'impôt eſt toujours plus onéreux, parce que le Grand le paie de ſon ſuperflu, & que l'homme du commun le ſouſtrait de ſes commodités, & même de ſon néceſſaire. Si la Nobleſſe avait quelque pouvoir dans l'impoſition des taxes, elle trouverait trop de facilité à en faire retomber tout le poids ſur le reſte de la nation ".

" Il n'eſt aucun fonds qui par ſa nature puiſſe être libéré de cette contribution générale & perpétuelle. Les biens de l'Egliſe doivent porter ſans contredit une charge qui ſert à la conſervation de l'Etat, puiſque la ſienne en dépend. Si les biens du Clergé étaient exempts de cette taxe, le reſte des citoyens ſuccomberait ſous le poids. Car ſur le pied où les Eccléſiaſtiques ſont dans quelques Etats, on peut dire que leur faſtueuſe

Digitized by Google

opulence eſt un gouffre qui engloutit tout, & qui ne rend rien. Alfred qui aime la Religion, & à cauſe de cela, l'Egliſe & ſes miniſtres, pardonnera la franchiſe d'un Scandinavien, quoique peut-être un peu groſſière. Ses biens mêmes, ceux de la Couronne doivent contribuer à cette taxe, à proportion de leur étendue, puiſque le Roi tire auſſi de ces contributions, de quoi ſubvenir à l'entretien de ſa maiſon & de la Majeſté Royale".

Alfred était dévoué à l'Egliſe, il avait pris à Rome pour la Hiérarchie, un reſpect qu'il devait aux vertus de Léon. Son amour pour les ſciences lui faiſait rechercher l'amitié des prêtres & des moines, qui étaient les ſeuls alors qui euſſent conſervé quelque lueur des anciennes connaiſſances. L'abus du pouvoir eccléſiaſtique n'avait pas encore appris aux peuples, combien leur ſoumiſſion à l'Egliſe était dangereuſe pour leur liberté. Cette ſoumiſſion était volontaire, & avec les meilleures intentions; ils croyaient honorer Dieu, en honorant ſes miniſtres. Le diſcours d'Amund étonna le pieux Alfred, ſans faire

Digitized by Google

impreſſion ſur lui ; il attribua une penſée auſſi libre au ſéjour qu'avait fait Amund parmi tant de peuples incrédules.

Celui-ci continua : " Les beſoins de l'Etat doivent déterminer la taxe. Je la mettrais en tems de paix à la dixieme partie des revenus, & en tems de guerre à la cinquieme. La topographie exacte de l'Angleterre, que le ſage Alfred a fait exécuter, rendra le calcul & la levée de cet impôt très-faciles "

" Les loix ſeront une ſeconde occupation des députés du peuple. Ce ſont des chaînes qui reſtreignent toujours la liberté naturelle. Le citoyen porte ces chaînes, parce que les loix le protégent, & que la petite partie de ſa liberté qu'il a donnée volontairement à l'Etat, fait ſa ſûreté contre les attaques des mauvais citoyens ; d'ailleurs toutes les loix s'accordent à maintenir une ſubordination dans la ſociété, qui affermit & aſſure le bonheur de chaque citoyen. Mais le Germain né libre, ne ſe laiſſe pas volontiers lier par d'autres : il ne veut renoncer à ſa liberté, qu'autant que le beſoin de l'Etat l'exige ; il n'a

Digitized by Google

de confiance pour cela, qu'en lui seul. Les loix peuvent être proposées, ou par la Noblesse, ou par le peuple. Mais il faut qu'elles soient approuvées des deux Etats, & confirmées par le Roi. Il n'y a rien de si difficile, que de faire des loix, parce qu'elles doivent donner une règle toujours exacte pour une infinité de cas différens, & que les hommes ne prévoyent que peu de cas. Il faut donc que les loix soient bien réfléchies, qu'elles ne soient pas précipitées; il faut dans bien des occasions donner beaucoup de tems à leur examen. Alfred a donné des loix très-sages à ses Saxons; mais l'avenir en exigera de nouvelles, ou obligera à reformer les anciennes. Des loix faites avec lenteur & précaution ne doivent pas être abolies précipitamment, & mon avis serait qu'elles devraient être publiées à la pluralité des voix; mais qu'il en faudrait au moins les deux tiers pour les abroger. Rien ne s'oppose plus au pouvoir des loix, que leur mutabilité. Le législateur qui abroge une loi, avoue aux yeux du peuple, qu'elle n'était pas utile; mais

Digitized by Google

mais le ſoupçon de l'erreur retombe avec autant de force ſur la nouvelle loi : pourquoi l'homme qui s'eſt trompé hier, ne pourrait-il pas ſe tromper aujourd'hui ? Mais ce n'eſt pas tant les châtimens qui donnent la ſanction aux loix, que la perſuaſion intérieure qu'elles ſont ſalutaires à celui qu'elles obligent".

" Il faut cependant qu'il y ait des peines. L'amour-propre engage l'homme à faire des actions qui ſont contraires au bien général. Il faut armer l'intérêt même de l'homme, contre cet amour-propre ; le citoyen doit être perſuadé que l'accompliſſement de ſes deſirs le rendra malheureux. Il faut que les peines ſoient modérées, mais inévitables, & la ſageſſe du législateur conſiſte en ce que le coupable ne puiſſe échapper à la juſtice : ce qui une fois établi, préviendrait la moitié des forfaits, & ferait moins ſouffrir le coupable".

" Toutes les libertés, privilèges & immunités à accorder, doivent être portés devant les repréſentans du peuple. Le Roi peut trop aiſément ſe laiſſer éblouir par de faux rapports, ſe laiſſer entraîner par les diſcours

Digitized by Google

d'un favori à accorder des privilèges qui pourraient être nuisibles à d'autres citoyens. Comme chaque district du Royaume a son représentant dans la grande assemblée, il ne peut guère arriver qu'un citoyen, un village ou une ville soit favorisée au préjudice d'un autre".

" Toutes les affaires générales du Royaume sont aussi soumises à la délibération des Communes. C'est le Roi qui fait la paix, & qui déclare la guerre ; mais comme cette dernière résolution est fort onéreuse au peuple, que dans la paix même il faut des directions pour travailler utilement au bien général, un Monarque éclairé sentira qu'il est de la prudence de réfléchir avec le grand Conseil de la nation sur deux objets si considérables ; mais supposé que les Ministres d'Etat négligeassent une règle aussi sage, & voulussent faire à leur volonté, les représentans du peuple ont un droit naturel, non de prescrire au Roi les résolutions qu'il doit prendre, mais d'en peser les raisons, de lui donner là-dessus leurs avis, & de faire

voir les ſuites que la conduite de la Cour pourrait avoir. Le peuple au moyen de cette inſpection pourrait veiller ſur les Conſeillers du Roi, qui ne pourraient plus l'engager à des actions ouvertement injuſtes, ni lui conſeiller des entrepriſes qui ſeraient évidemment nuiſibles à l'Etat. Le plus grand Seigneur ne peut ſupporter la haine de toute ſa nation. Il eſt de plus fondé ſur le droit naturel, que le peuple puiſſe faire des repréſentations ſur toutes les fauſſes démarches de la Cour, & ſur-tout s'élever contre des conſeils injuſtes & peu ſages, dont toute la nation aurait à ſouffrir; & combien ſerait peu ſage, combien ſerait ennemi de ſa gloire & de ſes vrais intérêts, un Roi qui ſe montrerait ſourd à la voix de tout ſon peuple, & inſenſible à ſa miſere "!

" La grande aſſemblée peut donc délibérer ſur tout, & il n'y a aucune puiſſance qui ſoit capable d'empêcher le moindre des repréſentans, à propoſer ſans crainte ce qu'il penſe être utile au bien public. Il faut que la voix de la vérité s'élève ſans obſtacle,

Digitized by Google

& que des idées fauſſes puiſſent même être propoſées ſans crainte ; car ſi l'abſurdité d'un ſentiment empêchait qu'on ne pût l'ouvrir, les plus forts obligeraient bientôt les plus faibles à ſe taire, ſous prétexte que leur avis n'eſt pas bien penſé. D'ailleurs les mauvais conſeils d'une ignorance préſomptueuſe ne prendront pas aiſément faveur dans une aſſemblée compoſée des hommes les plus diſtingués d'un peuple puiſſant. Et ſuppoſé même que ces avis peu ſages euſſent l'approbation du plus grand nombre, la Nobleſſe qui donne l'activité aux volontés des Communes, fera l'équilibre ; & quand même elle ſuivrait leurs erreurs, le Roi a la puiſſance ſouveraine de rejetter ce qu'il juge contraire au bien-être général ".

Alfred n'avait jamais vu d'aſſemblée du peuple. Il ne connaiſſait que les Grands, & il fut étonné de la grande influence que ſon ami Scandinavien donnait aux Communes dans le gouvernement. Il lui objecta donc : " Amund eſt ſage & vertueux, la connaiſſance de pluſieurs pays & de divers peu-

ples l'a éclairé ; une assemblée composée d'hommes tels que mon ami, ferait bientôt de mon peuple le peuple le plus puissant de la terre. Mais quand la Providence donnerait moins rarement de tels hommes au monde, peut-il raisonnablement espérer que des Communes composées de gens ignorans & grossiers jetteront précisément les yeux sur de tels sages ? Combien n'arrive-t-il pas souvent qu'une libéralité de parade, une grande naissance, un emploi généreux de ses grands biens, quelques belles actions même inspirées par l'ambition, entraînent le peuple à élire des hommes qui cherchent plus leur propre grandeur, que celle de leur patrie " !

" Et l'ambition même de ces députés ne les engagera-t-elle pas à faire servir à leur propre puissance ces préjugés si faciles à repandre parmi le peuple ? Ne regarderont-ils pas la volonté peu réfléchie des Communes, comme la seule règle qu'ils doivent suivre, uniquement pour gagner l'affection de leurs concitoyens ? N'est-il pas à craindre que de cette manière il ne se forme un pouvoir sou-

Digitized by Google

verain qu'Amund déſapprouve lui-même, & qui eſt la plus fatale de toutes les tyrannies? Comment voulez-vous empêcher que les habitans d'une Centaine, les Communes d'un Comté ne donnent pas à leurs repréſentans les inſtructions qu'ils doivent ſuivre? Et où trouverez-vous l'honnête-homme qui oſe s'oppoſer à la volonté inſenſée d'un peuple mal dirigé, & qui ſacrifie le pouvoir, la faveur dont il jouit, au ſentiment intérieur d'avoir préféré le bien général à ſon avantage particulier " ?

" Ces Communes ſans expérience ne voudront-elles pas augmenter continuellement leur pouvoir, ſans réfléchir qu'elles anéantiſſent l'équilibre de l'Etat, en diminuant la part que les Nobles & le Roi ont au gouvernement du Royaume? Eſt-ce que le peuple Romain, après avoir goûté une fois les douceurs de la liberté, n'a pas tout ſacrifié au deſir d'augmenter ſon pouvoir? Eſt-ce qu'il a jamais ceſſé de vouloir s'élever au-deſſus de la Nobleſſe? N'a-t-il pas placé ſes Tribuns au-deſſus des Conſuls, & même du

Digitized by Google

Dictateur ? Ces Tribuns ne faisaient-ils pas tout pour leur grandeur particulière & pour la puissance du peuple ? N'arrêtaient-ils pas même dans sa course le char d'un triomphateur, quand il était d'un sang odieux ? La voix du vil intérêt de quelques-uns d'entr'eux ne mit-elle pas Rome à deux doigts de sa perte, lorsque le respect filial de Coriolan la sauva de sa ruine ? Ces vils adulateurs de la populace, incapables de gouverner l'Etat, n'avaient-ils pas écarté alors de la Magistrature, celui qui avait conduit le peuple à la victoire ? L'envie du peuple ne lui fit-elle pas encore exercer cette haine contre le bien public, contre Scipion, contre Ciceron ? Le peuple n'était-il pas injuste, quand le Sénat était encore généreux ? Ne s'adjugea-t-il pas à lui-même les campagnes fertiles d'Ardée, sur lesquelles il n'avait aucun droit ? Et par ce coupable abus de son pouvoir, ne fit-il pas une tache ineffaçable à cette reputation de justice, que la Noblesse avait soutenue " ?

" Un homme, dit Amund, qui siège dans

le grand Conſeil de la nation, n'eſt plus le Miniſtre d'une ville, c'eſt le Conſeiller du Royaume; ce n'eſt plus les petits intérêts de quelques familles, qu'il doit prendre à cœur; mais les affaires importantes d'un puiſſant Etat, en un mot, le bien-être de la choſe publique. Il a occaſion d'examiner ſur quoi ſont fondées les plus ſages réſolutions; & c'eſt à la pleine conviction qu'il doit avoir qu'elles ſont les meilleures, qu'il doit obéir, & non aux clameurs de quelques payſans qui ne connaiſſent tout au plus que le géneral des affaires, & qui ne le connaiſſent encore que ſur des bruits vagues & incertains. Celui qui n'aura pas bien peſé les fondemens d'une choſe contre les objections qu'on peut y faire, qui n'aura pas comparé les avantages qu'on s'en promet, avec les mauvaiſes ſuites qui peuvent en réſulter, ne ſera jamais en état de donner des ordres ou des conſeils. Les préjugés de quelques villages ne doivent jamais empêcher un repréſentant de prendre à cœur le bien d'un Royaume en géneral".

Digitized by Google

" Il y aura toujours ſans contredit des mécontens dans un Royaume libre, il y aura toujours des citoyens inquiets qui rejetteront ce qui eſt bon, parce que ce n'eſt pas le meilleur. Un préjugé général peut s'emparer de l'eſprit du peuple ; il peut, ainſi qu'un vent contraire, pouſſer le vaiſſeau contre les écueils ; & quand le peuple entier eſt une fois mal dirigé, il n'y a aucune forme de gouvernement, qui puiſſe réſiſter à l'ouragan ; le redoutable deſpote, au milieu de ſes gardes, n'a pu échapper au mécontentement général, ni à Rome, ni dans l'Empire des Sarraſins, ni même chez les pacifiques Chinois : le pouvoir illimité dont il jouit, l'expoſe à de plus grands dangers, qu'un Prince dont la puiſſance eſt bornée ; parce qu'il l'engage à négliger davantage le bien général. Les loix au contraire, la Nobleſſe, les députés du peuple arrêteront le Monarque limité dans le cours de ſes folles entrepriſes, avant que toute la nation s'uniſſe contre lui ".

" L'intérêt particulier d'un Comté, les

petits avantages d'un bourg ſe trouvent balancés par l'intérêt d'autres Comtés, ou par l'avantage particulier de quelqu'autre ville. Si le Prince n'offenſe pas toute la nation, il trouvera toujours chez les perſonnes raiſonnables, des amis qui ſavent apprécier ce qui eſt le plus utile à l'Etat, & juger ſi le manque de quelques qualités au Prince, peut faire plus de mal, que la ruine des premiers membres du gouvernement. Les Nobles n'accorderont pas aiſément au peuple un pouvoir qui éclipſerait leurs avantages; ils oppoſeront à ſes clameurs le crédit que leurs richeſſes, leurs dépenſes & le préjugé même leur donnent. Lorſque des orateurs violens animeront le peuple à prendre des meſures peu convenables, la jalouſie même des autres membres du grand Conſeil de la nation, les animera de cette éloquence victorieuſe qui reçoit de la vérité un poids auquel rien ne peut réſiſter. Un peuple entier ne peut être que difficilement unanime dans de fauſſes idées, puiſque c'eſt la vérité ſeule qui a droit de nous perſuader ".

Digitized by Google

" Suivant les principes que je viens d'établir, les préjugés de la multitude feront quelquefois de la peine au Roi ; ils l'empêcheront de prendre les meilleures meſures, ôteront les rênes du gouvernement des mains des premiers Miniſtres ; mais il faut eſpérer que les clameurs de cette multitude ſeront trop impuiſſantes, pour détrôner un Prince qui ne ſe ſerait pas attiré le mécontentement géneral, en attaquant directement ou indirectement la liberté du peuple. Le murmure injuſte des mécontens eſt ſans contredit une ingratitude contre un bon Roi ; mais il ſerait bien plus dangereux encore de vouloir étouffer la voix du peuple. Elle eſt un chemin qui ouvre à la vérité un accès au trône ; c'eſt une voix de la providence qui avertit le Monarque de ne pas continuer des entrepriſes mal conçues & mal dirigées ".

" Je crois donc, continua Amund, que ſuivant l'ancienne conſtitution des Celtes, le gouvernement eſt partagé entre le Roi, la Nobleſſe & le peuple, d'une manière qui, ſans avoir peut-être toutes les perfec-

Digitized by Google

tions du pouvoir illimité d'un bon Prince ; permet cependant rarement à un Monarque d'être méchant à l'excès. Cette forme de gouvernement a peut-être moins de vigueur, parce que les divers membres de l'Etat, entre les mains desquels est la puissance, se conduisent par des vûes différentes ; mais elle assure la liberté du citoyen & la durée de l'Etat. Aucune autre constitution n'attache si fort ce corps du peuple au gouvernement, excepté celle où la multitude gouverne elle-même ".

" Dans le pays des Celtes, chaque citoyen qui y est établi, dont le patrimoine est attaché au bien de la nation, a une portion de la puissance législative. Il ne se fait rien sans le consentement de ceux qui le représentent ; c'est lui qui choisit le législateur, & c'est le peuple entier qui a nommé ceux dans les mains de qui est le pouvoir. Ce droit d'élection donne à chaque citoyen une dignité que le Noble même est obligé de reconnaître, parce que le mécontentement de la multitude l'exclut du gouverne-

Digitized by Google

ment. La maiſon de chaque citoyen eſt une fortereſſe gardée par les loix, dans laquelle la puiſſance royale ne peut pas même pénétrer, ſi la juſtice ne lui en ouvre les portes. Chaque citoyen doit néceſſairement aimer une patrie où ſa propriété eſt ſacrée, où il nomme lui-même ſon législateur; il doit l'aimer beaucoup plus que les autres hommes qui vivent dans un Etat qui n'aſſure ni la propriété, ni la liberté du citoyen, dans lequel le gouvernement eſt entre des mains ſur leſquelles le peuple ne peut jamais avoir d'influence. L'ennemi étranger trouvera peu de partiſans dans un tel Etat, dès qu'une autre puiſſance voudra l'attaquer, les cris de rejouiſſance des heureux Sujets ſe changeront bientôt eu un cri de guerre, & on rejettera un joug qui ferait une perte aſſurée pour chaque individu".

"Amund, dit Alfred en ſouriant modeſtement, répartit ſi libéralement la puiſſance entre les mains du peuple, qu'il n'en a rien laiſſé ni au Roi, ni à la Nobleſſe; & cependant la puiſſance qui donne ſeule le mou-

Digitized by Google

vement aux affaires, ne peut pas agir avec promptitude, avec énergie & avec ſûreté, ſi une autre puiſſance peut arrêter du doigt ce mouvement, & empêcher le cours des affaires. Un ennemi déclare la guerre, il attaque l'honneur de la Couronne, il entreprend des conquêtes qui donnent avec juſtice de l'ombrage à l'Angleterre, il opprime mes alliés; quel autre moyen me reſte-t-il pour reprimer ces injuſtes violences, que la guerre? Mais le peuple qui m'a accordé des ſubſides pour une année, peut me les ôter l'année ſuivante, ſi j'ai le malheur d'encourir ſa mauvaiſe volonté; ne pourra-t-il pas m'impoſer les conditions les plus injuſtes, ou l'Etat déſarmé ne deviendra-t-il pas la proie de ſes ennemis? Je fais une alliance avec les Pictes, je leur promets des ſubſides pour m'aider à me ſoutenir contre des voiſins remuans: ils ſont fidèles à leurs promeſſes. Un orateur rend ces Pictes & leur ſecours ridicules; le peuple me refuſe les ſubſides pour leſquels j'ai engagé ces amis utiles à ſacrifier leur ſang, pour épargner une partie de celui des

Digitized by Google

Saxons. Ces alliés déchus de leurs eſpérances, deviennent ennemis, & ce malheur n'eſt dû qu'aux diſcours trompeurs & ſéduiſans d'un repréſentant du peuple ".

" Il eſt difficile, reprit Amund, de répondre à cette objection. Ce que le ſage Alfred redoute, peut arriver; je dis plus, cela arrivera; parce que c'eſt dans la nature de l'homme. C'eſt ainſi que les Romains mécontens refuſerent d'aller à la victoire pour la gloire des Conſuls, & qu'ils ſe laiſſerent battre; parce qu'ils ne ſouhaitaient pas qu'Appius reçût l'honneur du triomphe. Ce qui fait le ſujet de la crainte d'Alfred, eſt une ſuite de la liberté, lorſqu'elle n'eſt pas dirigée par la ſageſſe ".

Il y a cependant un remède à cela, qui eſt qu'on n'élût pas tous les ans de nouveaux députés; mais que les mêmes le fuſſent pendant trois, pendant ſept ans. Il me paraît d'ailleurs qu'il ſerait dangereux de ne nommer les repréſentans, que pour un an; ils ſeraient par-là trop à la diſpoſition de la multitude qui ne doit point les aſſervir: cha-

que nouvelle élection eſt outre cela une fermentation qui ne doit pas revenir trop ſouvent, ſi l'on veut que le peuple vive dans l'économie, dans l'ordre & dans le travail. Aſſure-t-on au contraire ce pouvoir des repréſentans pour pluſieurs années? Ces hommes qui conſervent leur emploi, ne voudront pas détruire dans la continuation de la guerre, les fruits de leur application dans les premières années; ils ne voudront pas s'expoſer à la vengeance de la nation qui, quelqu'aveugle qu'elle puiſſe être ſur les bonnes qualités de ſon Roi, aura toujours en horreur ceux qui immolent à leur caprice la dignité & la ſûreté de l'Etat. Les alliés auront auſſi plus de confiance dans l'Angleterre, dont le gouvernement eſt fixe pour pluſieurs années. Plus les élections ſont fréquentes, & plus la forme du gouvernement s'approche de la Démocratie; moins il arrive de changemens dans le grand Conſeil, & moins la multitude a d'influence".

"Cette durée n'eſt peut-être qu'un reſſort qui pourra dans les ſiècles à venir relâcher

lâcher ou retenir les rênes du gouvernement ; ſuivant qu'elles trouveront plus ou moins de réſiſtance ".

" La ſageſſe humaine n'a point encore trouvé de remède, qui prévienne tous les inconvéniens, remédie à tout, & puiſſe reprimer tous les écarts de la liberté, ſans donner en même tems au Prince un pouvoir qui lui ſerve à opprimer le peuple. Je crois cependant que le danger que court le Prince en perdant l'amour de ſon peuple, le mettra dans l'heureuſe néceſſité de porter ſon ſceptre avec prudence, pour qu'il n'opprime pas la nation ; & qu'il ne lui devienne trop peſant à lui-même. Le Prince ſe formera dès ſon enfance aux difficultés d'un gouvernement entouré de Sujets jaloux, & apprendra à ſe conduire de manière que la plus ſaine partie du peuple lui reſte attachée. Il n'aura rien à craindre des murmures de ſes Sujets, s'il s'étudie à devenir un ſecond Alfred ".

Le Roi réfléchit avec ſoin ſur le plan qu'Amund lui avait propoſé. Mon peuple, dit ce

ſage Monarque, n'eſt pas encore capable de ſe gouverner lui-même. Il viendra peut-être des ſiècles plus éclairés, où il ſera plus digne de mettre la main au gouvernail de l'Empire. Je m'impoſe le ſoin d'allumer chez lui la lumière des ſciences, de lui faire connaître la beauté de la ſageſſe & de la vertu, & de lui montrer les chemins qui conduiſent à ces filles du ciel. Je veux, auſſi long-tems que je gouvernerai avec la puiſſance que m'ont laiſſée mes ayeux, n'avoir d'autre ſoin, que de ne pas faire gémir mon peuple, de voir la ſouveraine puiſſance réunie dans mes mains.

Digitized by Google

ALFRED.

LIVRE V.

LES VOYAGES d'OTHAR *le Scandinavien.*

A l'extrémité du pays de Halgoland, dans la partie ſeptentrionale de la Scandinavie, habitait un Gentil-homme riche, nommé Othar. Il avait ſix cents Rennes; dans un pays où tout autre bétail était rare, il labourait ſes champs avec des chevaux & des bœufs qui lui appartenaient en propre. Il avait beaucoup lu, ſon eſprit avait admiré & ſaiſi avec ardeur les récits intéreſſans des

Digitized by Google

voyageurs qui, dans des climats éloignés, avaient orné leur esprit de nouvelles vérités, qui, comparant les mœurs de leurs compatriotes avec les mœurs des étrangers, trouvaient dans celles-ci, les moyens de redresser celles-là; qui s'étaient rendus capables de faire connaître à leur nation des commodités jusqu'alors inconnues, de meilleurs instrumens pour le labourage & les arts, & par-là même les moyens de se procurer plus aisément de quoi vivre. La Norvège était alors gouvernée par Harald aux beaux cheveux, Prince qui opprima les petits Souverains de son Royaume, & qui étendit les droits du trône. Othar sentit augmenter le penchant qu'il avait à jouir des droits communs à la nature humaine, par la connaissance des anciens Scaldes qui avaient chanté à un peuple vaillant les avantages de la liberté.

Il sentait au dedans de lui un penchant irrésistible pour les voyages, & pour la découverte des pays éloignés. Il s'embarqua donc, & vint à la Cour d'Alfred qui dans

Digitized by Google

ce moment était occupé à augmenter ſes forces maritimes. Le Roi vit avec plaiſir un homme à qui la néceſſité avait enſeigné à s'inſtruire à fond de l'art de la navigation.

Outre les Rennes & le gibier, la nature n'a accordé aucun autre moyen à la Scandinavie de nourrir ſes habitans, que la mer. Entre les écueils qui forment une côte qui ne préſente que d'affreux précipices, entre les isles montagneuſes qui bornent le continent, la mer eſt remplie d'une quantité inépuiſable d'animaux qui pourſuivis par les habitans au travers des dangers, malgré les vents & les glaces, ſervent à ſatisfaire leurs premiers beſoins. Ce n'eſt que dans des contrées éloignées, & par les travaux d'une longue navigation, que les Scandinaviens endurcis à la fatigue vont chercher & apportent dans leurs chaumières le grain dont la terre ſe plaît, dans un climat plus doux, à récompenſer les peines du laboureur. Chaque Normand eſt pêcheur & matelot; de-là venait que les côtes de la Scandinavie fourniſſaient ſi facilement des flottes nombreuſes

Digitized by Google

qui venaient ſi ſouvent inquiéter les habitans des contrées fertiles.

Othar fut préſenté au Roi. " Alfred, dit le Scandinavien, mérite par ſes rares qualités, que la terre lui offre de nouveaux pays, qu'aucun mortel n'a jamais viſités. J'eſpère découvrir des contrées qui, en enrichiſſant l'Angleterre, en fourniſſant aux vaiſſeaux une riche cargaiſon, apprendront aux Saxons à s'approprier & à ſoutenir l'empire de la mer. J'habite ce climat dans lequel le ſoleil n'abandonne pas la terre pendant tout l'été, & d'où après avoir fait un petit détour autour du cercle polaire, il s'élève de nouveau. La mer nourrit dans ces parages de poiſſons énormes, auprès deſquels l'éléphant eſt petit. Ils deviennent cependant la proie des hommes; la valeur d'un ſeul de ces poiſſons peut aller à 100 livres d'argent. Mes Normands ſavent l'art de dompter ce monſtre: c'eſt un jeu pour eux, que de pourſuivre à coups de javelot le géant des mers. Autour des rochers qui bordent le rivage, on trouve le cheval marin, dont les dents

ſont plus précieuſes que l'ivoire ; & dans la haute mer, l'incomparable licorne (*a*), dont la corne fournit aux Médecins le plus ſûr antidote contre les divers poiſons ".

" Mais Othar a de plus grands deſſeins : il a vu des hommes que le deſir de faire quelque proie, ou que la violence des ondes & des vents avait entraînés dans des mers nouvelles ; il a entendu leur récit. La Scandinavie ne va pas juſqu'au pôle. Elle eſt entourée par l'Océan, une mer immenſe s'ouvre du côté de l'Orient, perſonne n'en connaît les limites qui s'étendent juſqu'au pays des généreux Japonais, & des laborieux Chinois. Quel ne ſerait pas le bonheur des Saxons, & la gloire d'Alfred, ſi je réuſſiſſais à trouver un chemin à ces riches contrées, & à amener dans les isles Britanniques ces tréſors qui enrichiſſent aujourd'hui tant de peuples, avant que de parve-

(*a*) C'eſt le Narval, ou poiſſon à corne, qui fait, dit-on, la guerre à la baleine.

nir en Europe. On trouve dans ces Royaumes eloignés la ſoye qui fait l'habillement de nos Reines, le plus fin acier, le plus beau cuivre & les plus riches métaux : & le peuple qui connaitra le mieux les routes de la mer, & qui pourra par la navigation s'approprier les richeſſes de ce monde inconnu, ce peuple-là, aura ſûrement la première place parmi les nations ".

" Othar demande deux vaiſſeaux qu'il fera monter par des matelots expérimentés, & dans leſquels il mettra des proviſions pour douze lunes. Il ſuccombera à la peine, ou il découvrira de nouveaux Etats pour le Roi ".

Alfred applaudit à cette propoſition. Deux vaiſſeaux remplis de mariniers Scandinaviens quitterent les côtes de Halgoland, & Othar fit diriger ſes voiles préciſément contre le pôle du monde. Il vit l'extrémité de la terre inconnue. La mer s'ouvrait du côté du Levant dans une étendue immenſe, & le continent fuyait du côté du Sud. Othar s'avança plus loin vers le Nord, qu'aucun mortel ne

Digitized by Google

l'avait fait avant lui. La mer était ouverte, & les dangers qu'il avait à ſurmonter, étaient trop petits pour ſon courage. Il prit des licornes, & apporta une charge de ce précieux contrepoiſon. Mais après avoir dépaſſé la pointe de la terre, du côté où elle incline vers le Sud, il fut atteint d'un violent vent d'Eſt. Ce fut en vain qu'il voulut réſiſter, il fut jetté ſur une côte où il trouva un port ſûr, des ſources chaudes & de l'herbe verte.

Les habitans de ces côtes reſſemblaient aſſez aux Finniens parmi leſquels Othar avait vécu. Petits, mal faits, exercés à ſupporter toutes les incommodités de la vie, infatigables dans les plus rudes travaux, ils attaquaient avec de mauvaiſes armes, ſans le ſecours du fer, la terrible baleine dont la chair leur ſervait de nourriture, & dont le ſquelette leur fourniſſait les matériaux de leurs habitations. Ils cherchaient ſous la glace le timide veau marin, & le tuaient avec des eſpèces de javelots dont le bout était d'os de poiſſon. Les poiſſons étaient leur pain & faiſaient toute leur nourriture; car la terre

ne produiſait rien qui eût pu fournir à la vie des hommes ; le pays était couvert de rochers, & rempli intérieurement de hautes montagnes de glace. Jamais on n'y vit germer un arbre, jamais la terre plus dure que le fer, n'y produiſit de fruit.

La tempête avait endommagé les vaiſſeaux d'Othar ; il fallait quelques ſemaines pour les reparer. Il les employa à connaître le peuple qui habitait ces nouvelles côtes. Il aida ces ſauvages dans leur pêche, il leur fit préſent d'armes de fer, & leur apprit à attacher à des longues cordes les javelots, pour les lancer contre la baleine ; par le moyen de cette corde le poiſſon entraînait le bâtiment ſur lequel étaient les pêcheurs qui l'avaient bleſſée, avec une rapidité plus prompte que celle du vent le plus violent, juſqu'à ce qu'epuiſée par la perte de ſon ſang, elle tombât ſans force. Othar leur fit connaître le prix des dents du courageux cheval marin, & leur apprit les moyens de le dompter ; il leur fit goûter du pain, & leur promit de revenir les années ſuivantes, avec

Digitized by Google

les ouvrages des arts cultivés dans les pays policés, pour les leur échanger contre la dépouille de la baleine & du chien marin.

Malgré l'attachement d'Othar pour la liberté, il n'avait cependant point vu de pays qui fût sans Souverain. Tout le Nord etait sous la domination de petits Princes qui reconnaissaient eux-mêmes la souveraineté des Rois d'Upsal, de Lethra, de Norwege. Les habitans des côtes septentrionales obeissaient à des Magistrats & à des loix. Tous payaient des contributions à l'Etat, & tous lui avaient sacrifié une partie de leur liberté, pour s'assurer celle qu'ils s'étaient reservée dans le Nord occidental. Othar ne trouva par contre nulle trace de soumission, aucun homme élevé au-dessus de l'autre, aucune loi, aucune peine, ni aucune récompense. Chaque père est le seigneur de ses enfans; mais celui qui partage sa cabane, qui habite avec lui sous le même toit, n'exige de lui aucune obéissance, & ne lui rend non plus aucune soumission, & vit, comme ses frères, dans

une parfaite égalité avec lui, à la lueur d'une lampe commune. Vingt-cinq, trente cabanes ſont creuſées l'une à côté de l'autre dans la terre auprès d'une baye poiſſonneuſe, cinquante familles habitent ces cabanes, ſans qu'aucun individu donne le moindre commandement, ou en reçoive de perſonne; ſans qu'il y ait aucun habitant de cette baye, qui ait d'autre autorité ſur ſes camarades, que celle qui eſt une ſuite néceſſaire du meilleur conſeil pour le plus grand avantage de la communauté. Ces ſauvages raſſemblés dans des cabanes, dans de petits villages de cabanes, poſſédent en commun de grands canots, dans leſquels ils vont d'une baye à l'autre, ſuivant que la pêche eſt plus ou moins abondante. Ils uniſſent leurs forces pour conſtruire un tel canot, ils font une ligue contre la baleine, lui déclarent tous la guerre, & partagent ſes dépouilles. Mais aucune de ces alliances n'oblige un habitant à la moindre ſoumiſſion envers l'autre.

Othar fut curieux de connaître les effets de ce manque de loix, & de ſavoir ſi les

hommes en vivaient moins amicalement, & si leur état était pire que celui des autres. Il trouva peu de différence entre les plus libres de tous les hommes, les habitans des côtes du Nord-Oueſt, & les peuples civiliſés de l'Europe. Le bien était ici, comme chez les Européens, mêlé avec le mal. Les ſauvages ſe ſupportent auſſi-bien les uns les autres, que ceux ſur la colere deſquels la ſageſſe des loix & la vindique publique veillent continuellement; il eſt très-rare qu'un ſauvage offenſe ou frappe ſon égal & ſon ſemblable. Pluſieurs familles vivent enſemble dans une cabane, avec froideur, mais en paix. Il eſt rare que le partage de la proie donne lieu à quelques diſputes; l'amour même qui excite les animaux aux combats les plus ſanglans, ne réveille pas l'indifférence de ces ſolitaires orientaux.

Ils ſont encore plus indifférens les uns envers les autres dans les devoirs de l'humanité. Un enfant dont la mère vient à mourir, meurt auſſi inévitablement, parce qu'aucune autre femme ne prend ſoin de ce pau-

Digitized by Google

vre malheureux. Ils ne jouiſſent pas dans leurs maladies, de tous les petits ſervices que les peuples civiliſés ſe rendent de voiſin à voiſin; dans leurs fréquentes migrations, un malade eſt un poids dont ceux qui ſont bien portans ne peuvent ſe charger. N'y ayant perſonne qui venge l'infraction des loix, une diſpute a plus d'une fois été terminée par un meurtre. Un ſauvage irrité contre un autre, & trouvant ſon ennemi ſeul dans la vaſte étendue des mers, a ſouvent renverſé ſon canot, ou l'a précipité clandeſtinement du haut d'un rocher. Ces forfaits ne ſont cependant pas plus fréquens, ni plus communs que chez les autres peuples qui vivent ſous le frein de la Religion & des peines civiles.

Les mariages ſont auſſi conſtans & auſſi unis, que chez les nations civiliſées; la ſtérilité y eſt ſimplement en horreur, parce que les enfans, & ſur-tout les fils, ſont le ſeul ſecours que des parens puiſſent avoir dans leur caducité, dans un pays où les hommes ne ſont pas aſſez étroitement unis les uns avec les autres, pour ſe ſecourir mutuellement.

Digitized by Google

Le ſentiment de l'honneur eſt auſſi fort, que chez les peuples ſeptentrionaux civiliſés. Il s'étend même juſqu'à la gloire que procure l'eſprit, à laquelle ces ſauvages aſpirent au milieu même d'une vie qui ſemble uniquement conſacrée aux beſoins de première néceſſité. Mais l'avidité eſt encore chez eux un deſir plus violent. Le ſuperflu eſt la ſeule diſtinction qui élève ici un homme au-deſſus de l'autre. Ces ſauvages ſont au reſte plus excuſables, que les peuples civiliſés; l'entretien de leur vie eſt expoſé à mille haſards & à mille dangers; leur ſuperflu même ne conſiſte qu'en vivres qui peuvent ſe corrompre, & les laiſſer en proie aux horreurs de la famine. Le défaut de ſociabilité eſt peut-être la raiſon qui avait empêché ces ſauvages d'élever du bétail. La nature produit ici des Rennes, mais perſonne ne ſait les accoutumer à ſe plaire avec l'homme, & à lui obéir. Ils perdent par-là une nourriture bien meilleure, & bien plus aſſurée, que celle qui dépend de la mer & des vents.

Othar ſe perſuada à la fin, que dans un

Digitized by Google

pays très-peu peuplé, dans lequel y a plus d'eſpace qu'il n'en faut au petit nombre d'hommes qui l'habitent, où la mer eſt ouverte à tout le monde, & fournit à tous de quoi les nourrir; où il n'y a ni champs, ni prés, ni aucune propriété, que celle qui eſt toujours ſous les yeux du poſſeſſeur; que dans un pays froid où tous les ſentimens, juſqu'à celui de l'amour même, qui eſt le plus vif de tous, ſont plus modérés; que les hommes, dis-je, y peuvent vivre ſans Magiſtrats; que les beſoins & les intérêts communs peuvent amener ces hommes à vivre en ſociété; & que les vices ne produiſent pas de plus grands crimes chez eux, que chez ceux qui vivent ſous des Princes & ſous des loix; parce que leurs affections ſont moins fortes, & rendent les peines qui les repriment, moins néceſſaires.

Les vaiſſeaux d'Othar étaient reparés & prêts à ſoutenir de nouveau les fatigues de la mer. Un vent de Nord-Eſt favorable pouſſa cet hardi navigateur devant la pointe méridionale du continent glacé. La terre inclinait

naît du côté du Sud, un vaſte bras de mer s'ouvrait, & un grand fleuve s'y jettait par diverſes embouchures, & ſervait de port aſſuré. Quoique ces contrées fuſſent plus ſeptentrionales que les côtes des ſauvages, le Scandinavien trouva qu'elles étaient habitées par des peuples policés. Les Biarmiens avaient un Roi & un culte divin, ils habitaient des maiſons chaudes & commodes, & trouvaient dans la pêche, la chaſſe, leurs nombreux troupeaux, & dans les fruits de la terre, de quoi fournir ſuffiſamment aux beſoins de la vie. Ce peuple reſſemblait aux Finniens ou Finlandais d'Othar. Ce navigateur reconnut ici l'utilité de la vie ſociale; cette côte, comme celle des ſauvages du Nord-Oueſt, était expoſée au froid glacé du ſeptentrion, aux longs hyvers, & aux vents deſtructeurs; mais les forces réunies des hommes avaient corrigé la nature. La terre était devenue fertile ſous leurs mains; ils connaiſſaient l'utilité des inſtrumens méchaniques, ils s'aidaient réciproquement à bâtir leurs maiſons; la diſette ne les obligeait point à errer çà & là dans un

Digitized by Google

pays déſert, ils avaient des champs & des jardins, ils échangeaient leur ſuperflu contre les marchandiſes utiles des peuples méridionaux ; ils n'étaient poins expoſés à la famine qui, dans une ſaiſon peu favorable, détruit ſouvent les ſauvages. Les forces réunies d'une multitude ont fait ici, ce qui aurait été impoſſible à un ſeul homme. Les ſciences des peuples policés jettaient auſſi quelques-uns de leurs rayons dans des contrées auſſi éloignées ; ils connaiſſaient & honoraient un Etre ſupérieur.

Othar reconnut que la Religion reſſerre les liens de l'humanité, & qu'elle nous oblige envers nos frères à des devoirs que le ſauvage ne connaît pas ; que nous en ſentons mieux la pitié, & que nous travaillons davantage à adoucir la miſère & le malheur d'autrui ; & qu'enfin les hommes qui ne vivent pas en ſociété, n'avancent point, qu'ils ne découvrent, ni ne perfectionnent rien, pendant que les peuples civiliſés découvrent tous les jours des nouveaux moyens d'adoucir les amertumes de la vie, & d'augmenter les

Digitized by Google

ſenſations agréables, qu'ils croiſſent & ſe perfectionent; tandis que les peuples ſauvages végètent dans une enfance qui ne finit point.

Othar mit encore une fois à la voile, & un vent favorable du Sud-Oueſt le pouſſa vers le pôle ſeptentrional de la terre. Il paſſa à côté d'une isle ſituée beaucoup au-delà des terres habitées par les hommes, & à l'Orient, d'une autre isle plus grande que couvre une glace éternelle, & dont le petit nombre de productions naturelles ne ſert qu'à nourrir quelques ſolitaires. La petite isle était coupée par de profondes vallées, & la mer fourmillait de baleines autour de ſes côtes. Othar ſe perſuada d'avoir trouvé dans ces contrées où jamais perſonne n'était parvenu (*a*), un tréſor inépuiſable, qui lui ſervirait à marquer au Roi des Saxons la reconnaiſſance de ſa généroſité.

Il avait pris la ferme réſolution de remplir

(*a*) C'eſt le Spitzberg.

les desirs d'Alfred, & de découvrir le chemin de la Chine & du Japon, dont la renommée avait exalté en Europe, la grandeur & les richesses. Il navigua en plein jour auprès d'une isle (*b*), d'où il vit s'élever une fumée. Il y a des hommes ici, dit Othar, si près de l'extrémité du monde ! Et bientôt il vit marcher sur le rivage quelques étrangers enfoncés dans des peliſſes, qui par leurs gestes & leurs cris, semblaient solliciter son secours.

Le cœur généreux & compatissant d'Othar ne pouvait voir souffrir un homme, sans prendre part à son malheur. Il se mit dans un esquif, & tendit amicalement la main au plus distingué de ces infortunés. C'étaient des Biarmiens dont la langue n'était pas entiérement étrangère au héros. Ils le prierent par les premiers devoirs de la simple humanité, de les tirer de cette solitude. Othar

(*b*) Ceci est l'histoire véritable du pilote Himkoff & de ses compagnons.

consentit sur-le-champ à délivrer ces malheureux qui le prierent d'entrer dans une cabane, dans laquelle ils avaient vécu six années de suite.

Cette cabane enfoncée dans la terre était construite du bois que les flots dirigés par la Providence avaient poussé sur ces côtes inhabitables, ou que la mer avait entraîné des forêts éloignées. Les fentes étaient bouchées avec de la mousse ; un feu qui n'avait jamais été éteint, brûlait sur le foyer solitaire. Les richesses de ces infortunés étaient conservées dans cette cabane. Des peaux d'ours qu'ils avaient tués, des renards précieux, des rennes, de la graisse de ces animaux-là, des fils, des cordes & des filatures faites de nerfs d'ours, & quelques vases de terre, formaient leurs trésors. Les Biarmiens donnerent à leurs hôtes de la chair des bêtes qu'ils avaient tuées, & les Scandinaviens leur firent boire de l'eau de-vie, dont il y avait long-tems qu'ils avaient oublié le goût.

Après le repas les Biarmiens apporterent leurs richesses & leurs armes dans le vais-

ſeau, & un vent favorable d'Oueſt les fai- ſait avancer vers les extrémités de l'Orient. Pour adoucir la ſolitude & l'ennui de leur navigation, Othar pria ceux qu'il avait ſau- vés, de lui raconter l'hiſtoire de leur infor- tune.

" Nous ſommes des pêcheurs, dit le plus vieux d'entr'eux. Nous allions à la pêche de la baleine, quand la glace nous environna auprès de cette iſle. Nous mîmes pied à terre, & cherchâmes une grotte, où dans ces affreux déſerts nous puſſions nous ga- rantir du froid mortel qu'il faiſait. Nous n'appercevions que des rocailles qui, fendues par le froid, tombaient dans la mer par gros morceaux, & avec un fracas effroya- ble. Des vaſtes ſolitudes ſans arbres, ſans ver- dure, des collines couvertes de neige, & un déſert immenſe dénué de toute eſpèce de créatures, formaient notre Royaume. Nous avions apporté de notre vaiſſeau quelque peu de fer, & quelques armes, & nous tuâmes ſans peine une Renne, parce que les habi- tans de cette côte n'avaient point encore

vu d'hommes, & n'avaient point encore appris à éviter leurs embuches. La nuit vint, elle fut courte ; car le ſoleil ne quitte point l'horizon pendant des mois entiers. Mais une tempête violente agita la mer pendant toute la nuit, & la glace était diſperſée le lendemain matin ; mais notre bâtiment, le ſeul eſpoir qui nous reſtait, avait été jetté dans la vaſte étendue des mers, & était perdu ſans reſſource ".

" Nous nous trouvâmes donc cinq enfermés dans une priſon environnée de toute part des mers immenſes. Nous étions éloignés de tout ſecours, & preſque ſans reſſource contre la faim, le froid & la fureur des vents déchaînés. La néceſſité nous donna cependant du courage ; la Renne que nous avions tuée ſervit à nous nourrir pendant quelques jours. Nous buvions de la neige fondue, & nous trouvâmes ſur le rivage du bois que les flots y avaient pouſſé, & qui s'augmentait de tems en tems par les débris des bâtimens qui avaient fait naufrage. Tous nos outils conſiſtaient en une ſeule hâche & un ſeul couteau. Nous

travaillâmes ſans relâche à bâtir une cabane, avant que la rigueur de l'hyver vint nous en empêcher. En frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre, nous parvinmes à allumer un feu que nous n'avons jamais laiſſé éteindre. Quelques cloux que nous avaient fournis les débris des bâtimens échoués, nous ſervirent à forger ſur des pierres fort dures, un marteau & deux fers dont nous armâmes deux bâtons; nous fimes un arc d'une racine, que la mer nous avait apportée, & des cloux nous fimes les pointes de nos flèches ".

" Un ours blanc, le tyran de cette isle, qui ſe nourriſſait des Rennes qu'il pouvait ſurprendre, vint nous attaquer; mais nous nous étions préparés au combat, & nous tuâmes à coups de nos lances, cet animal féroce. Nous reduiſimes ſes nerfs en filamens, qui nous donnerent des cordes pour notre arc & pour d'autres uſages, & des fils pour coudre les habits que nous nous faiſions de la peau des bêtes que nous avions tuées ".

" L'arc qui donnait la mort dans l'éloignement, nous rendit maitres des animaux

ſolitaires qui habitaient l'isle. Nous maſſacrâmes les ours, nous tuâmes à coups de flêche une grande quantité de renards, & autant de rennes, que nous en avions beſoin pour notre nourriture. Les poiſſons que nous prenions facilement en attachant un morceau de viande à l'hameçon, augmentaient notre magaſin de vivres. Nous trouvâmes de l'argile, dont nous fimes des vaſes pour cuire notre viande, & une lampe que nous rempliſſions de graiſſe d'ours, & qui nous éclairait pendant l'obſcurité de cette longue nuit qui nous ſemblait éternelle; puiſqu'elle règne pendant les longs hyvers du ſeptentrion. Les cordes que nous trouvions quelquefois ſur les débris des bâtimens que la mer nous amenait, nous fourniſſaient la mêche. Une ſeule herbe rampante, mais ſaine & de bon goût, ſervait de tems en tems à varier nos repas.

"Nous avions vu ſix fois les jours éternels de l'été, ſix fois nous avions éprouvé cette terrible nuit qui, pendant pluſieurs mois, couvre de ſes ombres ces triſtes campagnes. Notre cabane, & le feu que nous ne

laiſſions jamais éteindre, retenaient d'un côté la neige ſous laquelle notre habitation était enſévelie, & de l'autre, tempéraient le froid des derniers mois de l'hyver, & nous le rendaient un peu plus ſupportable. Nous employions des heures qui nous paraiſſaient ſi longues, à des ouvrages pénibles que la longueur du tems nous rendaient poſſibles : car nous en vinmes au point de faire des aiguilles avec des cloux ".

" Nous éprouvions que notre manière de vivre n'était pas tout-à-fait au-deſſus des forces de l'humanité ; cette idée nous ranimait dans ces momens de triſteſſe que nous ne pouvions éviter. Ah ! penſais-je en moi-même, nous devons mourir ; heureux celui de nous qui mourra le premier, qui entendra encore la voix conſolante de ſes amis, qui pourra eſpérer quelque ſecours dans ſes derniers momens, à qui d'autres hommes fermeront les yeux ! Mais quel ſera le ſort de celui qui ſurvivra aux autres ? ſeul, ſans amis, ſans ſecours, dans l'impuiſſance de ſe procurer de la nourriture, hors d'état de pouvoir appai-

fer le plus grand besoin des hommes, la soif, il languira dans cette solitude affreuse, & sera rongé des vers, avant que de mourir ".

" Les outils les plus nécessaires menaçaient déja de nous quitter ; le tranchant de la hache qui nous servait à couper le bois pour nous garantir du froid, était entiérement usé ; il ne restait aucune trace de notre seul & unique couteau : & ces pertes étaient irréparables. Mais le créateur des hommes a des moyens de les sauver, dit l'honnête Biarmien ; c'est sa bonté qui a amené du fond de l'Occident un héros à qui il avait confié notre délivrance ".

Othar marqua la joie qu'il avait, d'avoir été jugé digne de mettre fin à un malheur si dur & si peu mérité.

" Que serait-ce de l'homme, dit-il en réfléchissant, que deviendrait-il sans les arts, qu'on ne peut cultiver que dans la vie sociale ? Un peu de fer, le travail réuni d'un mineur, d'un maréchal, d'un charbonnier, d'un potier, d'un maçon, d'un charpentier, & d'u-

Digitized by Google

ne quantité d'autres artisans, a sauvé la vie à ces malheureux Biarmiens. C'était la vie sociale qui leur avait appris à travailler le fer, à faire des vases avec de l'argile, des cordes avec des filamens, à se faire des habits de la peau des animaux qu'ils avaient tués. L'homme serait la plus malheureuse des créatures, s'il ne vivait pas en société; le genre humain se serait même éteint dans peu d'années, parce que les enfans sont beaucoup plus longtems qu'aucun autre animal, dans l'impuissance de satisfaire aux besoins de la vie; si la pente invincible que l'homme se sent pour la société, n'engageait pas le père & la mère à agir de concert, pour soigner tendrement ces nouvelles créatures qui ne leur promettent rien, & qui leur causent mille peines & mille soucis, & pour sacrifier à leurs faibles enfans les conseils de leur amour-propre, leur repos, leurs plaisirs, leurs nonchalances, & l'horreur même qu'ils ont pour la douleur".

Othar poussé par un vent favorable, navigua pendant quelque tems vers l'Est; mais le soleil était déja entré dans le signe de la

Vierge, les longs jours diminuaient, l'hyver devenait plus rude, un brouillard incommode couvrait la mer, des isles de glace énormes entouraient le vaisseau. Les courageux Scandinaviens ne craignaient pas la mort, quand elle se présentait à eux tout d'un coup, au bout d'une lance ou d'une épée. Mais ils savaient que chaque port de cette côte glacée serait leur tombeau, que dans des espaces immenses il ne se trouvait aucun pays qui produisit les choses les plus nécessaires à la vie, que leur vaisseau ne pourrait pas résister aux chocs de la glace; qu'il était très-incertain, si ces contrées inhabitables étaient peuplées quelque part, & qu'ils n'avaient à attendre qu'une mort misérable. Ménacés par la faim & un froid excessif qu'aucun courage ne saurait supporter.

Le héros se rendit avec peine, mais l'air devenu épais & pesant, rendait déja la navigation si peu sûre, qu'on était à tout moment en danger de voir le vaisseau briser contre un écueil, ou échouer contre quelque isle inévitable. D'ailleurs les provisions diminuaient,

BIBLIOTECA NACIONAL

Digitized by Google

& on n'avait nulle eſpérance de retrouver de quoi fournir à l'entretien de l'équipage, que quand on aurait atteint les contrées éloignées du Sud. Othar fut donc obligé de céder à la néceſſité, & de changer ſa route. Il ramena les Biarmiens qui étaient pénétrés de reconnaiſſance envers lui, dans leur patrie; il chargea ſon vaiſſeau de pelleteries rares, & de la dépouille des animaux des mers ſeptentrionales, & aborda au commencement de l'hyver ſur les côtes d'Halgoland, après avoir eſſuyé de grands dangers. Il paſſa l'hyver chez ſes compatriotes, qui écouterent avec admiration les récits de leurs compagnons qui avaient navigué ſur tant de mers inconnues, qui avaient vu des hommes d'une figure & de mœurs étrangères, & qui s'étaient approchés du pôle, plus près qu'aucun mortel n'aurait jamais oſé l'haſarder.

Othar revint en Angleterre le printems ſuivant, & préſenta au Roi les productions ſeptentrionales, les dents de cheval marin, les pelleteries précieuſes des Biarmiens & des Obdoriens, l'arme de la licorne de mer,

Digitized by Google

les barbes des baleines qu'il avait prises. Alfred ouit avec plaisir les avantures du voyageur, & ce qu'il lui dit des hommes entiérement abandonnés à la nature. Il était trop humain, pour exposer ses courageux mariniers au danger presqu'inévitable de la mort, dans des voyages ultérieurs aux extrémités du septentrion, & il donna à l'entreprenant Othar une commission plus facile à exécuter.

Le Scandinavien devait naviguer cette fois-ci sur la mer Baltique, qui communiquant avec le grand Océan, sépare la Scandinavie de l'Angleterre, & s'étend du côté de l'Est. Il passa avec un vaisseau bien freté le détroit du Sund, qui sépare les isles du Dannemarck, du royaume des Goths. Il navigua auprès d'un fleuve qui vient de l'ancienne patrie des Anglais, dont le peuple s'était embarqué pour le climat plus doux de la Bretagne, & le pays laissé sans culture, était alors habité par des Danois. Othar vint à l'embouchure de la Vistule, & sur les côtes où la mer jette l'ambre sur le rivage, & qui

en fournit au reſte du monde. Il prit une charge de cette réſine odorante qui ſervait à la parure des femmes. Il viſita les immenſes côtes de l'Eſthonie, ſéjour de Gentils-hommes & d'eſclaves. Des vaſtes forêts couvraient tout le pays, il n'y avait que quelques morceaux ſéparés qui fuſſent en culture; un Gentil-homme du pays des Sarmates y avait ſa Cour, & tout autour de lui habitaient dans des chaumières ſes eſclaves qui cultivaient la terre pour lui, qui attendaient de lui chaque jour leur nourriture, de la volonté duquel dépendaient la vie & l'honneur même de leurs femmes. Le Gentil-homme ne connaiſſait de bonheur que la guerre & la chaſſe, qui en eſt l'imitation; il allait chercher le bœuf ſauvage dans le fort des forêts, & reveillait l'ours dans ſa retraite. Les arts, les ſciences, le commerce n'avaient pas encore pénétré dans ces lieux abandonnés à la nature toute brute. Des officiers ſourds aux cris des malheureux, obligeaient le pauvre payſan à travailler toute la journée, pour que ſon Seigneur pût vivre dans l'oiſiveté;

ſiveté ; ils le forçaient à un travail dont il n'avait rien à eſpérer, & que la ſeule crainte des coups de ces ſous-ordres impitoyables lui arrachait. L'oppreſſion continuelle ſous laquelle ces malheureux gémiſſaient, le peu de récompenſe attachée à leurs peines, le mépris dont leurs ſervices ne les exemptaient pas, tout cela aigriſſait ces eſclaves, & les rendait ennemis de leur Seigneur. Ils devenaient pareſſeux, parce qu'ils ne travaillaient pas pour eux-mêmes ; entêtés, parce qu'ils étaient contraints d'étouffer leur mauvaiſe volonté ; voleurs, parce que les choſes les plus néceſſaires à la vie leur manquoient ; débauchés, parce que l'honneur d'aucune fille n'étoit en ſûreté, & qu'elles ne pouvoient pas réſiſter aux aſſauts que la paſſion effrenée des Gentils-hommes livrait à leur chaſteté. L'ignorance où ces infortunés étaient de toutes les vertus, & l'abaiſſement de leur ame qui reſſemblait à celle des bêtes, étaient un effet viſible de la ſervitude dans laquelle ils vivaient.

La plus grande partie du pays était un déſert, & les champs mêmes du Seigneur

Sarmate ne recevaient pas du laboureur opprimé & mécontent une culture qui eût pu les fertiliser. On brûlait tous les ans une partie de bois inutile, & on ſémait dans la terre rechauffée quelque peu de grain, dont la cendre favoriſait l'accroiſſement; mais une ſtérilité éternelle ſuivait toujours quelques mauvaiſes recoltes. Semblable au bétail que l'homme nourrit pour ſes commodités, le payſan recevait un pain qui le raſſaſiait à peine, & une boiſſon dégoutante que le beſoin ſeul lui faiſait ſupporter. La vie lui était à charge, & il regardait la mort comme une délivrance. Des Royaumes immenſes gémiſſaient ainſi ſous le joug de fer, que leur impoſait durement un petit nombre de cruels tyrans décorés du titre de Gentils-hommes (*a*).

Ces grandes régions très-peu habitées & ſans gouvernemens réglés, ne pouvaient point oppoſer de force à ceux qui ſe préſentaient

(*a*) Ce voyage eſt attribué à l'Anglais Wulfſten.

Digitized by Google

pour les envahir ; ainſi elles devenaient la proie du premier Prince qui ſavait ſe faire obéir de ſes Sujets. Cette puiſſante Nobleſſe ne reconnaiſſait aucun lien qui l'unît pour un but général ; aucun de ceux qui la compoſaient, ne recevait d'ordres d'un autre ; aucun ne voulait ſacrifier à l'avantage du tout, la plus petite partie de ſon bien & de ſa liberté. Ils étaient ſubjugués ſans peine l'un après l'autre ; leurs eſclaves n'avaient rien à attendre d'un maître dur & impitoyable, & n'avaient rien à perdre par ſa ruine.

Othar parvint à l'extrémité de la mer Baltique, juſqu'à l'embouchure de ce fleuve, où il n'y avait alors que quelques isles éparſes, couvertes de buiſſons & remplies de gibier, & où il était écrit dans les livres de la Providence, qu'après pluſieurs ſiècles il y ſerait bâti une grande ville digne d'être la capitale d'un vaſte Empire qui donnerait des loix à cent peuples divers, dont le Monarque établirait ſa domination depuis le pays des Seres, juſqu'aux frontières de l'Eſthonie. Othar revint chargé des tréſors de ces pays ſolitai-

res, de peaux & de cuirs, d'ambre & de miel d'abeilles qui donnent en vain à l'homme l'exemple d'un travail assidu & heureux. Alfred apprit avec plaisir l'Etat d'un Royaume où Wodan, son ayeul, avait régné, & où il avait été placé du trône sur l'autel. Il écouta attentivement la description de l'abus que font les hommes des dons de la nature, lorsque de sages loix ne réuniſſent pas leurs forces vers un but général. Il prit encore une plus ferme résolution de briser les chaînes des hommes, qui asservissent leur ame, & lui font perdre les grands avantages qui la rendent l'image de la Divinité. Il récompensa Othar royalement, & lui donna le commandement de dix vaisseaux de guerre.

Digitized by Google

ALFRED.

LIVRE VI.

Premier amour d'Alfred.

LA gravité de l'Hiſtoire ne nous a pas permis juſques à préſent de parler de cet amour. Une chronique nous en a ſeulement conſervé le ſouvenir ſous les noms d'Edgar & d'Emma, vieille chanſon qui excite encore aujourd'hui les mêmes mouvemens, qu'elle faiſait naître autrefois chez les Saxons. Comme cette ancienne chronique n'offre rien qui déroge à la gloire du grand Prince dont nous venons d'écrire l'hiſtoire, nous ne voulons pas la ſupprimer.

Alfred (*a*) ſe tenait encore caché chez les bergers de ſon père, & il était connu dans

(*a*) Liv. I.

Digitized by Google

tout le pays ſous le nom de Wulf. Il avait ſi bien ſu déguiſer ſa figure, que les Gentilshommes mêmes de ſa Cour ne le reconnaiſſaient plus. Il ſortait ſouvent des marais d'Athelney, pour tomber avec quelques Saxons fugitifs comme lui, ſur leurs cruels ennemis les Normands, pour ſe venger des maux qu'ils faiſaient ſouffrir à ſon peuple, & pour fournir à ſes ſoldats des armes & des vivres. Auſſi-tôt que les ennemis venaient en foule pour les accabler, tous ces Saxons qui connaiſſaient chaque creux, & chaque marais leur échappaient facilement.

La fortune avait toujours favoriſé Wulf dans ces petits combats, lorſqu'enfin enveloppé d'une troupe d'ennemis, il eut à combattre des forces de beaucoup ſupérieures aux ſiennes. Il ſe retira dans une eſpèce de défilé, qui, entouré d'eau, ne laiſſait qu'une petite entrée à l'ennemi, & lui permettait de repouſſer leur multitude avec ſon peu de monde. Il renverſa pluſieurs de ces hardis brigands à coups d'arbalête, qui était alors une nouvelle invention, à laquelle les Anglais furent dans la ſuite redevables de plus d'une

Digitized by Google

victoire. Un guerrier Scandinavien parvint enfin à bleſſer d'un coup de lance le Monarque inconnu, à qui la perte de ſon ſang ôta les forces, au point que ſes compagnons furent obligés de l'emporter dans l'obſcurité de la nuit qui vint fort à propos au ſecours des Saxons.

Le château d'Edelbert, Comte Saxon, était dans le voiſinage; c'était une fortereſſe dans laquelle il s'était renfermé avec beaucoup de proviſions, & où pluſieurs fugitifs avaient trouvé un aſile; les Normands effrayés de la valeur du Comte, & de la force des remparts de ſa place, en avaient abandonné l'attaque. Les Saxons inquiets au ſujet d'Alfred, y vinrent de nuit, & demanderent à être introduits. Wulf, dirent-ils, Wulf, l'effroi des pirates, eſt bleſſé. Tout bon patriote connaiſſait le nom de ce vengeur des Saxons. Les portes s'ouvrirent pour lui, & Edelbert le reçut lui-méme, comme un héros dont l'origine lui était inconnue. Suivant les mœurs des anciens Germains, Alswithe accompagnait ſon père; elle joignait le plus

beau caractère à la plus belle figure. Wulf avait été porté évanoui dans la salle, une pâleur mortelle couvrait son visage, ses bras dont les Normands avaient tant de fois éprouvé la force, étaient entiérement lâches. Alswithe découvrit le bras blessé, & prit soin elle-même de la blessure du Chevalier ; on lui donna des remèdes fortifians, & on le laissa reposer.

Edelbert & son aimable fille venaient voir tous les jours le guerrier qui était encore très-faible. Ses blessures demandaient des soins, & Alswithe elle-même daignait y mettre souvent la main. Wulf ouvrit enfin les yeux, & vit les tendres attentions de cette charmante fille : sa jeunesse, sa beauté, la part qu'elle prenait à son malheur, toucherent le cœur du jeune Roi ; & l'amour sut profiter du tems que la guérison de sa blessure demandait, pour le subjuguer tout-à-fait. Il trouvait tous les jours de nouveaux motifs de s'attacher à la charmante Alswithe, la douceur de sa voix, son innocence, ses graces, la modestie qui règnait dans toutes ses manières, prirent un tel empire

ſur lui, qu'il ſentait qu'il ne pourrait jamais l'abandonner, ſans ſe rendre le plus malheureux des mortels. Le généreux Edelbert connaiſſait la vertu de ſa fille. Souvent appellé par des affaires qui demandaient une prompte expédition, il la laiſſait ſans ſcrupule auprès du Roi qui ſe retabliſſait lentement. La vertu d'Alfred ne réſiſta point à ſa nouvelle inclination; il ne voyait aucun obſtacle à contracter une union légitime avec la Comteſſe; il voulait cependant bien l'éprouver, avant que de la prendre pour ſa compagne.

Alfred était inconnu à tous ſes Saxons, qui ne ſavaient rien de lui, que ſes exploits. Il continua à cacher ſa naiſſance, & il laiſſa croire à ceux qui le ſervaient, qu'il était un ſimple guerrier Saxon élevé dans le métier des armes. Il tâchait cependant dans cet état d'abaiſſement de plaire à la jeune Comteſſe. Elle remarqua bientôt des témoignages non équivoques de l'amour du généreux inconnu. Alfred dans l'innocence de ſon cœur chercha à lui prouver ſon eſtime & ſon admiration avec une modeſtie & une aiſance qui convenaient à ſon rang; mais

Digitized by Google

qu'Alswithe trouvait peu conformes à ſon habillement & à ſes circonſtances. Alfred ne pouvait pas cacher cet air d'éducation, cette politeſſe que donne l'uſage du grand monde. Il était le meilleur poëte qui fut parmi les Saxons, perſonne n'écrivait cette langue avec autant de délicateſſe que lui, & cette délicateſſe lui était particulière. Il entretenait la jeune Comteſſe tantôt avec des petits poëmes, & tantôt avec des petits contes dont l'agrément l'amuſait, & la forçait en quelque ſorte de prolonger le tems qu'elle paſſait auprès de lui.

Alfred lui racontait, ſous un nom ſuppoſé, ſes voyages & ſes guerres; il avait, diſait-il, aſſiſté à ces grandes batailles, dans leſquelles il avait réellement commandé. Il mettait tant de feu & de vivacité dans la deſcription qu'il faiſait de la magnificence de Rome, des beautés de l'heureuſe Italie, des buiſſons de myrthe, des forêts de laurier, de ces isles de la mer Mediterranée toujours émaillées de fleurs: que tous ces récits intéreſſans enchantaient Alswithe. Il parlait des charmes de cette belle fille,

Digitized by Google

des qualités de ſon ame, comme un ſimple berger qui n'oſe pas lever les yeux ſur une Princeſſe beaucoup au-deſſus de lui, & qui ſent cependant toutes ſes perfections; il enveloppait ſes ſentimens dans des chanſons qui, à l'en croire, devaient être vieilles; mais qui étaient faites pour Alswithe, & qui ne pouvaient convenir qu'à elle ſeule. Rougiſſait-elle, Alfred craignait-il qu'elle n'interrompit une converſation auſſi téméraire? il ſavait changer ſon diſcours à propos, & d'une manière ſi naturelle, qu'il en faiſait un badinage reſpectueux. Il accompagnait ſes chanſons du luth, dont il touchait ſupérieurement, & qui augmentait beaucoup l'éloquente douceur de ſa voix, qui était auſſi touchante que majeſtueuſe.

Suivant la coutume de ces tems-là, la Comteſſe avait été élevée dès ſon enfance dans le château de ſon père, elle y avait connu beaucoup de braves guerriers & de vaillans Chevaliers; mais l'air noble d'Alfred, l'eſprit qui règnait dans tous ſes diſcours avait pour elle tous les charmes de la nouveauté & du plus tendre intérêt. Quoique le Roi

Digitized by Google

eut en quelque façon défiguré ſa phyſionomie par une couleur artificielle, il n'avait cependant pas pu la changer entiérement; & la vivacité de ſes yeux décélait la nobleſſe de ſon origine, en faiſant connaître la grandeur de ſon ame. La compagnie, & bientôt après, la perſonne de l'inconnu plut à l'innocente Comteſſe, ſans qu'elle s'en défiât; & ſon cœur fut pris, avant qu'elle eût ſenti qu'il pourrait avoir la faibleſſe de ſe rendre.

Le pénétrant Alfred remarqua bientôt les progrès qu'il avait fait ſur la jeune Comteſſe; il haſarda de lui faire connaître plus clairement qu'il l'aimait. Il avait ſu peindre les ſentimens qui agitaient ſon cœur, ſans employer pour cela une déclaration en forme. L'innocente Alswithe ignorait juſqu'à quel point elle était déja engagée; elle ne ſe doutait pas même de l'impreſſion qu'avait faite ſur ſon cœur le mérite de l'illuſtre & aimable inconnu. Elle s'accoutuma à rencontrer ſes yeux, & à lui rendre coups d'œil pour coups d'œil. Sa voix prit cette aimable douceur que l'innocence de la jeuneſſe accorde à celui qui, le premier, lui a appris à con-

Digitized by Google

naître les charmes de l'amour. Elle avait ſouvent des petits ſecrets qu'Alfred ſeul devait ſavoir, & elle l'accompagnait du cœur & de la voix, lorſqu'il chantait l'amour ſous des noms empruntés.

Cependant la bleſſure du Roi était fermée, il manquait de prétexte pour s'arrêter plus long-tems dans le château du Comte; tout ſe préparait d'ailleurs pour les coups d'éclat, qui devaient le rétablir ſur le trône des Saxons; & ce jeune-homme était déja trop ſage, pour ſacrifier à l'amour, ce qu'il devait à ſon peuple & à ſa dignité. Il ne pouvait cependant ſe reſoudre à rompre les nœuds ſecrets qui l'uniſſaient à l'aimable Alswithe, ſans emporter l'aſſurance, que ſon cœur était entiérement à lui. Il ſe permit une diſſimulation qui ne lui était d'ailleurs pas naturelle; mais il ſe promit à lui-même, que le petit tourment qu'il allait cauſer à la Comteſſe, ſerait récompenſé par l'amour le plus vif & le plus conſtant.

Edelbert était parti pour un Tournois qu'un autre grand Seigneur avait publié. Le bras d'Alfred n'était pas encore aſſez bien remis

pour des exercices ſi violens. Edelbert l'avait laiſſé dans le château qui était bâti ſur une colline. D'une des grottes que formait le rocher, ſortait une ſource d'eau vive qui ſervait de retraite à la jeune Comteſſe dans les grandes chaleurs de l'été. Wulf, dit cette aimable perſonne, ne connaît pas encore le plus bel ornement de ce château ; & en diſant cela, elle le mena dans la grotte. Alfred n'avait jamais rien entrepris, qui eût pu allarmer ſa vertu, & quoiqu'il l'aimât extrêmement, il ne pouvait pas ſe cacher qu'il était payé de quelque retour ; il ne pouvait pas non plus ſe diſſimuler que, vû ſon eſpèce de déguiſement, cette belle le regardait comme un jeune guerrier d'une naiſſance obſcure, en faveur duquel elle ne s'abaiſſerait jamais, quelqu'aimable qu'il fut à ſes yeux, & quelque diſtingué qu'il fut d'ailleurs par ſes belles qualités. Alfred trouva un moment, où, ſeul avec la Comteſſe, il lui dit avec un air fort touché : C'en eſt fait, Madame, il faut que je quitte un lieu où j'ai été comblé de bienfaits. Mais, le dirai-je, je ſuis aſſez ingrat, pour regretter

vivement d'y avoir été reçu. Alswithe parut étonnée de ce propos ; mais le Roi déguisé continua. Hélas ! il m'est impossible de cacher que j'ai vu trop souvent la belle Alswithe, & que ses charmes & sa vertu me rendront désormais insupportable le reste des jours que j'ai à vivre.

A ces mots, la rougeur couvrit les joues de la jeune Comtesse ; l'orgueil de ses ancêtres ne lui laissa voir dans l'amoureux Alfred, qu'un homme qui était indigne d'elle. Mais quelque chose parlait dans son cœur pour l'inconnu, & arrêtait les mouvemens de son indignation secrète. Wulf oublie, dit-elle, partagée entre ces deux sentimens, il oublie qu'il fut blessé, que mon père le reçut dans son château, comme un guerrier qui avait besoin de notre secours, & qui n'en était pas indigne. Wulf, dit le Prince en l'interrompant, Wulf ne méconnaît point la dignité d'Alswithe, mais il connaît mieux que personne au monde le prix de l'aimable personne qu'il a eu le malheur d'offenser ; qu'elle sente cependant qu'il est des senti-

mens que tous les reproches de la raiſon ne ſauraient étouffer : & perſonne n'a jamais ſenti ce que je ſens pour Alswithe. Je ſais mourir, Madame, j'ai vu ſouvent la mort, & je l'ai vue de près ; mais il m'eſt impoſſible de me diſſimuler à quel point je ſerais malheureux, ſi Alswithe me marquait du mépris.

Je connais tout le mérite de Wulf, reprit la jeune Comteſſe avec modeſtie & en baiſſant les yeux ; mon père honore en vous un héros qui a répandu ſon ſang pour la délivrance des Saxons ; & ſi j'évite de tels diſcours, ce n'eſt pas par mépris, mais parce qu'ils ne peuvent mener à rien. Ce n'eſt pas à moi à enlever la différence que la vertu a miſe entre les différens ordres des hommes. Wulf trouvera dans ſa condition une belle qui écoutera ſon amour, qui oſera y répondre, & l'en récompenſer.

Ma ſentence eſt donc prononcée, dit Alfred en altérant ſa phyſionomie, & d'un air qui marquait la plus profonde douleur. Je quitterai ce château à regret, mais Alswithe

ne

ne m'empêchera pas de porter avec moi dans les dangers auxquels mon état va m'expoſer, un amour malheureux. Elle n'empêchera pas que ſon image ne ſoit ma dernière penſée, & ſon nom, ma dernière parole.

Un jeune-homme auſſi modeſte, auſſi plein de mérite, que l'eſt Wulf, peut-il, lui dit la jeune Comteſſe avec une émotion extrême, peut-il exiger de moi une choſe que je ne puis accorder, ſans me rendre indigne du nom que je porte? Peut-il eſpérer qu'Ethelbert approuvera ſon amour? Peut-il demander qu'Alswithe déſobéiſſe au plus reſpectable des pères? Si je ſavais du moins de qui Wulf a pris naiſſance, & quelle eſt la différence qu'il y a entre Alswithe & lui!

Wulf, continua Alfred, eſt d'une famille noble; mais la fortune lui a refuſé ſes faveurs, il eſt pauvre : un accident qu'il ne pouvait pas éviter, l'a forcé d'abandonner ſa patrie. L'honneur l'a obligé de répandre un ſang qui crie vengeance, & le glaive des loix eſt ſuſpendu ſur ſa tête.

Alswithe ſentit tranquilliſer ſon orgueil,

Digitized by Google

quand elle apprit que la naiſſance de Wulf ne ſerait pas un obſtacle inſurmontable. Elle mépriſait la fortune. Plus de mille nobles Saxons avaient perdu leurs biens par la main des pirates victorieux, & n'avaient conſervé que leur épée, ſans rien perdre des égards qu'on avait pour leur naiſſance. Le cœur de la jeune Comteſſe ſe ſentit ſoulagé; mais elle avait trop de vertu, pour ſe laiſſer aller à la flatteuſe eſpérance qui s'élevait ſecrettement dans le fond de ſon cœur. Notre converſation dure trop long-tems, dit-elle, nous ne pouvons pas la continuer davantage.

Alfred regarda ces paroles de l'objet de ſon amour, comme la marque d'un ſentiment qui promettait beaucoup; & il ſe crut en droit de reſter encore quelques jours dans le château. Le Comte prépara bientôt après une chaſſe à l'oiſeau, qui était le divertiſſement le plus chéri des Gentils-hommes Saxons; il était trop ſincérement attaché au valeureux Wulf, pour l'exclure de cette fête. Alfred avait une adreſſe merveilleuſe à diriger un faucon, & cette chaſſe avait été une des occupations les plus agréables de ſa

Digitized by Google

jeuneſſe. Alswithe conclut de ſon habilité dans cet exercice, & cette concluſion lui fit plaiſir, qu'il fallait que Wulf fut d'une naiſſance compatible aux exercices de Chevalerie.

Son faucon avait pris un oiſeau rare ; il le préſenta de l'air le plus noble à la jeune Comteſſe, & lui demanda en même tems la permiſſion de prendre congé d'elle. Cette nouvelle fut douloureuſe pour elle, & plus elle interrogeait ſon cœur, & plus elle le trouvait rempli de l'image du guerrier.

Alfred lui rendit viſite le jour ſuivant, & après quelques complimens généraux, il lui dit avec plus de liberté : Je vais où le devoir m'appelle ; mon reſpect pour l'aimable Alswithe durera éternellement, mais j'aurai toujours à déplorer mon malheur, qui ne veut pas me permettre de faire éclater mon amour. Elle ſoupira ; le prochain départ du jeune héros lui donne une triſteſſe & une mélancolie dont elle ne put être maîtreſſe. Ah ! pourquoi tant de belles qualités ſe trouvent-elles réunies chez un ſimple Gentilhomme, & qui ſe trouve même dans une

Digitized by Google

ſituation ſi fâcheuſe ! Pourquoi Alswithe n'eſt-elle pas plutôt la fille d'un berger !

Alfred répliqua avec plus de gayeté, Wulf n'aurait jamais découvert ſon amour, s'il regardait comme une choſe impoſſible, qu'Alswithe pût être heureuſe avec lui. Son état n'eſt pas encore capable, il eſt vrai, de flatter l'orgueil d'une Comteſſe. Mais ſi elle m'aime, mon bras pourra m'élever à un degré de grandeur, qui me rendrait moins indigne d'elle. Oſerais-je me flatter que ce n'eſt que la différence de fortune, qui me fait regretter ? Oſerais-je eſpérer qu'Alswithe me permettrait de l'aimer, ſi mon état ſe rapprochait du ſien ?

Wulf peut-il encore exiger de moi des choſes qui ſont impoſſibles, dit la jeune Comteſſe en rougiſſant, & en baiſſant les yeux ? Peut-il me faire naître des eſpérances qui me tromperaient ? Qu'il eſt facile qu'il oublie dans le tumulte des armes, une amie que le ſeul haſard lui a fait connaître ! Mais une jeune perſonne qui vit dans un château ſans compagnie, ſans diſtraction, ſerait trop malheureuſe, ſi elle s'abandonnait à un amour

Digitized by Google

qui laiſſerait plus à deſirer qu'à eſpérer ? Continue, digne guerrier, deviens auſſi grand, que tu es vertueux, mes vœux t'accompagneront par-tout.

Peu ſatisfait d'une réponſe, d'ailleurs auſſi favorable, Alfred eſſaya d'arracher à la jeune Comteſſe, un aveu plus formel de ſon retour pour lui. Oui, je vais partir, dit-il; j'attiſe d'ailleurs tous les jours un feu qui me dévore, & qu'il eſt de mon devoir d'étouffer. Si Alswithe ne me mépriſait pas, la différence qu'il y a entr'elle & moi, diſparaîtrait bientôt à ſes yeux ; l'amour l'abbaiſſerait juſqu'à moi, & elle ſentirait que la poſſeſſion d'un cœur honnête, eſt de quelque prix pour une belle dont la naiſſance ſerait la plus diſtinguée. Mais bien loin d'exciter de l'amour chez elle, Wulf n'excite pas même de la pitié ! Si Alswithe jugeait ſeulement ſon ſort digne de quelque ſentiment de compaſſion, elle l'adoucirait, d'un ſeul mot, d'une ſeule parole dictée par l'innocence.

Ce mot, dit l'aimable Comteſſe en rougiſſant, eſt difficile à prononcer. Je le vois bien, Wulf ne ſera content, que lorſque

Digitized by Google

je lui aurai avoué que je l'aime. Mais il n'eſt cependant pas aſſez injuſte, pour ne pas voir que ma main eſt dans le pouvoir d'un père, & que mon amour ne ſe ſéparera jamais de ma main. Wulf, qui aime la vertu, pourrait-il m'entraîner dans une action que j'aurais à me reprocher ! Mais ſera-t-il content, quand je lui aurai avoué avec quelle ardeur je déſire que le deſtin rapproche nos circonſtances, & qu'il me ſoit permis de prononcer le mot qu'il exige de moi. Elle lui tendit alors la main avec modeſtie, lui permit de la baiſer, & voulut s'éloigner.

Non, dit le généreux Alfred, Alswithe ne doit pas entretenir la douloureuſe idée, qu'elle doive aimer quelqu'un qui ſoit indigne d'elle. Non, elle ne doit pas déchirer ſon cœur entre une inclination permiſe, & la réſiſtance à ſes devoirs. Elle verra dans peu, qu'elle n'agit point contre ce qu'exige d'elle ſa naiſſance, en devenant favorable à Wulf. Il l'aimera doublement, parce qu'il ne devra ſa tendreſſe, qu'à la bonté de ſon cœur, qui l'emporte ſur l'or-

Digitized by Google

gueil de ſa nobleſſe. Il lui baiſa encore une fois la main avec feu, & retourna à Athelney.

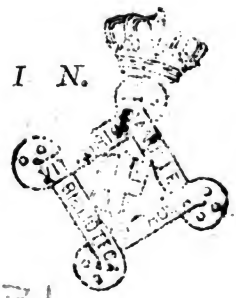
A quelques mois de-là, & peu après la fameuſe victoire ſur les Normands, Alfred donna une grande fête aux vaillans hommes qui avaient délivré l'Angleterre. Ethelbert était du nombre de ces braves héros. On pria les plus belles femmes des victorieux Saxons, pour aſſiſter aux tournois & aux courſes qui devaient ſe faire en mémoire de la victoire. Les Chevaliers devaient combattre dans les barrières, pour obtenir le prix. Le Roi reconnu tel, était aſſis ſur un trône élevé; & à côté de lui était un autre trône magnifiquement orné, deſtiné à la beauté qui devait diſtribuer le prix. Un Chevalier invita à ce noble emploi la belle Alswithe. Son père qui ſavait le deſſein du Roi, & qui goûtait dans le ſecret de ſon cœur le raviſſant plaiſir de placer tout d'un coup ſa fille ſur le trône, lui ordonna de prendre cette place. Le Roi deſcendit de ſon trône, & la plaça ſur ſon ſiège. C'eſt ici, dit-il, & pour toujours, la place d'Als-

BIBLIOTECA

Digitized by Google

withe. Elle leva alors modeſtement les yeux, & vit dans le Roi, Wulf dépouillé de cette couleur artificielle qu'il s'était appliquée, & dans tout l'ornement de la royauté. Il dit à la craintive Alswithe, en la contraignant de s'aſſeoir, Alfred oſe-t-il eſpérer ce que Wulf n'a pu obtenir? Oſe-t-il demander le cœur d'Alswithe, ſans laquelle il ne peut vivre? Elle s'inclina reſpectueuſement, baiſſa les yeux, & répondit avec modeſtie & douceur : Celle qui a aimé le guerrier, ſait qu'elle doit honorer le grand Alfred. Elle vit après cela les jeux; diſtribua des prix conſidérables à ceux qui en furent jugés les plus dignes; & dès ce même ſoir, elle donna ſa main & ſon cœur au Roi qui était au comble de ſa joie, qui l'éleva au rang de Reine, en la prenant pour ſon épouſe chérie qu'il a toujours aimée uniquement & ſans partage.

F I N.



Digitized by Google

Digitized by Google